

**LDD2A21C**

# **Description de l'orthographe du français**

**Master Diffusion du français**  
**1<sup>ière</sup> année**

**Clara MORTAMET**

**2013-2014**  
**Université de Rouen**

## Objectifs du cours

L'objectif de ce cours n'est pas, bien évidemment, de vous donner –ou plutôt de vous redonner– les règles de l'orthographe française. Celles-ci ont été consignées dans des centaines de livres, ressemblant d'ailleurs le plus souvent à des catalogues de règles et d'exceptions, des présentations de formes attendues et valorisées, mais n'offrant jamais de vision globale de l'orthographe française. Dans la plupart des ouvrages sur l'orthographe, et selon la plupart des locuteurs non spécialistes, l'orthographe n'a pas de raison d'être, de logique, elle n'est jamais vue comme *faisant système*. Les règles sont présentées dans un découpage assez constant (l'accord du participe passé, le pluriel des noms en -ou, les homophones grammaticaux, etc.), elles sont assorties de leurs exceptions à apprendre par cœur (nous dit-on s'il s'agit toujours d'exceptions du même ordre ?), et d'exercices systématiques (exercices à trous ou dictées traditionnelles « à thème »). Dans l'ensemble ces leçons sont présentées sans lien les unes avec les autres et la progressivité est rarement pensée, encore moins suivie, tant il est difficile de déterminer les priorités. Les frontières avec les autres leçons de langue sont floues : quand est-on dans l'orthographe verbale ? Quand est-on dans la conjugaison ? Quand passe-t-on de la morphologie à l'orthographe ? La difficulté de l'enseignement et de l'apprentissage est augmentée encore par la pression des enseignants et des apprenants autour de ces compétences écrites si particulières, que certains vont jusqu'à assimiler totalement à la langue française : « ce n'est pas écrit correctement du point de vue de l'orthographe DONC ce n'est pas du français » (mais c'est quoi alors ?) ou pire : « celui-ci fait des fautes DONC il ne parle pas français ».

Et pourtant, il me semble que tout enseignant du français, qu'il s'adresse à des locuteurs francophones ou non, doit avoir une vision relativement complète du système orthographique pour organiser son cours, faire des ponts entre les règles et les compétences en jeu, évaluer les erreurs rencontrées, cibler les corrections et les remédiations, se donner des priorités. Il doit aussi se distancier un tant soit peu des règles et des formes attendues pour évaluer les erreurs non pas seulement comme des fautes, des manques, mais aussi parfois comme des jugements erronés, l'application d'une règle à mauvais escient, l'oubli d'une exception, une orthographe effectivement possible mais ici inappropriée.

En bref, il doit y voir clair dans ce système, en partie autonome, en partie appuyé sur d'autres fonctionnements linguistiques du français : la phonologie, la morphologie et la syntaxe. Et pour comprendre ce système, il faut aussi connaître son histoire. Ces deux points : l'histoire de l'orthographe et la description du système orthographique actuel, constitueront l'essentiel de ce cours.

Parmi les autres composantes de l'objet « langue » que vous étudiez – la phonétique, la syntaxe, le lexique, etc.– l'orthographe présente une particularité évidente : c'est un véritable emblème du bon usage du français. Disons-le d'emblée : d'un point de vue strictement linguistique, l'importance que l'on accorde à l'orthographe, parfois placée au-dessus de tout le reste, est totalement démesurée. En effet, une langue n'a aucun besoin d'orthographe pour exister. La majorité des langues du monde ne sont d'ailleurs pas écrites ; elles n'en sont pas moins transmises de générations en générations, utilisées comme moyens de communication, comme objets identitaires, comme instruments de la vie en société, et elles donnent lieu aussi à de la « littérature » (l'« orature » de Rémy Dor) etc. Dans l'histoire également, le français – dans sa forme de l'époque– a existé avant l'école obligatoire et l'enseignement de la lecture-écriture. Il n'était pas question alors pour la majorité de ses locuteurs de discuter son orthographe (Chervel, 2008). Cette première remarque nous amène à une autre question : qu'est-ce qu'une orthographe ? Elle sera abordée dans le chapitre 2, où l'on compare les procédés en cours dans le système orthographique actuel du français à d'autres systèmes orthographiques dans le monde.

Cela nous amène aussi à la nécessité, pour cet objet plus que tout autre, de décrire à la fois l'aspect le plus invariant de l'orthographe (ce qui devrait être si l'on en croit les instances normatives), mais aussi son aspect social : à savoir d'une part les usages orthographiques que l'on peut observer, **dans toute leur variation**, et d'autre part les discours et les représentations des locuteurs. C'est ce qui justifie l'approche résolument sociolinguistique, non normatif de ce cours.

En effet, si nous défendons l'idée générale qu'en matière de langue, les aspects linguistiques sont indissociables des aspects sociaux, c'est-à-dire des usages que font les locuteurs des langues, de leurs *pratiques langagières* ou même *sociolangagières*, elle nous semble d'autant plus utile lorsque l'on forme de futurs enseignants à la question de l'orthographe française. On peut en effet décrire en détail les règles de bon usage, les normes, et même les pratiques des usagers, mais on ne peut le faire sans ignorer les idéologies et les représentations des acteurs. Décrire seulement les règles linguistiques, ce serait passer à côté d'une dimension essentielle : les valeurs qu'on leur accorde. Comme la grande majorité des enseignants de français dans le monde, vous avez et aurez tendance à accorder plus d'importance aux compétences orthographiques que pour d'autres langues. On me demande régulièrement pourquoi l'orthographe du français est si compliquée et élitiste. Et bien c'est justement à cause de la valeur que les locuteurs lui accordent, qui font qu'ils sont dans l'ensemble très réticents à la voire évoluer. Et la relation va dans les deux sens : plus elle est complexe, difficile et longue à maîtriser, plus les locuteurs lui accordent de valeur, à commencer par une valeur distinctive ; à l'inverse plus elle a de valeur, plus nous avons consacré de temps et d'énergie à l'apprendre, et moins nous sommes disposés à la simplifier. Ce qui nous distingue des Allemands qui ont récemment réformé leur orthographe, des Espagnols qui l'ont fait il y a plus longtemps, ce n'est pas la particularité de notre orthographe, qui serait plus « riche » ou plus historiquement justifiée que les autres, c'est seulement la valeur sociale qu'on lui accorde aujourd'hui. Nous aurons l'occasion de l'évoquer dans le chapitre 3, qui porte sur les *Rectifications orthographiques* de 1990.

Du point de vue des représentations des locuteurs, l'orthographe est un véritable emblème, à tel point que lorsqu'on dit que quelqu'un écrit bien en français, cela implique d'abord qu'il connaît bien les règles d'orthographe, avant souvent de se préoccuper de la pertinence et de l'intérêt de ses propos. Dans leur grande majorité les écrits (scolaires mais aussi toutes les productions formelles, comme les courriers professionnels ou personnels) sont évalués d'abord sur leur conformité aux règles orthographiques en vigueur (hors rectifications orthographiques de 1990 le plus souvent), et ce jusqu'aux concours nationaux tels que l'agrégation, le professorat des écoles ou même les concours administratifs (vous trouverez même en annexes un article sur la dictée orthographique comme épreuve pour le recrutement des policiers en Suisse). Dans tout le système éducatif, on juge d'abord l'orthographe, et ensuite le contenu.

Et c'est aussi parce que c'est un emblème que vous devez le connaître plus particulièrement, parce qu'il est largement (sur)valorisé dans les apprentissages du français, et parce que vos élèves et étudiants le (sur)valoriseront sans doute. Hors des pays francophones aussi, on associe la connaissance du français à celle de son orthographe.

Enfin, je me dois de préciser que je me suis très largement inspirée, avec son accord bien entendu, d'un cours qu'avait rédigé il y a quelques années Renée Honvault, alors chargée de recherche au CNRS dans notre laboratoire de recherche (anciennement Dyalang, aujourd'hui Dysola). Spécialiste de l'orthographe, elle a rédigé ce cours intitulé *Analyse du système orthographique* à l'attention des étudiants de master 1 Diffusion du français, et m'a encouragée à le reprendre.

## Modalités d'évaluation

Je vous propose d'appliquer les notions présentées dans le chapitre 2 dans un petit exercice proposé à la fin de ce cours. Vous pourrez m'envoyer vos réponses avant le 15 mars, et me poser des questions à [clara.mortamet@univ-rouen.fr](mailto:clara.mortamet@univ-rouen.fr) ou par courrier postal à :

Clara Mortamet  
UFR Lettres et Sciences humaines  
DESCILAC  
76821 Mont Saint Aignan Cedex

L'évaluation finale de ce cours sera un examen sur table de 2 heures, qui reposera sur la même idée : vous aurez une série de mots à commenter du point de vue de leur orthographe, que celle-ci soit ou non conforme à celle attendue par la norme académique.

## Chapitre 1 : Éléments d'histoire de l'orthographe

Je ne vous demande pas de connaître sur le bout des doigts ces éléments historiques, mais de retenir les grands principes qui expliquent notre orthographe actuelle (les origines, les contraintes, les grandes divergences, les choix opérés, les erreurs apparues, etc.), et de retenir des exemples illustrant cette histoire. Je suis consciente que cette partie est longue, et sans doute de lecture fastidieuse. Si toutefois cette partie laissait un passionné sur sa faim, je le renvoie vers les ouvrages très complets indiqués en bibliographie, et vers les sites Internet portant sur cette question.

L'orthographe du français, dans sa forme actuelle, date en partie - on l'oublie bien souvent - de 1740, date de la troisième édition du *Dictionnaire de l'Académie*, soit il y a un bon quart de millénaire. Elle est pourtant née officiellement un peu plus tôt, il y a bientôt 320 ans, en 1694 très exactement, lors de la première édition, avec des graphies plus chargées qu'elles ne le sont aujourd'hui.

Bien entendu, l'orthographe française ne s'est pas créée spontanément, ni la langue française d'ailleurs. C'est à partir de plusieurs dialectes de langue d'oïl que le français et son écriture se sont constitués en une « symbiose » progressive, dans « une sorte de langue interrégionale » (J. Chaurand), par besoin de communication et de compréhension, pour des raisons politiques, administratives, juridiques, et même religieuses. Un aperçu de ce qui a amené à la création de l'Académie nous montre les tendances entre lesquelles ont toujours fluctué les graphies : la relation à l'oral de la langue avec un matériau latin qu'il fallait ajuster par des moyens divers, et la tendance étymologique qui permettait aux lettrés de retrouver les connaissances qu'ils avaient de la langue latine. Assez tôt, s'est en outre manifesté le désir de lisibilité, et le constat que les mots avaient une « figure ».

L'Académie a décidé de suivre les « anciens » plutôt que les « modernes » dans la première édition de son *Dictionnaire*, et cela n'a pu que marquer profondément toute l'orthographe du français jusqu'à notre époque. Pourtant, des ajustements, des modifications ont eu lieu dès le début, avec des discussions ou des querelles qui n'ont jamais cessé. Le XIX<sup>e</sup> siècle puis le XX<sup>e</sup> siècle sont les plus riches de ce point de vue, l'écart entre l'évolution de la langue orale et la langue écrite devenant plus important du fait des attermoissements, des avancées mais aussi des retours en arrière ou de la paralysie parfois devant les nécessaires ajustements à apporter. Et les ajustements nécessaires sont de ce fait devenus tellement nombreux qu'on ne peut plus envisager de régler tous les problèmes à la fois. Cependant, d'édition en édition jusqu'à la neuvième édition en cours du *Dictionnaire*, l'Académie a évolué, les usagers également, et nous n'écrivons plus comme Montaigne, comme Corneille, comme Chateaubriand..., contrairement à ce que d'aucuns pourraient penser. Il n'empêche qu'il nous faut bien accepter l'idée, pas toujours confortable pour les usagers adultes, que l'orthographe doit continuer à évoluer...

### I.1. Avant l'Académie

**Au Moyen Âge**, les clercs, scribes et copistes, gens lettrés qui connaissaient parfaitement le latin, ont eu pour mission d'écrire ou de transcrire pour un public plus large les textes, édits, chartes, chansons de geste, fabliaux, poésies, etc., qui devaient être accessibles à un plus grand nombre. Entre le VIII<sup>e</sup> et le XI<sup>e</sup> siècle, le seul alphabet qui était la référence de ces lettrés, l'alphabet latin, a donc été utilisé pour écrire le « français », même si certains sons de la langue française étaient différents de ceux de la langue latine pour laquelle cet alphabet avait été créé. Par exemple, on a conservé le *c* pour le même son qu'en latin dans *commun* mais aussi, la langue ayant évolué, pour un autre son dans *cent*. C'est à la fin du Moyen Âge que le *x* final dans les manuscrits a remplacé *us* (ou *ls*) dans une graphie rapide : *un cheval*, *des chevax* pour *des chevaux*. Et au XVI<sup>e</sup> siècle, dans les textes imprimés, on a rétabli le *u* nécessaire dans *au* pour correspondre à /o/. Mais on a

laissé le *x* au lieu de le remplacer par *s*... Cependant, la plus grande difficulté résidait dans l'écriture des voyelles : le système vocalique de l'ancien français était en effet très riche, il y avait à peu près le même nombre de voyelles qu'aujourd'hui (nous en avons entre quatorze et seize selon les prononciations), plus une quinzaine de diphtongues et de triptongues variables selon les régions. Par exemple, *u* était utilisé pour le son /y/ dans *cru* ou le son /u/ dans *amur* (*amour*), ou pour même la consonne /v/ dans *auant* (*avant*), la lettre *v* n'existant pas. Et pourtant, avec ces quelques aménagements, vers 1200, l'écriture du français correspondait à peu près aux prononciations pratiquées.

**Mais à partir de cette période, aux XIIe et XIIIe siècles**, la langue évolue rapidement, dans sa morphologie, dans sa syntaxe, et tout particulièrement dans son système phonétique avec un raccourcissement considérable des mots. Et le langage de la cour, de l'entourage du roi devient la référence. Par exemple, à la fin du XIIIe siècle et au XIVe siècle, des deux cas de l'ancien français, le cas sujet et le cas régime (nominatif et accusatif latins), seul ce dernier subsiste avec les places du sujet et du complément d'objet qui se fixent devant et derrière le verbe, et c'est l'origine du *s* du pluriel en français. Face à ces phénomènes, les lettrés essayent de créer une graphie où les divers usagers de la langue orale se reconnaîtront ; pour cela, ils conservent d'une part les lettres correspondant à des sons qui n'existent plus – des lettres que nous appelons « historiques », et d'autre part ils se réfèrent à l'étymologie pour ajouter des lettres rappelant le mot latin correspondant (le latin était encore connu de nombreux lecteurs), les lettres « étymologiques ». Commence alors dès cette époque, pour des raisons de lisibilité, la coexistence entre les impératifs de la relation à l'oral, mais aussi à l'évolution historique et à l'étymologie. Par exemple, on écrit *doibuent* pour *doivent*, *apuril* pour *avril*, *Lefebure* (nom propre qui est resté chez certains) pour *Lefèvre*, distinguant ainsi par l'ajout d'une lettre non prononcée la valeur /v/ de la lettre *u* à l'intérieur du mot. Et au début du mot on ajoute un *h*, bien sûr non prononcé, pour indiquer au contraire la valeur /y/ de *u* à l'initiale : *huile* est ainsi lu différemment de *uile* qui se lit « vile », *huit* de *uit* qui se lit « vit », etc.

**Avec l'invention de l'imprimerie et la Renaissance**, les imprimeurs remplacent les copistes. Eux aussi connaissent parfaitement le latin, sont bilingues, mais ils imaginent des procédés commodes pour alléger l'écriture du français, l'écart entre le français écrit et le français parlé devenant par trop important. Dès le XVIe siècle, certains préconisent l'emploi de la cédille, de l'apostrophe (*l'amour* remplace *lamour*), des accents, l'introduction des lettres *j* et *v* avec leur valeur actuelle. Montaigne, comme d'autres, supprime des lettres grecques, des consonnes doubles, des lettres non prononcées. Les imprimeurs d'avant-garde ont permis la publication des œuvres de *la Pléiade*, et Ronsard a pris la tête des réformateurs, œuvrant pour des graphies mieux en relation avec la langue orale. La bataille a été rude et parfois très dangereuse. Les guerres de religion ont chassé ces imprimeurs soupçonnés de protestantisme. Et les Imprimeurs du roi reprennent l'orthographe la plus ancienne, car « *les anciens scavans ... en scavoyent plus que nous* ».

**Au XVIIe siècle**, beaucoup de diphtongues ont disparu, de nombreuses consonnes finales ne sont plus prononcées, par exemple le *s* du pluriel a définitivement disparu de l'oral. Des écrivains (Corneille, Racine, La Bruyère, Boileau, Bossuet, Mme de Sévigné...) reprennent les habitudes d'écriture de la Renaissance, mieux en relation avec l'oral. La variété graphique est grande et acceptée. Mais les dictionnaires qui paraissent sont toujours partagés entre « anciens », favorables aux marques étymologiques, historiques et distinctives, et « modernes », favorables à la simplicité de la relation à l'oral. C'est un état constant qui accompagne toute l'histoire de l'orthographe. Ainsi le *Dictionnaire* de Richelet paru en 1680 enregistre la simplification des consonnes doubles, la suppression des lettres grecques, des lettres non prononcées, introduit les accents, tout en conservant en même temps les marques morphologiques.

Pour unifier l'écriture de la langue, Richelieu crée l'Académie française en 1635. Elle a pouvoir de juridiction sur la langue et sur l'orthographe françaises. Et en 1673, selon Mézeray, elle définit clairement le principe qu'elle suivra en matière d'orthographe dans cette formule devenue célèbre : « *La Compagnie declare qu'elle désire suiure l'ancienne orthographe qui distingue les gens de lettres d'avec les ignorans et les simples femmes* »<sup>1</sup>.

En fait, les « ignorants » ne savaient pas écrire, les « simples » femmes non plus. Mais les femmes lettrées ici désignées n'avaient pas droit au latin dans leurs études, et elles avaient le plus souvent une orthographe en accord avec les principes de la Renaissance. Depuis la fin du XVe siècle, beaucoup même parmi les écrivains ne connaissaient pas le latin, par exemple Commynes. Mais Pascal, qui connaissait pourtant les langues anciennes, était-il un ignorant ? Et Madame de Sévigné, qui écrivait *orizon* pour *horizon* ? Elle suivait en cela l'orthographe du *Dictionnaire* de Richelet où l'on trouve *ortographe*, *sistème*, *batême*, *tems*, *difficile*, *cu*, etc. Mais l'Académie n'a malheureusement pas décidé de suivre le *Dictionnaire* de Richelet, ce qui aurait eu le mérite de fonder une orthographe beaucoup plus satisfaisante, y compris pour notre époque, et de ce fait beaucoup moins de polémiques aujourd'hui. Non, elle a choisi de suivre les Imprimeurs du roi, attachés aux graphies « anciennes », et ce fut une lourde responsabilité. C'est donc par décision humaine que les lois graphiques ont été établies et non par respect de l'usage, car il suffisait de suivre nos grands écrivains, Ronsard par exemple, pour fonder de meilleures bases pour l'orthographe du français. Est-ce à dire que le mal était ou est encore irréparable ?

## I.2 - L'orthographe, une histoire de réformes académiques dans une valse à quatre temps

I.2.1. Premier temps : le fonds « à l'ancienne » du *Dictionnaire* de l'Académie et de l'orthographe du français

*I.2.1.1. La première édition du Dictionnaire de l'Académie, 1694 : un pas en avant, deux pas en arrière*

Bien que suivant les préceptes des Imprimeurs du roi, la première édition du *Dictionnaire*, en 1694, ne reprend pas complètement l'orthographe « ancienne ». Elle compte parmi ses membres des personnalités comme Corneille ou Perrault qui œuvrent en faveur d'une modernisation. Et sur les 17 750 mots qu'elle contient, on compte 24 % de modernisations par rapport aux mots qui se trouvaient déjà dans des dictionnaires antérieurs et qui suivaient l'option ancienne. Elle introduit *j* et *v* par exemple (*je* au lieu de *ie*, *avril* au lieu de *apuril*) - mais **dans** les articles du dictionnaire seulement, elle supprime des consonnes « étymologiques » en finale : *nud*, *bled*, *conioinct*, *construict*, *cuict*... deviennent *nu*, *blé*, *conjoint*, *construit*, *cuit*..., elle remplace *en* par *an* dans certains mots : *endouille*, *dedens*, *embassade*, *empouille*, *arrenger*,... deviennent *andouille*, *dedans*, *ambassade*, *ampouille*, *arranger*, etc.

Mais il reste 76 % de mots à l'ancienne, et ce dictionnaire est rédigé sur une durée de 60 années : les usages changent — les Académiciens également —, et les incohérences sont nombreuses. En outre, comme le dictionnaire est organisé en familles de mots, et la *Table*, rédigée plus tard, présentée par ordre alphabétique, bien souvent l'orthographe des mots est différente dans le dictionnaire et dans la *Table*. Et c'est pourtant ce dictionnaire qui va conditionner l'orthographe du français...

*I.2.1.2. La deuxième édition, 1718 : on piétine*

La deuxième édition de 1718 reprend celle de 1694 sans lui apporter de changement notable, excepté le passage de la présentation des mots par familles à leur présentation par ordre alphabétique au sein du dictionnaire.

<sup>1</sup> Consigné dans les *Cahiers* de Mézeray de 1673.



Elle favorise le **redoublement des consonnes** en supprimant par exemple les variantes *abbatis*, *abbatre*, *alaité*, etc., pour les seules graphies *abbattis*, *abbattre*, *allaité*, etc. Elle opte pour des graphies résolument « à l'ancienne », avec l'**ajout de lettres grecques**, ex. *archetype* au lieu de *archetipe*, *asyle* au lieu de *asile* ou *azile*..., tout ceci sous la direction du Secrétaire perpétuel Régnier-Desmarais qui écrivait (déjà) en 1706 dans son *Traité de la grammaire française* :

« Où en seroit-on dans chaque Langue, s'il en falloit reformer les elements sur la difficulté que les enfants auroient à bien retenir la valeur... de chaque caractere... et si parce que quelques femmes en confondent quelques-uns en lisant, il falloit aussi-tost remedier à cela par un changement universel de l'orthographe ? » (p. 102).

Et le dictionnaire s'éloigne de plus en plus des tendances que l'on rencontre à l'époque chez les écrivains, dans certains dictionnaires, chez certains membres de l'Académie même, tendances qui vont vers « la nouvelle orthographe », plus claire, plus limpide déjà à l'époque.

## I.2.2. Deuxième temps : une réelle modernisation au XVIIIe siècle

### I.2.2.1. La troisième édition, 1740 : trois pas en avant

Sur l'ensemble des modifications apportées dans les huit éditions du *Dictionnaire de l'Académie* par rapport à l'ensemble des 17 750 mots enregistrés dans la première édition, celle de 1740 en comprend à elle seule près de 30 %, et elle **corrige donc plus d'un mot sur quatre**. Il faut préciser que les traditionalistes doivent reculer devant l'arrivée à l'Académie des encyclopédistes, philosophes et écrivains tels Montesquieu, Marivaux, Voltaire, d'Alembert, Buffon... qui, sous la direction de l'abbé d'Olivet, vont donner à l'orthographe du français le visage que nous lui connaissons encore aujourd'hui.

Ainsi, on introduit les **accents** : l'accent circonflexe remplace des consonnes internes non prononcées qui marquaient un allongement de la voyelle précédente, ex. *estre*, *fenestre* deviennent *être*, *fenêtre*, ou encore l'accent aigu est utilisé quand l'allongement n'est pas perçu, ex. *respondre*, *respit*... deviennent *répondre*, *répit*... ; on supprime également des suites de voyelles, ex. *alleure*, *aperceu* deviennent *allure*, *aperçu*, sauf si elles correspondent à un seul son, ex. *eau*...

Des **consonnes doubles sont supprimées**, par exemple *aggrandir*, *appaier* deviennent *agrandir*, *apaiser*, *abbattis* devient *abattis*... Mais le travail entrepris par l'abbé d'Olivet n'est pas achevé. Il aurait dû l'être dans les éditions suivantes, mais il n'a pas été sérieusement suivi et, par exemple, *aggraver* prend toujours deux *g* malgré l'édition de 1798 qui introduira de préférence la variante *agraver* avec un seul *g*, superbement ignorée dans l'édition suivante de 1835.

Voltaire (cf. *Zaïre*, en 1736) défend le remplacement de *oi* par *ai* : *François*, *Anglois*, *j'estois*, *je feroi*, etc. deviennent *Français*<sup>2</sup>, *Anglais*, *j'étais*, *je ferai*, etc. car, dit-il, « *L'écriture est la peinture de la voix : plus elle est ressemblante, meilleure elle est.* » Mais l'abbé d'Olivet y était opposé. Et *ai* ne sera accepté par l'Académie que dans la sixième édition, un siècle plus tard, en 1835.

D'autres réformes sont prévues, mais seulement pour l'édition suivante afin de ne pas trop bouleverser les habitudes.

### I.2.2.2. La quatrième édition, 1762 : encore trois pas en avant

Reprenant les propositions de Corneille au siècle précédent, la quatrième édition généralise l'emploi des accents, en particulier les accents grave et circonflexe, **remplace le -ez du pluriel par -és**, ex. *bontés* ; mais elle conserve -ez dans les marques verbales, ex. *vous donnez*.

<sup>2</sup> « Etant tout dévoué à Saint-François, il veut le distinguer des Français... », lettre de d'Olivet du 5 janvier 1767, cité dans Catach N., 2001a, p. 306.



En ce qui concerne les **accents**, l'accent grave commence à prendre place, ex. *frère*, *mère*, *cavalière*, *aloès*, mais des hésitations existent encore : *avénement*, *alégre*...

Le circonflexe est de moins en moins l'accent « du souvenir », il disparaît dans *accoutumer*, *ajouter*... mais apparaît comme marque de voyelle longue, sans fonction étymologique, dans *âcre*, *âtre*...

Le tréma est utilisé pour les hiatus : *égoïste*, *faïence*, *caïman*, mais aussi pour *ambiguë* sans être placé sur la voyelle concernée.

Les lettres **j** et **v** sont reconnues comme lettres à part entière dans l'alphabet – et non plus comme les variantes de position de *i* et *u* qu'elles étaient jusqu'alors –, alphabet qui passe de vingt-trois à vingt-cinq lettres. Mais l'ordre alphabétique précédent demeure inchangé, ex. *aur*-et *avr*-, *air*- et *aju*- sont mélangés.

Optant pour l'hétérographie, on utilise les anciennes variantes graphiques pour différencier et fixer la graphie de mots homophones de même origine tels *penser* et *panser* (latin *pensare*). L'édition de 1798 fera de même pour *dessin* et *dessein*, déverbaux de *des(s)igner*, venu du latin *designare*.

La quatrième édition **francise toute une série de mots étrangers anciens**, supprimant des lettres grecques : *ancholie*, *phanion*, *alchymie*, *asyle* deviennent *ancolie*, *fanion*, *alchimie*, *asile*, on trouve *paroxisme*, *patronimique*, *scolarité*, mais aussi *rythme* ou... *rhythme*.

Le travail devait être poursuivi dans la cinquième édition, mais il ne sera malheureusement jamais mené à son terme, pas plus que dans les éditions suivantes.

### 1.2.2.3. La cinquième édition, 1798 : on avance encore, et trois pas en avant !

C'est une édition « révolutionnaire », et surtout sans académiciens, puisque la Révolution a supprimé l'Académie. L'influence de Voltaire, mort avant la fin du travail, s'y fait néanmoins sentir, lui qui voulait que les variations de l'orthographe soient présentes dans le *Dictionnaire*.

Elle introduit **j** et **v** à l'ordre alphabétique dans le dictionnaire, mais elle les introduit aussi à l'intérieur des articles et à l'intérieur des mots — et pas seulement à l'initiale —, elle officialise de ce fait les deux nouvelles lettres de l'alphabet, un siècle après leur apparition dans le *Dictionnaire*.

Elle **supprime définitivement l'S longue** qui entraînait beaucoup d'erreurs par sa confusion possible avec S majuscule, et cette suppression n'a causé aucun problème.

Comme en 1740 (et contrairement à la deuxième édition en 1718), elle **supprime les lettres doubles** dans des variantes, mais cette fois ce sont les variantes seules qui sont suivies de l'article – l'ancienne graphie étant suivie d'un renvoi —, ex. *aggraver*, v. *agraver* sous lequel est l'article ; *allaiter*, v. *alaïter* ; *alouette*, v. *alouète*, etc. Elle écrit *fidèle* (au lieu de *fidelle*), *courier*, *batême*, *batiser*, elle régularise *absous* ou *absout* / *absoute* (ce que ne suivra pas l'édition de 1835).

Elle supprime le e interne de mots tels *échoir* (au lieu de *écheoir*), *blanchiment*, *hardiment*, *gentiment*, *éperdument*, *goulument*...

Et comme la quatrième édition en 1762, elle **poursuit la suppression des lettres grecques**, on y trouve par exemple *analyse*, *anonime*, *azime*, *cime*, *flegmon*, *filtre*, *citise*...

Mais les académiciens du XIXe siècle ignoreront plus ou moins cette « cinquième » édition, et...

1.2.3. ... et troisième temps : au XIXe siècle, on repart vers les anciennes graphies étymologisantes ou pseudoétymologisantes

### 1.2.3.1. La sixième édition, 1835 : un petit pas en avant, et quatre pas en arrière

La première *Commission du Dictionnaire* a été formée en 1803, avec la reconstitution des trois « classes » (devenues quatre au mois de janvier de cette année-là). La « deuxième classe » s'occupe de la langue et de la littérature françaises et deviendra l'Académie

française. C'est au pouvoir monarchique revenu après la Révolution que l'Académie doit véritablement son rétablissement 13 ans plus tard, en 1816.

Alors que Voltaire avait déjà préconisé, pour la cinquième édition, de refaire entièrement le *Dictionnaire*, ce qui n'avait pu être réalisé à cause de son décès, la sixième édition se contente de reprendre simplement les anciennes éditions, ce en quoi elle a été violemment critiquée. Cependant elle y a ajouté de nombreux termes des sciences et techniques contemporaines.

De ce fait, et sous l'influence de Ch. Nodier, partisan de « la plus vieille orthographe », l'Académie revient résolument aux **graphies étymologisantes**, en rétablissant le *y* dans *analyse*, *amygdale*, *anonyme*, *asyle*... (au lieu de *analise*, *amigdale*, *anonime*), ou encore en ajoutant un deuxième *h* à des mots tels *anthropophage*, *aphthe*, *rhythme*, *phthisie*... (au lieu de *antropophage*, *aphte*, *rythme*, *phtisie*...). Ce qui fit écrire à Firmin-Didot<sup>3</sup> :

« ... Ce mouvement général des esprits [vers les sciences] eut une influence très-marquée et, on peut le dire, regrettable sur l'orthographe et l'intégrité même du français... Sous l'impression de cet envahissement archéologique, l'Académie, dans sa sixième édition, eut un moment d'hésitation et tenta même, pour trois ou quatre mots d'origine grecque, déjà surchargés de consonnes, d'y ajouter encore une *h* : *rythme* devint *rhythme*, *aphte* devint *aphthe*, *phtisie* devient *phthisie*, et *diphthongue* (que Corneille et l'Académie elle-même écrivaient toujours ainsi) devint *diphthongue* ; *synecdoque*, ainsi écrit dans la quatrième édition, devint *synecdoche*... »

Pourtant, autour de Marle et de la *Société grammaticale*, des académiciens, des députés et des grammairiens (De Tracy, Lafitte, Henricy, Faidherbe...) œuvraient pour une orthographe réformée. Mais les propositions des réformateurs n'ont pas été suivies par l'Académie.

Contrairement à l'édition précédente, **les variantes avec consonne double reprennent la première place !** ex. *allaiter* ; *allègre*, *alègre* (pourtant ainsi écrit depuis les origines) ; *atterrer*...

Elle reprend des **lettres parasites pour distinguer des homophones** : *aulne* / *aune*, ou pour respecter la prononciation de certains : *admonester* pour *admonéter* (prononcé *amonéter* au XVIIIe siècle).

Avec les trois monarchies qui se sont succédé, les imprimeurs ont fait de l'édition de 1835 « l'étalon suprême du français écrit, erreur dont encore, à l'heure actuelle, nous payons doublement les frais, par le mauvais choix de l'étalon, et par le principe même d'un étalon en la matière »<sup>4</sup>. Mais il n'y a pas eu à l'époque d'officialisation de l'orthographe<sup>5</sup>, et la loi Guizot du 28 juin 1833, organisant l'enseignement primaire, ne contient aucune mention particulière la concernant.

L'Académie adopte cependant définitivement **la graphie *ai* pour *oi* prononcé é**, défendue au XVIIIe siècle, nous l'avons vu, par Voltaire, et au XVIIe par Racine. Mais certains auteurs, Chateaubriand par exemple, n'ont jamais voulu adopter *ai*. La *Revue des Deux Mondes* ne l'adoptera que 85 ans plus tard, en 1920...

Elle opte enfin pour **les formes *enfants*, *présents***... calquées sur le singulier, au lieu de *enfans*, *présens*... – malgré l'opposition de Ch. Nodier qui écrira comme Chateaubriand *-ens*, *-ans* toute sa vie –, donnant ainsi au principe morphologique plus de poids et de régularité et alignant les formes du masculin pluriel sur celles du féminin pluriel : *présents*, *présentes*.

Elle **soude 18 composés** (sur 90) avec *contre-*, ex. *contrebasse*, *contrefaire*, et 26 (sur 69) avec *entre-*, ex. *entrechat*, *entremets*.

<sup>3</sup> Firmin-Didot A., *Observation sur l'orthographe ou Ortografie française*, Paris, Firmin-Didot, 2e éd., 1868, p. 21. Cité dans Catach N., 2001, p. 299.

<sup>4</sup> Catach Nina, *op. cit.*, p. 301.

<sup>5</sup> Catach N., *op. cit.*, p. 301, écrit que « malgré des années de recherche, soit dans la Collection des Lois de l'époque, soit dans les *Circulaires et Instructions officielles relatives à l'Instruction publique*, soit dans le *Bulletin officiel de l'Instruction Publique*, soit ailleurs, [elle n'a] rien trouvé qui puisse, de quelque façon que ce soit, justifier cette croyance générale en une quelconque « officialisation » de l'orthographe de l'Académie en 1832 ou en 1835 ».

### 1.2.3.2. La septième édition, 1878 : un petit pas en avant

La seconde moitié du XIXe siècle est marquée par des débats publics, mouvementés et parfois féroces sur l'orthographe, débats qui se poursuivront au XXe siècle.

La généralisation de l'instruction (Loi Guizot de 1833, Jules Ferry en 1879), qui menait vers une fixation de l'orthographe, a en même temps entraîné une réflexion sur son histoire.

Le mouvement de grande ampleur en faveur d'une réforme de l'orthographe devenait de plus en plus important : autour de Marle, on retrouve C. Henricy, Littré, etc. Dans l'instruction publique même, on prenait parti pour une certaine libéralisation de l'usage. Les mieux écoutés de tous ceux qui faisaient des propositions étaient deux correcteurs, Firmin-Didot et Pautex, et des imprimeurs.

Firmin-Didot et Pautex souhaitaient que l'Académie ait recours à des spécialistes. Firmin-Didot, qui avait étudié les dictionnaires depuis le début, les étapes de l'histoire de l'orthographe, les textes dans leur graphie d'origine, les différentes éditions du *Dictionnaire de l'Académie*, donnait aux réformateurs les arguments pour une réforme modérée, soutenue en particulier par Sainte-Beuve. Mais des obstacles existaient, et Firmin-Didot écrivait : « ... L'usage, que l'Académie invoquait jusqu'en 1835 comme sa règle, n'a plus aujourd'hui de raison d'être ; le Dictionnaire est là qui s'oppose à tout changement : chaque écrivain, chaque imprimerie, s'est soumis à la loi : elle y est gravée ; les journaux, par leur immense publicité, l'ont propagée partout ; personne n'oserait la braver. Ainsi tout progrès devient impossible, si l'Académie, forte de l'autorité qu'elle a justement acquise, ne venait elle-même au-devant du vœu public en faisant un nouveau pas dans son système de réforme, afin de rendre notre langue plus facile à apprendre, à lire et à prononcer, surtout pour les étrangers... »<sup>6</sup>.

Contrairement à ce vœu, la septième édition est celle qui a introduit le moins de modifications orthographiques.

Elle introduit cependant la **suppression d'une lettre grecque** (ou supposée telle) dans un mot en contenant plusieurs<sup>7</sup> (afin de ne pas opérer, selon la tradition, deux modifications dans un même mot) : *aphthe*, *diphthongue*... redeviennent *aphte*, *diphthongue*...

De même, **elle supprime certains y** : et l'on retrouve *asile*, *anévrisme*, *abîme*, etc. Mais ce sont des modifications isolées, le travail n'est pas systématique.

Elle présente une **meilleure utilisation des accents** : l'accent aigu est mis sur *fac-similé*, *alléluia*, etc., l'accent grave sur tous les mots en -ège, sur *alléger* / *j'allège* ; sur *avènement*, mais elle oublie *événement*...

Des **variantes sont admises** pour le e « muet » interne dans les substantifs et les adverbes en -ement : on peut le supprimer et le remplacer – mais parfois seulement, pas pour tous les mots concernés – par un accent circonflexe ou par rien du tout, ex. *maniement* / *manîment*, *remerciement* / *remercîment*, *éternuement* / *éternûment*, *résolument* / *résolûment*, *enrayement* / *enraiment*, *atermoïement* / *atermoîment*, *dénouement* / *dénoûment*, etc., et *vraiment*, *gentiment*, *hardiment*, etc., restent non modifiés.

Elle soude 13 **composés** avec contre-, ex. *contrefort*, *contrepoison*, et 5 composés avec entre-, ex. *entrecôte*, *entresol*.

### 1.2.3.3. La huitième édition, 1932-1935 : rudes combats, mais deux pas en arrière !

Cinquante-sept ans après l'édition de 1878, apparaît l'édition de 1932-35. Elle ne sera jamais rééditée, contrairement à celle du Littré par exemple. Un phénomène nouveau apparaît : les ateliers d'imprimerie se réfèrent à d'autres dictionnaires. La *Loi sur l'enseignement primaire* de Guizot (1833) a un siècle, la langue orale a beaucoup évolué depuis la sixième édition de 1835, et pourtant il n'y a pas beaucoup d'évolution entre la

<sup>6</sup> Cité par Catach N., 2001, p. 311.

<sup>7</sup> « ... Dans les mots tirés du grec, [l'Académie] supprime presque toujours une des lettres étymologiques quand cette lettre ne se prononce pas ; elle écrit : phtisie, rythme, et non phthisie, rhythme... » Séance du 13 au 15 avril 1869, *op. cit.* p. 311.

sixième et la huitième édition du *Dictionnaire*. Et N. Catach écrit : « Seule sans doute de son espèce depuis fort longtemps, la huitième édition retrouve, en bout de cycle, l'obscurité des deux premières ».

### ***La cabale du Duc d'Aumale et des tentatives de remédiation avortées***

Pourtant, l'édition de 1878 n'avait pas calmé les esprits, qui étaient très enflammés autour de la question de l'orthographe à la fin du XIXe siècle, pour une meilleure graphie du français<sup>8</sup>.

Le 2 mai 1891, le ministre de l'Instruction publique, L. Bourgeois, avait adressé aux Recteurs une *Circulaire ayant pour objet d'interdire l'abus des exigences grammaticales dans la dictée*<sup>9</sup>, pour plus de modération et de tolérance dans les examens à propos de points de l'orthographe pour lesquels les grammairiens eux-mêmes n'étaient pas d'accord. Elle avait été bien accueillie, mais bien difficile à appliquer. L'Académie avait alors confié à O. Gréard le soin d'examiner la question. En 1893, O. Gréard déposa ses conclusions devant l'Académie, conclusions portant sur une dizaine de points qui furent discutés pendant plusieurs mois au cours de séances de travail.

Et le 27 juillet 1893, la majorité des académiciens présents, parmi lesquels Leconte De Lisle (qui était contre) et Pasteur (qui était pour), adoptent des décisions prises la semaine précédente dont, en particulier, les points suivants :

- la suppression du trait d'union dans certains mots composés,
- la naturalisation des mots d'origine étrangère, ex. *fleurter* et non *flirter*, *toste* et non *toast*,...
- le pluriel régularisé pour les mots tirés du latin, ex. *erratas*, *rectos*, *intérim*s,...
- le signe du pluriel uniformisé en *s* pour les sept noms pluriels en *-oux*,
- la suppression du *ph* dans des mots non scientifiques d'origine grecque, ex. *blasfème*.

Le 8 août 1893, *Le Figaro* publie les précisions suivantes :

« Une circulaire, inspirée par la direction de l'Enseignement Primaire et adressée par Monsieur Bourgeois, ministre de l'Instruction Publique (27 avril 1891) aux Recteurs d'Université, a amené l'Académie Française à s'occuper de la question de la réforme de l'orthographe. Le projet soumis à la Compagnie a eu Monsieur O. Gréard pour avocat prudent et convaincu... ce projet a été adopté à une faible majorité. Peu importe : le vote est acquis et il faut espérer qu'il entraînera les conséquences salutaires que l'on peut en attendre.

*Il me semble que l'on agit sagement en cherchant à simplifier l'orthographe de la langue française, car telle qu'elle est aujourd'hui, elle est empirique, construite sans méthode, au hasard pour ainsi dire, sous l'influence de certaines modes qui se sont imposées et ont parfois produit les anomalies que nous acceptons par habitude, quoique la raison les juge absurdes... »*

Maxime du Camp, de l'Académie française<sup>10</sup>

Or, dans *Le Figaro* du 29 juillet, le Duc d'Aumale, farouche opposant à toute réforme et qui n'avait, en tant qu'académicien, assisté à aucune de ces séances de travail, avait fait savoir son opposition et affirmé qu'il avait adressé une lettre de protestation contre ce vote. Et dans la même édition de ce journal, apparaissait un article non signé, ainsi rédigé :

« *Il se fai gran brui dans la Press dé réform ortografic don M. Gréar sé fai le champion é ke lacadémi fransèse a voté dans un de sé dernière séance.*

*Après un déba très vif, dan lequel M. le duc d'Aumale a ronpu dé lanse pour le mentien du statu ko, le scrutin na doné ke deu voi de majorité sur dis académicien présan.*

<sup>8</sup> Catach N., *op. cit.* p. 319.

<sup>9</sup> Portebois Y., 1998, p. 105.

<sup>10</sup> Cité par Y. Portebois, *op. cit.*, p. 201.

*Son Altés vient de protesté par letr contr ce vot, estiman kune décision de cet inportance noré pa du étr pris par un ossi peti nonbr de manbr... »<sup>11</sup>*

Et d'autres articles ont suivis, parfois signés « Le Masque de fer », visant toujours à ridiculiser toute réforme. C'est également d'ailleurs ce qui se passera en 1990-1991...

Tout l'été 1893, *Le Figaro* interroge des écrivains dont les avis sont publiés. Les uns sont pour, d'autres contre... Les décisions de l'Académie ne sont plus suffisantes, comme elles pouvaient l'être en 1740. Si bien que l'Académie fait marche arrière et ne considère plus « comme définitives aucune des modifications proposées dans cette note » (*Registres de l'Académie française*, 26 octobre 1893). Et tous les efforts d'O. Gréard auront été inutiles.

Les années qui suivent sont plus calmes, mais le sujet est toujours d'actualité comme en témoignent les articles consacrés à ce sujet dans la presse ou dans des revues comme la *Revue de philologie française*. En janvier 1897, Gaston Paris est reçu à l'Académie française, et les débats et discussions sur l'orthographe reprennent sérieusement. Il préconise une réforme « régulière mais systématique »<sup>12</sup>, mais Brunetière s'y oppose formellement.

### **Tout recommence et bouillonne autour de 1900**

Entre 1900 et 1905, six Commissions sont créées pour statuer sur une réforme de l'orthographe : trois pour le ministère, et, dans la foulée, deux pour l'Académie, plus une Commission mixte ministère / Académie.

L'année précédente, en 1899, des membres du Conseil supérieur de l'Instruction publique avaient demandé la suppression de l'épreuve d'orthographe à l'examen du certificat d'études primaires. Le ministre avait refusé. Mais décision est prise en janvier 1900 de créer une Commission de réforme orthographique présidée par G. Paris.

Le 31 juillet, un arrêté concernant l'orthographe est publié au *Journal officiel*. Brunetière proteste, Alphonse Allais et Alfred Jarry y sont également opposés. Et le 20 septembre, l'Académie forme une Commission d'étude sur l'arrêté du 31 juillet 1900, la Commission Hanoteaux, dont le *Rapport* lui est présenté en octobre.

Le ministre Leygues souhaite alors intégrer les conclusions de l'Académie dans l'arrêté 1900. Après la constitution d'une Commission mixte Académie française et Conseil supérieur de l'Instruction publique, le 26 février suivant, le ministre Leygues publie l'arrêté de 1901, contenant les points d'accord de la Commission mixte, à l'intention des enseignants et des jurys d'examens et de concours. Cet arrêté concerne surtout la syntaxe, et assez peu l'orthographe (seulement les mots composés).

Mais, peu après, l'Académie décide de ne plus participer à la Commission mixte et demande à la Commission Hanoteaux d'examiner les projets que lui soumettrait le Conseil supérieur de l'Instruction publique à propos des points de réforme encore non traités.

En 1902, le ministre de l'Instruction publique envisage d'imposer une grammaire d'État dans les écoles. La presse s'insurge. Les choses s'arrêtent là, mais le Conseil supérieur de l'Instruction publique demande d'autres simplifications orthographiques.

Et en 1903, une nouvelle Commission est créée pour l'Instruction publique : la Commission Meyer, dont le *Rapport* est déposé en 1904. Et la presse réagit à nouveau. L'Académie crée à son tour une nouvelle Commission, la Commission Faguet, pour étudier le *Rapport* Meyer. Et tandis que la presse tourne en ridicule tout esprit de réforme, le 29 décembre 1904, Émile Faguet communique à son tour son *Rapport* sur l'orthographe à l'Académie qui décide que ce *Rapport* sera distribué à ses 40 membres. Les premiers mois de 1905 sont occupés dans les séances de l'Académie à discuter de la réforme de l'orthographe : 32 points sont refusés et 10 concédés, ex. *déjà* (sans accent), *ile*, *flute*, *ognon*, *bijous*, *caillous...*, *échèle*, *sizième*, *dizième* comme *onzième*, *douzième*, etc.

<sup>11</sup> Catach N., *op. cit.*, p. 322. Les extraits de presse se trouvent dans un dossier des *Archives de l'Académie Française*.

<sup>12</sup> Portebois Y., *op. cit.*, voir p. 112-113.



**En mars 1905**, l'ensemble du *Rapport* Faguet a été discuté et **adopté** par l'Académie. Le ton de la presse monte. E. Faguet lui-même, auteur du rapport, se positionne sur deux points de réforme seulement (ce qui est sage...) : la simplification des consonnes doubles non prononcées et celle des lettres grecques.

Si bien qu'en juillet de la même année, le ministre nomme une troisième Commission : la Commission Ferdinand Brunot. Son *Rapport* est déposé en juillet 1906, mais le ministre A. Briand n'en tient aucun compte et l'Académie n'en a même pas discuté. Il faut préciser que d'autres soucis préoccupaient les Français pendant toute cette période : l'Exposition universelle de 1900, les mesures laïques entraînant l'accueil des enfants venant d'écoles religieuses, les grèves multiples en 1906, les conflits externes, l'emprunt russe en 1907, puis l'approche de la première Guerre mondiale qui a relégué la réforme orthographique au tout dernier arrière-plan.

### **Les modifications de la huitième édition**

Les débats de la fin du XIXe siècle et du début du XXe siècle sont calmés en 1932, il est vrai que plus d'un demi-siècle s'est écoulé depuis la dernière édition de 1878, ce qui est beaucoup si l'on considère le rythme des éditions précédentes.

Pourtant, en 1908, le Conseil supérieur de l'Instruction publique avait repris à son compte la *Circulaire* Bourgeois de 1891 : « *La pratique orthographique actuellement imposée aux élèves... est, dans bien des cas, en contradiction flagrante avec l'enseignement grammatical donné dans toutes les universités... Il y aurait lieu, tout au moins, de ne plus imputer à faute aux élèves qui en usent les formes reconnues les meilleures par la science grammaticale... L'orthographe ne saurait être soustraite plus longtemps, par un dogmatisme intransigeant, aux lois de l'évolution...* »

Mais la huitième édition de 1935, tout en reconnaissant dans la Préface que :

« ...Lorsqu'en 1637 la Compagnie décida de composer un « trésor » de la langue française, entre les deux manières en usage alors d'écrire les mots, elle choisit la plus savante, la plus compliquée, celle qui pouvait intéresser seulement les lettrés du temps... »,

**supprime** au lieu de les entériner **les variantes admises** précédemment, ex. *aggraver* (1878 : *aggraver* et *agraver*), *agrégation* (1878 : *aggrégation* et *agrégation*), *agrégué,ée* (1878 : *aggrégé* et *agrégué*), *allonger* (1878 : *alonger* et *allonger*), *assujettir* (1878 : *assujettir* et *assujétir*) ; elle réintroduit le e à la place de l'accent circonflexe dans *gaiement*, *maniement...*, corrige des détails sans se soucier de simplifier les graphies.

Elle **ignore totalement les dix propositions** du *Rapport* Faguet qu'elle avait adoptées en 1905, qui concernaient, dans l'esprit du *Dictionnaire* de 1740, la suppression des accents circonflexes (*croute*, *assidument*), les pluriels en -oux (*bijoux*, *caillous*), les familles de mots (*charriot* comme *charrette*), les finales en -ciel et -tiel (*confidenciel*), la suppression de lettres muettes (*pié*, *ognon*), la régularisation du préfixe *en-* (*enmener*), la suppression des lettres doubles (*échèle*, *paysane*), l'emploi de z pour x (*dizième*, *sizième*), la réduction de *rh* (*rume*), la suppression de *y* (*analyse*).

Elle introduit même par **erreur** d'étymologie une anomalie : *nénuphar* au lieu de *nénufar*.

Cependant, elle **soude 12 composés** avec *contre-*, ex. *contrecoup*, *contrordre*, *contrevérité*, et 18 avec *entre-*, ex. *entraider*, *entracte*, *entrouvrir*, et d'autres encore, ex. *chienlit...* et confirme un mouvement vers la soudure que va reprendre soixante-dix ans plus tard la neuvième édition, après les *Rectifications* de 1990.

On aurait pu croire, au vu des prises de position entre 1900 et 1905, que la huitième édition allait reprendre la tradition des réformes des grandes éditions du XVIIIe siècle. Il n'en est rien. Avec seulement 209 modifications graphiques, elle est aussi immobile que la deuxième édition, celle de 1718.



1.2.4. Quatrième temps : un nouveau départ pour la neuvième édition en cours : un, deux, trois pas en avant ?

#### 1.2.4.1. Propositions et projets de réformes après la huitième édition

##### **Les propositions d'Albert Dauzat et de Jacques Damourette**

En 1939-1940, les linguistes Albert Dauzat et Jacques Damourette proposent, dans la revue *Le Français moderne*, de rectifier les plus grosses anomalies, tout en respectant l'étymologie. Dans chaque famille de mots les consonnes simples ou doubles sont unifiées d'après l'étymologie, dans le sens de la simplification : un seul *n* ou un seul *m* dans la plupart des mots contenant *nn* ou *mm* : *persone*, *honeur*, *nomer* ... ; les finales *-onneux* et *-onnance* deviennent *-oneux* et *-onance*, ex. *boutoneux*, *sabloneux*, *savoneux*, *ordonance*. Les verbes en *-eler* et en *-eter* se conjuguent en *-èle* et en *-ète*, ex. *il ruissèle*, *il ruissèlera*; *il jète*, *il jètera*,.... On ne retient qu'une seule consonne *t* pour les mots en *-otte* / *-otter*, ex. *linote*, un seul *p* pour *trape* (comme *attraper*), un seul *n* pour *taner* (comme *tanin*), pour *millionaire* (comme *millionième*),... ; mais *charriot* récupère *rr*, tous les mots de la famille de *char* auront donc deux *r* sauf évidemment en fin de mot : *char*, *autocar*, *sidecar*,...

Ils reprennent les points déjà acceptés par l'Académie en 1905 ; pour les accents, ils proposent l'alignement sur les règles graphiques d'accentuation, ex. *évènement*, le tréma s'écrit sur la lettre à prononcer, ex. *aiguille*.

Le projet sera repris en 1953, mais sans reconnaissance officielle.

##### **En 1950, nouvelles propositions de réforme de Jacques Lafitte-Houssat**

L'Inspecteur d'Académie Jacques Lafitte-Houssat propose à nouveau qu'on étudie dans une Commission la transformation de *rh* en *r*, de *th* en *t*, de *ph* en *f*, de *ch* en *c*, de *y* en *i* dans les mots d'origine grecque (on écrira : *un rume*, *une fantaisie*, *la colère*), le remplacement de *x* par *s* dans tous les pluriels des noms, (ce devrait être la fin de la litanie *bijou*, *caillou*, *chou*, *genou*, *hibou*, *joujou*, *pou*), la suppression des consonnes doubles quand elles ne sont pas prononcées (on écrira *fame* pour *femme*, *ome* pour *homme*, *nule*, *bone*, etc.), la régularisation des graphies *an*, *en*, *in* : dans tous les mots préfixés, *am*, *em* ou *im* suivi de *m*, *b* ou *p* seront remplacés par *an*, *en* ou *in*.

Ces propositions sont probablement à l'origine de la création de la première Commission Beslais, la même année, dont le rapport en 1952 a été rapidement enterré.

##### **En 1952, le projet de Charles Beaulieux**

Charles Beaulieux, grand historien de l'orthographe, souhaitait revenir en partie aux principes et à l'orthographe du XII<sup>e</sup> siècle. Il expose son projet dans une lettre qu'il envoie au ministre. Son projet va un peu plus loin que celui de 1950, mais sans plus de succès. Sont repris ou corrigés les points suivants : la suppression des sept pluriels en *-oux* et la généralisation de tous les pluriels en *s* au lieu de *x* ; la suppression des consonnes doubles quand elles ne sont pas prononcées : *déçament* pour *décegment*, *fame* pour *femme*, *prudament* pour *prudement*, *solanel* pour *solennel* ... (elles sont conservées dans *succès*, *suggestion*, *je mourrai*, *emmener*) ; la suppression des erreurs d'étymologie : *des ails*, *un pois* de 1 kg, *le boneur*, un fils *postume* ; la suppression de quelques consonnes parasites : *asme* pour *asthme*, *autone* pour *automne*, *cors* pour *corps*, *doit* pour *doigt*, *grèque* pour *grecque*, *pous* pour *pouls*, *seau* pour *sceau*, *uile* pour *huile*.

Au Ministère, il n'est donné aucune suite, ni à la lettre, ni aux propositions qu'elle contient.

##### **Le deuxième Rapport Beslais**

En 1960-1965, le *Rapport général* élaboré par la Commission ministérielle d'études orthographiques, sous la présidence d'Aristide Beslais, directeur général honoraire de l'Enseignement du premier degré au ministère de l'Éducation nationale, porte en particulier sur huit points. Il s'agit d'un projet de réforme très étendu qui fait état de la plupart des points qui posent problème dans l'orthographe du français. Il traite aussi bien (voir l'encadré page

suivante) des mots composés en ce qui concerne l'emploi du trait d'union et leur pluriel, des lettres grecques, du *s* substitué à *x* final, de la simplification des consonnes doubles, des mots écrits avec la finale *-ent*, *-ence*, *-emment*, *-amment*, de la suppression des lettres parasites, des cas particuliers de diverses terminaisons, des accents.

La réforme ne touche pas les noms propres, le vocabulaire spécialisé, les flexions verbales, la différenciation graphique des homophones. Le *Rapport* précise que :

« La Commission est favorable au maintien de toutes les distinctions orthographiques entre les homonymes, même lorsque leurs graphies sont le résultat d'une fausse étymologie, parce qu'elles ne sont pas inutiles à la clarté de notre langue écrite. »

Cependant, ce souci de répondre à la distinction graphique des homophones, pour une meilleure lisibilité et un meilleur accès au sens, n'empêche pas la modération et les réformes en ce domaine, car il ajoute aussitôt :

« Ce principe admis, les homonymes peuvent être modifiés conformément aux règles de l'orthographe réformée, dans la mesure où ils conservent des graphies distinctes. Ainsi : *cellier* et *sellier* demeurent différenciés après réduction de la consonne doublée : *célier*, *sélier*. »

### Le Rapport Beslais

#### Résumé des propositions de la Commission

##### **Les mots composés** et l'emploi du trait d'union.

Le *Rapport* propose la soudure de tous les préfixes des mots composés dont le premier élément est invariable (sauf *après*, *arrière*, *avant*, *chez*, *demi*, *sans*, *sous*, *trop*, *vice*) ; de tous les mots composés à premier élément verbal, ex. *portepolice*, *gardechasse*, mais pas *porte-étendard* à cause des deux voyelles *e* et *é* ; en ce qui concerne les mots composés d'éléments variables, c'est le maintien du statu quo, ex. *cerf-volant*, *aigre-doux*, *pot de fleurs*...

Le pluriel est noté et régularisé à la fin des mots soudés : *contrallées*, *contrefers*, *entraïdes*, *portepolices*, *gardechasses*... ;

##### **Les lettres grecques**

Le *Rapport* propose la suppression généralisée du *h* après le *r* et après le *t* dans les mots d'usage courant, ex. *aérolite*, *gotique*, *hapsodie*... ; dans les mots d'origine grecque où *ch* est prononcé *k*, le *h* ne doit plus être écrit devant *a*, *o*, *u* ou devant une consonne (exception pour *chœur*, *Christ* et leurs dérivés), ex. *caos*, *coléra*, *technique*... ; dans les mots d'origine grecque toujours, substitution de *i* à *y*, ex. *analyse*,... ; enfin la Commission recommande la substitution de *f* à *ph*, ex. *téléphone*, *pharmacien*, *photographe*,...

##### **Le s substitué à x final**

- dans les 7 pluriels en *-oux*, ex. *bijoux*, *cailloux*... ;
- dans les pluriels en *-aux*, noms ou adjectifs, ex. des *chevaux*, de *beaux bureaux*,... ;
- dans les pluriels en *-eux*, ex. des *cheveux*, des *yeux*... ;
- dans les noms, ex. une *nois* (dér. *noisette*), la *pais* (dér. *paisible*), une *crois* (dér. *croiser*)... ;
- dans les adjectifs, ex. *heureux* (fém. *heureuse*), *jalous* (fém. *jalouse*), *faux* (fém. *fausse*)...

La Commission reste expectative pour *deus* (2), *sis* (6), *dis* (10), *soissante* (60) et pour l'adjectif *doux* faisant, au féminin, *dousse*.

##### **La simplification des consonnes doubles**

Le *Rapport* précise que « dans ce domaine, le plus grand désordre règne. Il semble que le seul caprice ait décidé de l'emploi de la double ou de la simple consonne. Les "anomalies" pullulent, si étonnantes, si peu justifiées dans la plupart des cas, qu'on se demande comment on a pu les tolérer si longtemps. » Si bien que sont tour à tour traitées les consonnes doubles à la jonction du radical et du suffixe pour lesquelles la Commission propose, unanimement, la graphie par consonne simple, ex. *doner*, *doneur*, comme *donateur*, *rationnel* comme *rationaliste*,... ; les consonnes doubles à la jonction du préfixe et du radical, ex. *ennemi*, *interroger*, *intelligence*, *alègre*, *alégresse*... ; les consonnes doubles à

l'intérieur du radical, ex. *sifler* comme *persifler*, *charette* comme *chariot*. Quelques exceptions cependant : *terre*, *souterrain*, *enterrement*, *femelle*, *homme*, *femme* et quelques cas particuliers.

**Les mots écrits avec la finale -ent, -ence, -emment, -amment**

La Commission généralise en *-ant* et *-ance* les terminaisons dans les noms et adjectifs dérivés d'un participe présent français ou latin, ex. *résidant*, *résidence*, *prudent*, *prudence*...

**La suppression des lettres parasites**

La commission supprime ainsi le e muet, à l'intérieur d'un mot, avant une voyelle, ex. *asseoir*, *sursoir* ; après une voyelle, ex. *dénouement*, *atermoiment*, *gaiment*... ; ou des consonnes muettes, ex. *sculpteur*, *donteur*, *relai*, *leg*, *remord*..., et dans les anomalies, ex. *ognon*.

**Les cas particuliers de diverses terminaisons**

Par exemple les finales *-tiaire* et *-tiel* deviennent *-ciaire* et *-ciel*, ex. *plénipotentiaire*, *terciaire* ..., *confidentiel*, *essenciel*... ; les finales *-quable*, *-quage*, *-quant* deviennent *-cable*, *-cage*, *-cant*, ex. *criticable*, *remaricable*, *trucage*, *parcage*, *pratiquant*, *délinquant* ; les finales en *-oir* et *-oire* ...

**Les accents**

L'accent aigu se met sur tous les /E/ fermés, ex. *référendum*, l'accent grave se met sur tous les /E/ ouverts, sur le *a* et le *u* des mots suivants : *à*, *là*, *où*, *déjà*, *voilà*, *delà*, *deçà*, *holà* ; l'accent circonflexe disparaît sur les voyelles brèves, ex. *dîner*, *assidument*, *du*, mais il est maintenu sur les voyelles longues, ex. *bête*, *faîte*, *zône*, *âne* ; le tréma se met sur le *i* de *ai* et de *oi* correspondant à deux sons, ex. *laïcité*, *stoïque*, sur le *u* prononcé après *q* ou *g*, ex. *cigüe*, *aigüille*, *équidistant*.

Le *Rapport*, certes ambitieux mais complet et documenté, pourtant demandé par le ministre et remis en 1965, n'a eu aucune suite officielle. Cependant...

**Cependant, en 1975, L'Académie française, après délibération, accepte quelques modifications orthographiques.**

Les points suivants ont été intégrés au premier fascicule de la neuvième édition du *Dictionnaire*, paru en 1986 :

- Des anomalies sont rectifiées (mais qui vont dans le sens du redoublement des consonnes) : *bonhomme*, *boursoufler*, *boursoufflure*, *chausse-trappe*, *combattif*, *combattivité*, *cahutte*, *charriot*, *déciller*, *embattre*, *imbécillité*, *innommé*, *persiffler*, *persifflage*, *persifleur*, *prud'homme*, *sottie*, *ventail*, *dessouler*, *des appâts* (dans tous les sens), *fond* (au lieu de *fonds*), *tréfond* (au lieu de *tréfonds*), *relai*, *cuisseau* (au lieu de *cuisseot*), *levreau* (au lieu de *levraut*), *ognon*, *encognure*.
- Pour les verbes en *-eler* et en *-eter*, on peut adopter l'accentuation de *e* du radical dans tous les cas : *je ruissèle*, *j'étiquète*, *j'appèle*, *je jète*.
- Les termes suivants reçoivent une accentuation conforme à l'usage : l'accent grave pour *afféterie*, *allègement*, *allègrement*, *empiètement*, *évènement*, *règlementaire*, *règlementairement*, *règlementation*, *règlementer* ; l'accent aigu pour *asséner*, *béâtre*, *bésicles*, *chébec*, *démiurge*, *gêlinotte*, *phylloxéra*, *recépage*, *recépée*, *recéper*, *sénescence*, *sénestre*.
- L'Académie propose de placer le tréma sur la voyelle *u*, « dont il commande la prononciation » : *aigüe*, *ambigüe*, *ambigüité*, *cigüe*, *exigüe*, *argüer*, *gagüe*, *mangüe*, *vergüe*.

**En 1977, publication au Journal officiel d'un Arrêté de tolérances grammaticales et orthographiques, l'Arrêté Haby, toujours en vigueur actuellement.**

Après G. Leygues en 1900, R. Haby est le second ministre de l'Éducation nationale à s'occuper sérieusement de problèmes orthographiques. Il s'agit cette fois encore de tolérances destinées, non au grand public, mais aux candidats aux examens et concours de

l'Éducation nationale. Cet Arrêté du 8-02-1977 remplace la liste annexée à l'Arrêté de 1901 par une autre liste qui reprend certains points de la première.

- *Les accents* : on tolère : *asséner, référendum*. Quand un *é* est prononcé *è*, on admet qu'il s'écrive *è* : *évènement...* On admet l'omission de l'accent circonflexe sur toutes les voyelles, sauf s'il permet de distinguer des homonymes.
- *L'omission du trait d'union* : dans tous les cas, on admettra l'omission du trait d'union, sauf lorsque sa présence évite une ambiguïté (*petite-fille / petite fille*) ou lorsqu'il doit être placé avant et après le *t* euphonique intercalé à la troisième personne du singulier entre une forme verbale et un pronom sujet postposé : *viendra-t-il ?*

*Quelques nouveautés* : *La fillette obéissant (ou obéissante) à sa mère alla se coucher. On est resté (ou restés) bons amis. Des grand-mères ou des grands-mères.* « L'un et l'autre » employés comme adjectifs ou comme pronoms commandent indifféremment le singulier ou le pluriel.

**Mais en 1987**, estimant que ses propositions n'avaient pas été suivies, l'Académie revient sur sa décision de 1975 et renonce à appliquer les modifications dans les fascicules suivants !

## Chapitre 2 : Description du système orthographique actuel du français

Il s'agit du « cœur » de ce cours. Comme je l'ai précisé en introduction, il est indispensable d'avoir une vision globale du système orthographique du français pour l'enseigner. Mais il est aussi important de pouvoir comparer les choix et options prises pour notre orthographe à celles prises dans d'autres langues, pour apprécier aussi sa particularité.

Certaines parties vous sembleront certainement très techniques, mais cette partie présente suffisamment de rappels pour faciliter l'acquisition progressive des connaissances. Veillez aussi à rester attentifs jusqu'au bout : les derniers paragraphes contiennent encore des éléments importants. Je vous propose aussi dans le dernier chapitre de ce cours un exercice pour vous faire pratiquer les notions.

### II.1. Les apports de la linguistique

Les grands débats du XIXe et du début du XXe siècle voyaient dans l'orthographe un ensemble anarchique, hétéroclite, arbitraire... qu'il fallait corriger. Tous les points étaient mis sur le même plan et les projets de réforme s'attaquaient à tel ou tel point sans effort d'harmonisation entre eux. Tout au plus, comme le *Rapport Faguet*, reprenaient-ils l'ensemble des revendications et proposaient-ils des projets de réforme portant sur une cinquantaine de points, ce qui avait pour conséquence d'effrayer les imprimeurs, les écrivains et les journalistes qui craignaient une orthographe phonétisante et surtout la défiguration de l'écriture.

La primauté de l'oral sur l'écrit était, depuis Saussure, une des caractéristiques de la linguistique du XXe siècle. Les linguistes du Cercle de linguistique de l'école de Prague ont apporté une dimension nouvelle en faisant de la linguistique de l'écrit une linguistique à part entière. Josef Vachek<sup>13</sup> a été l'un des premiers à considérer l'écrit et l'orthographe d'un point de vue fonctionnel : **ce n'est pas une simple transcription de l'oral, c'est un système adapté à sa fonction de communication visuelle.**

En 1966, Vladimir Gak écrivait à N. Catach : « En ajoutant un accent à une lettre, on n'en change pas seulement l'aspect : sa valeur sémiotique s'en trouve modifiée, car on modifie le rapport même entre le signifiant et le signifié. C'est le système qui change... »<sup>14</sup>.

En 1967, R. Thimonnier publiait le *Système graphique du français* ; en 1968, paraissait *L'Orthographe* de Cl. Blanche-Benveniste et A. Chervel où ils considéraient l'orthographe comme un objet d'ensemble sur lequel on peut raisonner.

Après plusieurs ouvrages d'analyse structurale du français, en 1976, Vladimir Gak publie *L'orthographe du français, Essai de description théorique et pratique*, préfacé par N. Catach. Le premier chapitre s'intitule « Le système graphique du français ». On y lit :

« Pour l'étude théorique comme pour l'étude pratique de l'orthographe, il est utile de distinguer entre le système graphique (la graphématique ou la graphie au sens large du mot) et l'orthographe proprement dite. La graphématique étudie les moyens que possède une langue pour exprimer les sons, parfois, comme en français, d'autres fonctions, par exemple certaines marques grammaticales. Elle dresse l'inventaire des graphies, c'est-à-dire des correspondances abstraites entre les sons et les signes. L'orthographe étudie les règles déterminant l'emploi des graphies selon les circonstances. L'orthographe est à la graphématique ce qu'est la stylistique à la grammaire et au vocabulaire. Il n'est question

<sup>13</sup> Vachek Josef, 1973, *Written language, General problems and problems of English*, Series Critica 14, Mouton, La-Hague / Paris.

<sup>14</sup> Cité par N. Catach dans la Préface de Gak V.G., 1976.



*d'orthographe que là où il y a possibilité de choix entre graphies différentes<sup>15</sup>. L'orthographe proprement dite n'apparaît qu'en cas d'asymétrie graphique, où ce choix s'impose. »*

L'étude du système graphique et de l'orthographe se fait par rapport à tout le système de la langue, pas seulement des sons. Et les principes phonéticographique, morphologique, étymologique, historique / traditionnel et de différenciation font clairement leur apparition chez Gak.

En 1973, N. Catach, dans la « Structure de l'orthographe française »<sup>16</sup>, reprend les principes énoncés par Gak, les organise au sein d'une structure ordonnée et hiérarchisée, présentée en cercles concentriques, le noyau central étant celui des « graphèmes » les plus stables et les plus représentatifs de la relation à l'oral. Elle introduit alors la notion de « plurisystème graphique » de l'orthographe française, avec plusieurs fonctionnements de type linguistique. Les graphies des cercles les plus externes, n'ayant aucune fonction dans le système actuel, sont les premières à étudier dans le cadre d'une réforme orthographique. « L'apport considérable de Nina Catach et de l'équipe HESO à la théorie et à l'histoire de l'orthographe française [ne furent pas] sans produire des effets pratiques », dira Pierre Encrevé<sup>17</sup>.

En 1988, J. Anis, dans *L'écriture, théories et description*, revendique une « graphématique autonome » de l'oral. La perspective est nouvelle et très intéressante. Mais les « nodes » et les « states », unités qu'il définit au terme de ses analyses, correspondent tout à fait aux « voyelles » et aux « consonnes » des autres analyses.

La même année, N. Catach publie les *Actes du Colloque CNRS Pour une théorie de l'écriture*. Elle propose de fonder une graphématique qui considère « l'écrit et l'oral [comme...] deux variantes d'un même langage » ce qui permettrait d'étudier les systèmes d'écritures. Les membres du laboratoire HESO, *Histoire et structure des orthographes et des systèmes d'écriture*, qu'elle dirige au CNRS, travaillent en ce sens<sup>18</sup>. Les recherches sont menées tant du point de vue historique et systémique que du point de vue de l'acquisition.

Vous trouverez en annexe un extrait de Arrivé (1993) qui présente les deux principaux types d'approche du système orthographique du français : phonocentrisme et « autonomisme ».

## II.2. Le plurisystème graphique du français

Les travaux sur l'orthographe du français menés par Nina Catach et l'équipe HESO du CNRS sont maintenant connus de nombreux chercheurs, enseignants, typographes, étudiants et personnes concernées par l'écrit. Depuis les années 70-80, le "plurisystème graphique" et la notion de graphème, plus petite unité fonctionnelle pertinente de l'écrit, ont fait leur chemin. Les études et les analyses qui ont permis le recensement de l'ensemble des graphèmes du français -les unités fonctionnelles de l'écrit- ont également permis une entrée dans le système graphique différente de celle des lettres de l'alphabet. Elles ont marqué une étape importante dans la connaissance du fonctionnement de l'orthographe. N. Catach écrit en effet dans le *Que Sais-je ?* consacré à *L'orthographe* (1978) que « l'orthographe ... est un ensemble de signes linguistiques ..., [où] trois facteurs [ou graphèmes] sont à mettre en rapport avec les trois parties du système linguistique : le phonème, le morphème et le lexème (ou mot), entrant eux-mêmes en combinaison syntaxique (la phrase). »

Cependant, les années 80-90 ont vu l'émergence de la notion de hiérarchie entre les unités graphiques, hiérarchie fondée sur la référence aux principes fondamentaux de fonctionnement des systèmes d'écriture. En effet, les fonctionnements divers des graphèmes

<sup>15</sup> Gak V.G., *op. cit.* p. 23.

<sup>16</sup> Catach N., *La Recherche* n° 3, 1973.

<sup>17</sup> Dans *L'orthographe en fête*, Liaisons-AIROE n° 34-35, dir. R. Honvault et C. Gruaz, p. 8.

<sup>18</sup> Honvault R., 1995, pp. 21-92.



ne relèvent en fait que de deux grands principes fédérateurs, qui souvent s'entrecroisent, **le principe phonographique** de correspondance entre des unités de l'écrit et des unités de l'oral (ou sons) : syllabes, phonèmes..., et **le principe sémiographique** de relation entre des unités de l'écrit et des unités de la langue porteuses de sens : les morphèmes et les lexèmes (ou mots). La mise en perspective des graphèmes en fonction de ces deux grands principes permet une approche un peu différente, plus structurée de l'écriture, et tient compte de la place du sujet dans son fonctionnement. Les deux principes se mêlent, souvent même se combinent, certaines unités graphiques remplissant même la double fonction. Ainsi, en français le graphème *s* peut renvoyer à la correspondance avec un phonème (ex. *signe*), et en position finale dans le mot être souvent le signe du nombre pluriel (ex. *signes*). Ce constat renforce le postulat selon lequel les deux principes sont complémentaires et nécessaires à un fonctionnement optimal de l'écriture. C'est de la combinaison de ces principes invariants que naissent toutes les variétés observées dans les différents systèmes d'écriture passés et actuels (ex. les graphies *connoître*, *connaître*, *connétre* dans le même ouvrage dictionnaire au XVII<sup>e</sup> siècle, toutes les variantes graphémiques à l'intérieur d'un même système (ex. les graphèmes *s* et *x* de pluriel). On peut ainsi affirmer que l'invariance des principes est la source de toute dynamique et de toute évolution graphique.

Une des conséquences, et non des moindres, de la combinaison des principes fondamentaux, est que dans un système d'écriture il faut gérer des contraintes distributionnelles à l'intérieur du mot, par des lois dites de **position** et de **distribution** afin que l'ensemble puisse fonctionner.

Il apparaît donc comme une nécessité, pour les besoins de l'utilisateur et d'une communauté, de *fixer* plus ou moins arbitrairement la variation inhérente à l'application simultanée des différents principes organisationnels et fonctionnels des systèmes d'écriture.

### ***L'orthographe devient alors la fixation d'un état de surface d'un système graphique.***

La notion de *norme* qui s'y rattache est davantage liée au confort de l'utilisateur, à l'accoutumance aux formes graphiques, à la perception sémiotique, voire idéovisuelle du sens qui en résulte, aux exigences de la communauté et à une représentation sociale.

#### **II.2.1. Orthographe et système d'écriture**

Qui dit système d'écriture dit donc principes fondamentaux de relation des unités de l'écrit, non pas au monde qui nous entoure, mais relation aux unités de la langue par laquelle nous nous exprimons. Le système d'écriture est donc un mode de représentation de la langue et de l'analyse de son fonctionnement.

Alors qu'est-ce que l'orthographe et que représente-t-elle ?

Le système d'écriture du français doit répondre avec un matériau de base très insuffisant (les 26 lettres de l'alphabet) aux fonctions exigées par le principe phonographique tandis que l'éventail vocalique de l'oral est très riche : 35 à 36 phonèmes.

La morphologie du français présente de très nombreuses variations. Le principe sémiographique linguistique est un moyen de normaliser les graphies et de fournir aux mots graphiques une "image" qui permet de les identifier plus facilement. L'orthographe permet la fixation d'une solution qu'a pu offrir le système d'écriture parmi d'autres possibles. Or les solutions peuvent être variables et variées. Là aussi, pour le confort de l'utilisateur averti qui a besoin d'une reconnaissance rapide "idéovisuelle" d'un maximum de mots à l'écrit, il est nécessaire que cette fixation bénéficie d'une certaine stabilité, ce qui ne signifie nullement immuabilité... Quoiqu'il en soit, entre toutes les solutions que pourrait offrir la simple application des principes des systèmes d'écriture, il en est une et une seule qu'il convient de retenir. La mémorisation des formes graphiques joue certes un rôle fondamental, mais ce n'est pas le seul. Elle est nécessaire pour les mots fréquents, elle serait d'un coût exorbitant, inabordable, au même titre que les idéogrammes, s'il fallait que toutes les formes graphiques

soient ainsi enregistrées dans les cerveaux humains pour pouvoir être utilisées. Et même dans ce cas, la variabilité due aux environnements syntaxiques ne serait pas maîtrisable.

La mémorisation orthographique ne peut être efficace et d'un coût relativement économique qu'en prenant appui sur une connaissance raisonnée des fonctionnements linguistiques dont relève le système graphique du français.

### II.2.2. Principes et système d'écriture du français

Nous renvoyons pour les termes techniques au glossaire suivant, que nous reproduisons en annexe de ce cours pour que vous puissiez le consulter plus facilement. Vous trouverez aussi à la fin de ce cours un exercice d'application de certaines de ces notions.

#### Glossaire

**alphabet** : inventaire restreint de signes graphiques destinés à assurer en principe la correspondance avec les consonnes et les voyelles de l'oral d'une langue. L'alphabet français est constitué de lettres.

**signe diacritique** : signe qui permet de modifier la valeur de correspondance d'un autre signe graphique, par ex. un accent comme dans (*de /*) *dé*, ou une cédille comme dans *garçon*.

**syllabaire** : inventaire de signes graphiques destinés à assurer la correspondance avec les syllabes orales d'une langue, par ex. les syllabaires hiragana et katakana du japonais.

**phonème** : plus petite unité distinctive et pertinente de la chaîne orale ; il y a 3 phonèmes dans *par* : [paR] et 2 phonèmes dans *homme* : [ɔm]

**graphème** : unité distinctive et fonctionnelle minimale de l'écriture, qu'elle soit en relation avec une unité de l'oral ou avec une unité de sens : il y a 4 graphèmes dans *château* : *ch*, *a*, *m*, *eau* ; dans *prends* il y en a 5 : *p*, *r*, *en*, *d*, *s*.

**phonographie** : relation des unités de l'écrit avec des unités de l'oral.

**phonogramme** : graphème correspondant à un phonème ; dans *prends* il y a 3 phonogrammes : *p*, *r*, *en*.

**syllabogramme** : graphème correspondant à une syllabe orale, par ex. les kanas du japonais.

**morphogramme** : graphème grammatical (marques de genre, de nombre, de verbe) ou lexical (marques de dérivation, clés sémantiques, déterminatifs), il n'est pas en relation directe avec l'oral ; il y a 2 morphogrammes dans *prends* : *d* et *s*.

**morphonogramme** : graphème en relation à la fois avec une unité de l'oral et avec une autre unité de sens de la langue ; le *au* de *chevaux* est un morphonogramme, en relation avec [o] et graphiquement avec le [a] entendu dans *cheval*.

**logogramme** : signe correspondant à un mot, soit d'une manière globale comme les idéogrammes chinois, soit en utilisant les principes d'écriture comme en français : *teint* / *thym* / *tain*, / *tint* / ... sont des logogrammes.

**sémiographie linguistique** : relation des unités de l'écrit avec des unités de sens de la langue, les morphèmes et les mots. Le terme utilisé sera simplement « sémiographie ».

**sémiovisuel** : qualifie le fonctionnement visuel de la lecture qui permet un accès direct au sens linguistique.

**déterminatif** : mot qui renseigne sur le sens des autres éléments.

**idéogramme** : signe qui correspond globalement à un mot.

### II.2.2.1. La relation entre unités de l'écrit et unités de l'oral : la fonction phonographique

#### \*Relation entre unités de l'écrit et syllabes orales

La relation des graphèmes aux unités de l'oral présuppose que les unités de l'oral en question soient elles-mêmes définies.

**Les syllabes** peuvent être retenues comme unités de référence pour les unités graphiques. En effet, dans la chaîne orale, la segmentation en mots n'existe pas. Ce qui est perçu et qui est le plus facilement identifiable en dehors des unités de sens, ce sont ces petites unités rythmiques, les syllabes, particulièrement repérables en français où l'accent tonique frappe régulièrement les dernières syllabes des groupes de discours sans modifier le rythme syllabique. La relation aux syllabes peut être intéressante d'un point de vue économique si le nombre de syllabes n'est pas trop élevé et si leur structure est particulièrement simple et stable comme c'est le cas par exemple en japonais. Dans cette langue on ne compte qu'une centaine de syllabes, centrées sur 5 voyelles et de structure simple (V, CV, CVC). Les 46 syllabogrammes du syllabaire hiragana, complétés par quelques signes diacritiques pour répondre au champ des possibles, sont rapidement mémorisés par les jeunes Japonais : ils sont capables dès cinq ans de les utiliser dans l'écriture (mais ce n'est pas suffisant, l'écrit du japonais faisant parallèlement appel aux idéogrammes kanjis).

En français ce n'est pas le même cas. La grande richesse vocalique -16 voyelles officielles-, les possibilités de combinaisons multiples dans la structure syllabique rendent tout à fait illusoire l'utilisation d'un inventaire complet de ces syllabes et de leur transcription. En français, l'oral comprend des **syllabes ouvertes et fermées**.

#### Syllabe ouverte et syllabe fermée

Une syllabe orale est dite *ouverte* quand sa structure se termine par une voyelle prononcée, ex. les monosyllabes *beau* (CV), *bras* (CCV), *pré* ou *près* (CCV).

Une syllabe orale est dite *fermée* quand sa structure se termine par une consonne prononcée, ex. *art* (VC), *par* (CVC), *arbre* (VCCC), *père* (CVC), *rose* (CVC).

**L'attaque** de la syllabe peut être constituée de son seul noyau, une voyelle (V : [o] *eau*) ou d'une consonne simple (CV : [bo] *beau*), ou de la combinatoire entre deux consonnes (CCV : [tRo] *trop*) ou davantage encore quand une semi-consonne s'y greffe ou même une troisième consonne (CCCV : [plɔi] *pluie*, [stRi] *strie*); **la rime** ou finale syllabique peut être constituée d'une voyelle dans la syllabe ouverte (CV : [bo] *beau*, CCV : [tRo] *trop* déjà cités) ou dans le cas des syllabes fermées être constituée d'une ou plusieurs consonnes qui allongent d'autant la syllabe orale (VC : [ɔR] *or*, VCC : [otR] *autre*, VCCC : [aRbR] *arbre*); bien entendu la combinaison dans la syllabe des différentes compositions de l'attaque et de la rime apparaît également : CVC : [pɔR] *porc*, CCVC : [fRit] *frite*, CVCC : [ʃɛvR] *chèvre*, CCVCC : [platR] *plâtre*, CVCCC : [maRbR] *marbre*, CCCVC : [splin] *spleen*).

Cela ne signifie pas pour autant que la **structure syllabique** soit sans effet sur les graphies des mots comme nous le verrons plus loin, ni que le procédé soit totalement étranger à notre écriture.

#### \* Relation entre unités de l'écrit et phonèmes

Les unités de la chaîne orale inférieures à la syllabe sont les **phonèmes** (ou segments de syllabes). Les phonèmes sont des unités intéressantes du point de vue de la relation oral / écrit parce qu'elles sont pertinentes pour construire du sens. On identifiera comme un même phonème le /R/ de *bar* prononcé par un Breton, un Bourguignon ou un Martiniquais,

parce que le son que chacun prononce de façon pourtant très différente est perçu comme participant de la même entité sémantique, un *bar*, et est donc identifié comme étant le même "phonème". Cette solution est économique, elle gomme une quantité de sons différents selon l'appartenance géographique, sociale ou autre des locuteurs, selon l'environnement linguistique également, si ces sons ne sont pas pertinents pour distinguer des sens différents. Mis ainsi sous le filtre du sens, les « sons » utilisés se réduisent à un nombre de « phonèmes » très raisonnable et parfaitement utilisables pour la relation phonogrammique. Encore faut-il les identifier.

L'identification des phonèmes qui servent de référence aux unités graphiques pose souvent de nombreux problèmes. Les usagers des langues sans écriture qui veulent en créer une savent les difficultés culturelles, ethniques, sociales, politiques que la sélection suppose. Même quand un ensemble a déjà été inventorié et qu'un système standard existe, les prononciations régionales ne peuvent être ignorées pour le repérage des relations entre unités graphiques et unités phoniques réellement identifiées ou identifiables. Il est ainsi inutile de s'escrimer à faire identifier un [E] "ouvert" comme dans *père* dans les mots *lait*, *poulet*... à des locuteurs originaires du Nord ou du Sud de la France par exemple ; ils perçoivent et prononcent un [E] "fermé" comme dans *les*. La prise en compte du **système phonologique** des locuteurs s'impose donc dans l'analyse des relations oral / écrit.

L'inventaire des phonèmes d'une langue comprend les consonnes et les voyelles. En français, nous avons 17 consonnes, presque autant de voyelles : 16, et à cet ensemble il faut ajouter 3 ou 4 semi-voyelles (ou semi-consonnes). Cela fait un inventaire de 36 ou 37 phonèmes. Mais il s'agit d'un système dit standard, qui est en fait très large. Si les oppositions de consonnes sourdes / sonores, par exemple l'opposition [p] / [b], [t] / [d], etc. sont toujours pertinentes et perçues comme telles, ce n'est pas le cas de toutes les oppositions de voyelles. L'opposition entre voyelles orales et voyelles nasales fonctionne, par exemple entre [a] et [ã]. Mais que dire des voyelles à variation de timbre ?

Les oppositions voyelle ouverte / voyelle fermée (cf. ci-dessous) fonctionnent à peu près à l'intérieur de la syllabe, selon qu'elle-même est fermée ou bien ouverte, mais les oppositions de timbre vocalique à l'intérieur d'une même structure syllabique sont beaucoup plus instables et aléatoires. En effet, les fluctuations d'ouverture et de fermeture des voyelles en syllabe ouverte, c'est-à-dire se terminant par la voyelle, sont nombreuses et plutôt perçues comme une affaire d'"accent" qu'une affaire de langue.

### Voyelle ouverte et voyelle fermée

Une *voyelle* interne à une syllabe *s'ouvre* quand elle est prolongée par une *consonne* sous l'effet de l'allongement syllabique qui en résulte, ex. *port* avec un [ɔ] ouvert : [pɔR] ; *père* [pɛ R] : le [ɛ] est ouvert ; *peur* [pøR] : le [ø] est ouvert.

Une *voyelle* interne à une syllabe *se ferme si la voyelle termine* la syllabe, ex. *pot* [po] : le [o] est fermé ; *pré* [pRe] : le [e] est fermé ; *peu* [pœ] : le [œ] est fermé.

Les lois phonétiques sont donc les suivantes :

- une syllabe fermée ou longue a une voyelle ouverte ;
- une syllabe ouverte ou brève a une voyelle fermée.

Il ne s'agit pas seulement d'accents régionaux à l'intérieur de l'hexagone, la francophonie renforce cette neutralisation relative des oppositions de timbre vocalique. Même la prononciation standard, officielle, ne respecte pas les lois phonétiques naturelles. On trouve en effet en français standard les prononciations suivantes :

- en syllabe fermée : la voyelle est ouverte dans la plupart des cas, sauf pour les mots à voyelle [o] tels *rose*, *chose*, *zone*, *jaune*... et l'un des deux *Paul* ou *Paule* (ce doit être le prénom masculin, perçu avec une syllabe plus brève que le prénom féminin qui subirait un

allongement)! Ne soyons donc pas surpris de découvrir dans certains "accents" régionaux des entorses bien naturelles à ces prononciations normées ;

- en syllabe ouverte : la voyelle est fermée dans la plupart des cas, sauf pour les mots à voyelle /E/ prononcé [e] comme dans *les* ou [ɛ] comme dans *air*. Ces deux derniers exemples sont conformes à la loi générale, mais quand il s'agit des mots *lait*, *poulet*, *marchais*, etc., la prononciation officielle ne suit plus la loi phonétique. Aussi, quand on veut en outre que cette prononciation ait une influence sur la graphie alors qu'elle est éminemment instable, on se heurte à de nombreux problèmes. Inutile donc de distinguer les graphies de *marchais* et *marchai* sur des critères qui se voudraient phonologiques, la plupart des apprenants ne les distinguent pas, même s'il leur arrivait de s'exprimer oralement au passé simple, ce qui est peu probable !

### Le système phonologique standard du français

#### les consonnes

[p] dans *patte*  
 [b] dans *bar*  
 [t] dans *table*  
 [d] dans *date*  
 [f] dans *fable*  
 [v] dans *vase*  
 [k] dans *cage*  
 [g] dans *garde*  
 [ʃ] dans *charme*  
 [ʒ] dans *jardin*, *genou*  
 [s] dans *salle*  
 [z] dans *bazar*  
 [l] dans *larme*  
 /R/ dans *rame*  
 [m] dans *mare*  
 [n] dans *canard*  
 [ɲ] dans *campagnard*  
**les semi-consonnes**  
 [j] dans *yéti*, *soleil*  
 [ɥ] dans *huile*

#### les voyelles orales

[a] dans *table*  
 [ɑ] dans *pâte*  
 [e] dans *pré*  
 [ɛ] dans *rêve*  
 [ø] dans *peur*  
 [œ] dans *peu*  
 [ə] dans *le* (phonème instable, le schwa)  
 [o] dans *pot*  
 [ɔ] dans *port*  
 [i] dans *lit*  
 [y] dans *but*  
 [u] dans *bout*  
**les voyelles nasales**  
 [ɑ̃<sup>19</sup>] dans *enfant*  
 [ɛ̃] dans *pain*, *brin*  
 [œ̃] dans *lundi*, *brun*  
 [ɔ̃] dans *bonbon*

[w] dans *oui*  
 [ŋ] dans *camping*

### Le système vocalique simplifié du français

#### les consonnes et les semi-consonnes demeurent inchangées

#### les voyelles (la majuscule indique la neutralisation des oppositions de timbre)

/A/ dans *patte* et *pâte* [y] dans *mur* ou *mûre*  
 /E/ dans *paix*, *pré* et *père* [u] dans *bout*  
 /EU/ dans *peu* et *peur* [ɑ̃] dans *enfant*  
 /O/ dans *pot* et *port* [ɔ̃] dans *bond*  
 [i] dans *lit* /ɛ̃/ dans *brin* et *brun*

En définitive, à côté du système phonologique standard de 36 ou 37 phonèmes, qui est utilisé pour indiquer la prononciation des mots dans les dictionnaires, il vaut mieux se référer à un système phonologique plus général, qui prend en compte les neutralisations des

<sup>19</sup> Vous l'aurez compris, le tilde (~) doit normalement se trouver au-dessus du signe, mais je ne parviens pas à trouver le faire avec mon ordinateur. Vous corrigerez donc de vous-mêmes.



oppositions vocaliques, et qui est plus proche de la réalité et du fonctionnement de l'intercompréhension à l'oral.

Ce système phonologique, plus conforme à la réalité des oppositions pertinentes de la langue actuelle à l'oral, du point de vue du sens, comprend donc 17 consonnes, 4 semi-consonnes et 10 voyelles, soit un ensemble de **31 phonèmes**. C'est ce système que nous retiendrons, malgré la part d'arbitraire qu'il comporte et dont nous sommes bien conscients.

Les unités graphiques du français ont donc une fonction de correspondance avec ces 31 phonèmes. Les 26 lettres de l'alphabet ne pouvant pas assurer cette fonction de manière satisfaisante, des aménagements d'origine historique, à fondement étymologique, culturel, linguistique, ont eu lieu au cours des derniers siècles, et nous avons aujourd'hui un ensemble de graphèmes phonogrammiques dont le nombre le plus restreint s'élève à 33. Ces 33 graphèmes sont en fait ce que N. Catach a appelé des archigraphèmes, ensemble théorique de graphèmes en relation avec les phonèmes certes, mais représentant d'autres graphèmes plus ou moins fréquents correspondant aux mêmes phonèmes, par exemple l'archigraphème *O* représente dans sa zone le graphème *o* bien entendu, mais aussi les graphèmes *au* et *eau*. Parmi ces archigraphèmes, ne figure pas le *UN* retenu comme tel par N. Catach, à cause de la neutralisation de l'opposition [~ɛ] / [~œ] dans le système phonologique simplifié de référence, mais nous y ajoutons le *NG\** de *camping* qui n'en faisait pas partie.

Les 33 archigraphèmes du français										
A	E	I	O	U	EU	OU	AN	IN	ON	
			ILL	Y	OI	OIN	NG*			
P	B	T	D	C	G	F	V	S	Z	CH
						J	X	L	R	M
								N		GN

Ces 33 archigraphèmes sont donc composés d'une ou plusieurs lettres pour répondre aux besoins de notre écriture. Dans la réalité des textes écrits, on a pu relever et dénombrer environ 130 graphèmes phonogrammiques apparaissant dans l'écriture du français. Ces 130 graphèmes, après filtrages successifs à partir de critères **de fréquence, de stabilité et de créativité**, se réduisent à 70 graphèmes réguliers, avec signes diacritiques ou aménagements dus aux contraintes de la chaîne graphique, et surtout à **45 graphèmes de base** qui sont le véritable support de notre écriture.

Un tel arsenal pour satisfaire à la relation avec 31 phonèmes, c'est beaucoup. Et cela suppose que l'on connaisse les règles de fonctionnement de toutes ces graphies. Que ces graphèmes soient simples ou composés de plusieurs lettres (p-i-a-n-o VS in-d-i-en, ils forment à chaque fois une seule unité fonctionnelle dans la relation aux unités de l'oral, il faut donc être capable à la fois de saisir l'une et l'autre.

Les unités de l'oral que sont les phonèmes doivent pouvoir être identifiées pour comprendre un des aspects du fonctionnement orthographique du français. L'apprenant ne découvre pas spontanément ces phonèmes, il a besoin d'être guidé intelligemment dans les oppositions et les rapprochements qui lui permettront d'y parvenir. Nous avons vu ci-dessus quelques-uns des problèmes linguistiques que pouvait susciter l'identification des phonèmes ; alors comment un apprenant pourrait-il identifier comme identique le /R/ qu'il entend dans *rose*, dans *char*, et dans *craie* ? La position à l'intérieur de la syllabe (au début ou à la fin), le timbre de la voyelle qui l'accompagne, et surtout la combinatoire dans un groupe consonantique comme le groupe *cr* modifient et altèrent sérieusement les caractéristiques phonétiques de ce phonème. C'est donc l'apprentissage, orienté vers le fonctionnement de l'écriture et l'identification de ses unités, qui peut l'aider à trouver cette identité et à repérer par exemple le phonème /R/ recherché. La difficulté est plus grande encore, on s'en doute, lorsque l'apprenant n'est pas natif, et ne parvient pas à discriminer à l'oral certaines oppositions sur lesquelles s'appuie la phonographie du français (les voyelles nasales en sont un bon exemple).



Voilà pour la relation entre unités de l'oral et unités de l'écrit, sur laquelle s'appuie en grande partie notre orthographe. Nous savons pourtant que cette écriture phonogrammique est loin d'être suffisante pour satisfaire aux besoins d'une communication pour l'œil : un autre principe et d'autres contraintes liées à la chaîne graphique s'y ajoutent. Nous les verrons après avoir passé en revue d'autres relations possibles entre unités de l'oral et unités de l'écrit.

### **\* Relation entre unités de l'écrit et consonnes orales**

Parmi les écritures qui mettent en relation des unités de l'écrit avec des phonèmes, une solution consiste à établir la relation avec les consonnes uniquement. On appelle cette solution "écriture défective" (l'écriture avec consonnes et voyelles étant appelée "écriture pleine"). Les écritures sémitiques relèvent de ce principe, la morphologie de la langue, le système vocalique de l'oral s'y prêtent particulièrement. Contrairement à l'hébreu qui n'écrit pas du tout les voyelles (elles peuvent être notées au moyen de points que l'on place au-dessus ou au-dessous des lettres-consonnes, mais on en fait l'économie si on connaît la langue), l'écriture de l'arabe comprend la correspondance avec les voyelles longues : seules les voyelles brèves ne sont pas représentées. C'est essentiellement la relation du schéma visuel du groupe de consonnes avec une signification et le contexte qui permettent de retrouver le sens et la forme orale des mots.

**En français**, l'orthographe ne comprend pas d'exemples illustrant ce type de fonctionnement. Et pourtant, en dehors de l'orthographe et à titre individuel, les scripteurs et lecteurs avertis sont capables spontanément d'utiliser dans leurs notes personnelles et de comprendre par exemple des mots comme *dvlpt* ou *dvlp*, *bcp*, *ds...* (*développement*, *beaucoup*, *dans...*) ou *rdv*, *mdr* dans les textos (rendez-vous, mot de rire). C'est un peu comme une écriture sténographique, rapide, et le moyen choisi consiste à écrire les lettres-consonnes du mot dont on connaît déjà l'image graphique. En effet, ce qui est noté n'est pas seulement les consonnes orales mais aussi les lettres-consonnes non prononcées à l'oral et qui ont dans l'écriture un fonctionnement tout différent. On peut alors faire le rapprochement avec l'écriture consonantique de l'arabe où le schéma graphique consonantique est lié à la représentation d'une signification. En d'autres termes, à la relation entre l'écriture et la langue, que ce soit par le principe phonogrammique ou le principe sémiographique, s'ajoute toujours la relation de l'utilisateur à l'écriture et au sens qui est la motivation véritable de la communication, c'est-à-dire le fonctionnement idéovisuel qui prend appui sur tout ce qui fonctionne pour l'œil, y compris le fonctionnement linguistique.

### **\* Relation entre unités de l'écrit et traits infrasegmentaux ou suprasegmentaux**

*Les traits infrasegmentaux : traits phonétiques ou phonologiques*

La relation entre unités de l'écrit et unités de l'oral peut être réalisée à partir d'unités plus petites encore que les phonèmes, c'est-à-dire par exemple à partir des traits phonétiques qui les composent. C'est ce qu'on appelle la relation phonographique infrasegmentale. Ainsi, en 1444, le Han'gul ou "grande écriture", système graphique coréen créé et complété par Sejong, s'appuyait sur ces types d'unités. Le système phonologique du coréen avait été analysé de très près, ce qui permettait d'utiliser dans les 28 graphèmes créés des traits communs graphiques correspondant aux traits communs phonétiques. Par exemple, le trait "bilabial" (prononciation de consonnes avec les lèvres comme pour [m], [b], [p]) était

représenté dans l'écriture de toutes ces consonnes par quatre petits traits disposés en carré, tandis que le trait "apical" (prononciation avec la pointe de la langue comme pour [n], [d], [t]) était représenté dans l'écriture de ces consonnes par deux petits traits perpendiculaires. La distinction graphique la plus importante appartenait à l'opposition entre les voyelles et les consonnes : les voyelles étaient représentées au moyen de traits horizontaux ou verticaux auxquels s'ajoutaient des traits distinctifs, tandis que les consonnes avaient une écriture plus compacte, à deux dimensions.

Cet alphabet coréen rencontra une grande opposition parmi les lettrés de l'époque qui écrivaient avec des caractères chinois. Ils l'appelèrent avec mépris "écriture vernaculaire", appellation qui dura jusqu'au début du XX<sup>ème</sup> siècle. Aujourd'hui, certains estiment qu'il s'agit là de l'alphabet le plus élaboré qui ait jamais été créé, d'où son nom le Han'gul. Il est toujours utilisé par les Coréens d'aujourd'hui, du moins 24 de ses caractères, mais il a perdu en grande partie sa fonction phonographique initiale. La langue a évolué depuis le XV<sup>ème</sup> siècle, et les caractères de l'écriture ne correspondent plus forcément à des phonèmes. Beaucoup sont aujourd'hui, comme certains graphèmes en français, devenus des morphogrammes.

**En français**, l'évolution de la prononciation a fait apparaître dans notre système d'écriture un phénomène analogue à celui de la mise en relation d'unités de l'écrit avec des traits phonétiques de l'oral. Autrefois la consonne nasale [n] était prononcée après voyelle. Aujourd'hui ces consonnes ne se prononcent plus, mais la voyelle précédente est devenue ce que l'on appelle une voyelle nasale, prononcée en laissant échapper l'air à la fois par le nez et la bouche, au lieu que ce soit uniquement par la bouche comme pour les voyelles dites orales. Les graphèmes correspondant aux voyelles nasales : *an, in, on...*, hérités de l'écriture des siècles passés, ont donc conservé la trace de la lettre *n* correspondant à la consonne nasale autrefois prononcée. On peut donc considérer que le trait phonologique "voyelle nasale" a un correspondant dans le système graphique actuel.

#### *Les traits suprasegmentaux : les traits intonatifs*

Les traits intonatifs pertinents pour le sens à l'oral font partie dans la langue des traits suprasegmentaux. Par exemple, les tons du chinois, le ton montant, le ton descendant, le ton plat et le ton montant-descendant, sont pertinents puisqu'ils distinguent le sens de mots qui seraient, sinon, complètement homophones. Le recours aux caractères romains pour l'écriture du chinois est possible, mais dans ce cas, la notation des tons est indispensable. On écrira donc *mā* pour "mère", *má* pour "chanvre", *mǎ* pour "cheval" et *mà* pour "insulter".

Dans d'autres langues c'est l'accent tonique qui est pertinent, il est alors noté dans l'écriture. C'est le cas par exemple en espagnol où *término* accentué à l'oral sur l'antépénultième désigne le substantif "le terme", *termino* où l'accent tonique porte sur la pénultième (ou avant-dernière syllabe comme pour la majorité des mots en espagnol) correspond à la forme verbale "je termine", et *terminó* accentué sur la dernière syllabe signifie "il termina".

**En français**, l'intonation peut distinguer à partir de la phrase "tu viens" plusieurs significations, par exemple une invitation si l'intonation est interrogative, un profond étonnement si elle est exclamative, une affirmation plus ou moins péremptoire si elle est affirmative... La ponctuation rend compte sommairement de ces distinctions sémantiques fournies par l'intonation.

Ainsi, les relations des unités de l'écrit aux unités de l'oral peuvent être variables et adaptées à la morphologie des langues ou à la structure de l'oral. Cependant l'évolution de la langue orale a souvent modifié dans l'histoire des écritures la fonction première des graphèmes dont elles étaient équipées puisqu'ils ne correspondaient plus aux unités pour

lesquelles ils avaient été introduits, ces unités s'étant modifiées ou ayant disparu au cours des siècles.

En outre, si le recours à la fonction phonographique a souvent été considéré comme le moyen d'un accès plus démocratique à l'écriture, puisqu'il suffit de s'appuyer sur ce que chaque locuteur connaît déjà, l'oral de sa langue, pour comprendre l'écrit, aucune écriture n'a jamais pu utiliser ce seul fonctionnement dans le langage pour l'œil qui a besoin d'autres moyens pour lever les ambiguïtés de sens. Si bien que l'évolution naturelle de la langue orale a contribué au maintien ou au développement de l'autre fonctionnement, le fonctionnement sémiographique linguistique.

### **Les différentes solutions phonographiques rencontrées dans l'écriture du français**

L'écriture du français est majoritairement phonographique, le matériau alphabétique étant censé servir à cet objectif. Si notre alphabet était complet nous pourrions même revendiquer une écriture phonogrammique idéale : à chaque phonème correspondrait une lettre-graphème. Or, malgré les imperfections bien connues de l'alphabet du français, nous trouvons dans les mots des exemples de graphies correspondant à presque toutes les solutions offertes par les différentes écritures humaines.

#### ***Écriture de syllabes***

Dans les sigles comme *CGT*, chaque lettre, écrite en majuscule, est lue non pas avec la valeur phonique du mot qu'elle représente mais avec son nom de lettre dans l'alphabet, ici cela donne *cégété*. Quand on crée un dérivé, cela devient *CGTiste* (qui s'écrit également *cégétiste*). Nous avons alors, en plus de l'identification visuelle rapide du radical, une écriture syllabique : *C* correspond à la syllabe [SE], *G* correspond à la syllabe [JE], etc.

#### ***Écriture de phonèmes***

Le français a une écriture à plus de 85% phonogrammique. Dans tout texte écrit, la relation aux unités de l'oral est largement majoritaire. Mais ce n'est pas la seule, jusques et y compris dans la relation phonogrammique justement. Que l'on compare par exemple les mots *avril*, *mardi*, *cheval*, purement phonogrammiques, avec *chapeau* (pas *\*chapo!*), *chevaux*,... qui ne sont qu'essentiellement phonogrammiques. Mais il n'en demeure pas moins que tous les phonèmes sont en relation avec des unités graphiques.

#### ***Écriture de consonnes***

Il n'y a pas trace d'une relation aux seules consonnes de l'oral dans l'écriture de français. Cependant, l'écriture *personnelle* peut avoir partiellement recours à ce procédé comme à une forme d'écriture rapide, avec des variétés observables en fonction des individus, ex. *c'est pq* ou *dvlp*, etc.

#### ***Écriture infrasegmentale ou suprasegmentale***

L'écriture infrasegmentale ou suprasegmentale consiste dans l'apparition à l'écrit de correspondances avec des traits phonétiques ou des traits intonatifs, c'est-à-dire des unités de l'oral plus petites que le phonème ou extérieures à lui.

Dans l'écriture du français, on peut considérer que le trait phonétique "nasal" des voyelles nasales [AN], [ON], [IN] est représenté par la lettre *n* qui est un des constituants des graphèmes *an*, *en*, *on*, *in*, *un* ... dans *enfant*, *pont*, *fin*, *brun*...

Certains signes de ponctuation, le point d'interrogation, le point d'exclamation, correspondant à l'intonation interrogative et exclamative particulières à l'oral relèvent également de ce type d'écriture.

### II.2.2.2. La relation entre unités de l'écrit et sens : la fonction **sémiographique**

Quand les unités de l'écrit ne sont pas en correspondance avec des unités de l'oral, l'autre solution consiste à établir une relation entre elles et **des unités de sens de la langue**. Désigner un mot de la langue par un signe graphique est le premier moyen pour y parvenir. Mais d'autres procédés sont apparus dans les écritures. En combinant le rapport à l'oral à travers les phonogrammes et le rapport au sens par la séparation des unités-mots, le double fonctionnement était déjà à l'œuvre. De même, l'introduction dans l'écriture de déterminatifs, de signes de catégories grammaticales ou d'opposition de genre, etc., tout ce qui renvoie à la morphologie de la langue fait partie du sens linguistique et relève donc de ce que nous appelons la fonction sémiographique linguistique -que par commodité nous désignerons dorénavant simplement par l'expression fonction sémiographique<sup>20</sup>.

#### \* **La morphographie**

Les unités graphiques en relation avec le sens linguistique, lexical ou grammatical sont désignées par le terme de morphogrammes : comme les phonogrammes et les syllabogrammes, ils font partie des graphèmes.

##### - Les morphogrammes lexicaux

Un mot ou lexème peut être constitué d'un seul morphème comme *fleur*, ou de plusieurs morphèmes comme *fleuriste* qui en a deux (*fleur-iste*). Dans ces deux mots, les graphèmes sont tous des phonogrammes. Or, il arrive souvent que dans l'écriture d'un mot des graphèmes non phonogrammiques soient présents. Ainsi, dans le masculin *rat* - qui est constitué d'un seul morphème -, le *t* final est en relation avec le morphème [t] final du féminin ou le phonème [t] interne du dérivé *dératiser* (qui comprend, lui, plusieurs morphèmes). Cette marque graphique, finale le plus souvent, non prononcée dans le mot mais en relation avec un phonème apparaissant dans d'autres mots liés au premier par la morphologie et les phénomènes de dérivation de la langue, est appelée *morphogramme lexical*.

Ces morphogrammes sont donc indirectement régis par l'oral puisqu'ils sont en relation avec un phonème d'un autre mot de la famille dérivative de celui où il apparaît. Mais il s'agit d'un système instable, irrégulier. Les exemples vont :

- du morphogramme régulier : *petit* / *petite* et *petitesse*,
- au morphogramme sélectif du féminin : *vert* / *verte* mais *verdure* et *verdâtre*,
- au morphogramme "clignotant", ainsi appelé parce qu'il fonctionne en tant que phonogramme dans certaines positions : devant un mot à initiale vocalique, dans les cas de liaisons donc ; par exemple le *t* final de *petit* dans *le petit enfant* est un phonogramme (comme le *p* de *trop* l'est dans *trop ému*),
- à l'alternance consonantique : *blanc* / *blanche* et *blancheur*, *roux* / *rousse* et *rousseur*,
- à la non motivation : *tabac* / *tabagie*, *tabatière*,
- ou à l'absence de morphogramme : *numéro* / *numéroter*, *piano* / *pianoter*.

Si le système des morphogrammes lexicaux est *irrégulier*, chaque graphie de mot est elle-même *stable*. Cela signifie que les morphogrammes lexicaux sont permanents dans la graphie, qu'ils ne sont pas soumis aux aléas syntaxiques et qu'ils participent au même titre que les phonogrammes à la physionomie des mots dans le langage pour l'œil.

##### - Les morphogrammes grammaticaux : le genre et le nombre et le verbe

<sup>20</sup> Rappelons que la sémiographie au sens général du terme comprend aussi bien la sémiographie non linguistique (ex. les panneaux du code de la route) que la sémiographie linguistique (ex. les systèmes d'écriture).

Il existe d'autres morphogrammes en relation avec la morphologie grammaticale et syntaxique de la langue.

Ils ne sont pas permanents dans les mots, ils ne leur appartiennent pas en propre, ils ne participent donc pas à l'image du mot comme le *t* final de *climat* ou de *rat*. Ils apparaissent selon les aléas du discours et en sont dépendants. En effet, ils parcourent la phrase ou le groupe de mots selon un enchaînement soumis à des lois d'ordre syntaxique ; s'ils constituent un langage pour l'œil, c'est donc à un niveau discursif et syntaxique.

Cependant, ils s'attachent à des unités mots appartenant à certaines catégories grammaticales : celles du groupe nominal et celles du verbe. Ainsi ajoutés aux mots graphiques, ils obéissent en même temps aux lois qui régissent la chaîne graphique : ce sont les *morphogrammes grammaticaux*, tel le morphogramme de nombre *s* dans *les climats* ou *les rats* (qui devient *x* dans *les bijoux*), ou le morphogramme de genre *e* dans *mon amie* ou le morphogramme verbal *s* de *viens*.

Le fonctionnement de ces morphogrammes est beaucoup plus régulier que celui des morphogrammes lexicaux. Ils sont cependant liés eux aussi à l'oral. À l'oral la morphologie syntaxique est "clignotante" : elle est prononcée parfois mais ne l'est pas systématiquement.

### \* le genre

Les *oppositions de genre* n'affectent que le groupe nominal. **À l'oral** elles peuvent être réalisées lexicalement, telles les oppositions de genre qui renvoient parallèlement à l'opposition homme / femme, par exemple *frère / sœur*, *père / mère* ; elles peuvent également apparaître à travers les suffixes, par exemple *instituteur / institutrice* ; mais elles peuvent aussi ne pas être réalisées, ainsi le mot [ami] est identique au masculin et au féminin. En outre, les oppositions de genre grammatical qui n'associent pas l'opposition homme / femme ou mâle / femelle, tels les mots *table*, *bureau*, *meuble*, *fleur*... ne peuvent être exprimées qu'à travers les déterminants qui accompagnent ces mots (*le / la*, *un / une*, *mon / ma*...) ou la flexion de genre - quand elle existe - des adjectifs qui s'y rattachent (*grand / grande*, *malin / maligne*...).

Les *oppositions de genre à l'écrit* suivent grâce au principe phonographique celles de l'oral : tout ce qui est perçu comme différence à l'oral apparaît du même coup à l'écrit, par l'écriture du mot ou celle du suffixe. Il se trouve cependant que si les lois morphologiques peuvent être "clignotantes" à l'oral, et en particulier celles du genre qui ne sont pas toujours oralisées, à l'écrit *la permanence de la loi* est la règle. Et on fait apparaître pour l'œil, chaque fois que l'opposition masculin / féminin existe dans la langue, les signes graphiques qui renseignent sur cette opposition. Mais le souci d'économie préside dans l'écriture. En effet, si la graphie régulière du mot est suffisante pour renseigner sur le genre, l'écrit n'ajoute pas d'élément supplémentaire, ce morphogramme grammatical de genre n'est utilisé qu'avec parcimonie, là où il est réellement nécessaire. On peut à l'écrit rencontrer quatre types de cas d'opposition du masculin et du féminin :

- opposition lexicale, ex. *frère / sœur*, *garçon / fille* ; ce type d'opposition est perçu à l'oral comme à l'écrit et l'écrit n'utilise que des phonogrammes :

- opposition suffixale, ex. *instituteur / institutrice*, *vendeur / vendeuse* ; ce type d'opposition est également perçu à l'oral et à l'écrit, là encore l'écrit n'utilise que des phonogrammes :

- opposition perçue uniquement à l'écrit, ex. *ami / amie*, *perdu / perdue*, *donné / donnée* ; les formes sont homophones, à finale vocalique, et l'écrit a recours à l'emploi du morphogramme *e* du féminin en fin de mot :

- opposition perçue ni à l'oral ni à l'écrit, cas de nombreux adjectifs épiciens, ex. *fidèle*, *tranquille*, *mobile*, *pittoresque*, *triste*, *admirable*, *aigre*... ; il s'agit essentiellement de termes à finale en [i] à l'oral, ou qui se terminent par 2 consonnes, ou encore par un groupe consonantique.



Dans les cas où le masculin et le féminin s'opposent à l'oral par l'absence / présence d'une consonne finale, ex. [pəti] / [pətit], l'écrit a recours non pas au morphogramme *e* du féminin, mais à la présence au masculin d'un morphogramme lexical, ici le *t* final de *petit*, en relation avec le phonème final [t] que l'on entend au féminin. L'écriture du féminin *petite* répond en fait au fonctionnement général : en position finale, un phonogramme consonantique est généralement accompagné d'un *e* diacritique, ce qui le distingue ainsi d'un morphogramme final non prononcé. Par exemple *porte* correspond à [pɔRt] alors que *port* correspond à [pɔR].

Généralement dans le groupe du nom, la notion de chaîne permet, en ce qui concerne le genre, d'avoir à l'oral un indicateur du masculin ou du féminin. On peut aller du moins ambigu à l'oral au plus ambigu, l'écrit ayant parfois la marque graphique du *e* pour désambigüiser :

- les expressions *le beau petit garçon* et *la belle petite fille* sont désambigüisées à l'oral (quatre marques) comme à l'écrit dans chacun des quatre mots :

- les expressions *le petit chat noir* et *la petite chatte noire* sont traitées différemment : 3 marques à l'oral et 4 marques à l'écrit :

- entre *le magnifique artiste* et *la magnifique artiste*, seul le déterminant à l'oral et à l'écrit permet de faire la distinction de genre, toujours sans conséquence à l'oral dans *le magnifique artiste oublié* / *la magnifique artiste oubliée*, mais marquée à l'écrit par le morphogramme *e* de *oubliée* ;

- enfin, l'ambigüité peut être parfois totale à l'oral et à l'écrit, ainsi *l'individu calme et tranquille* ne peut être qualifié de groupe nominal masculin que par la connaissance du genre du mot *individu*, et *l'élève calme et travailleur* ne peut recevoir de genre sans l'information qu'en pourrait donner un contexte.

### Le morphogramme *e* du féminin, fonction et limites

#### Saviez-vous que...

**Le *e* du féminin est un véritable morphogramme de genre pour seulement 25% des adjectifs en français.** Il s'agit d'adjectifs (et de quelques noms) qui sont invariables à l'oral quelque soit le genre auquel ils renvoient, qui se terminent par une voyelle, ex. *aimé* / *aimée*, ou par les consonnes [l] : ex. *amical* / *amicale*, [R] : ex. *supérieur* / *supérieure*, [k] : ex. *public* / *publique*, [t] : ex. *net* / *nette*, [j] : ex. *pareil* / *pareille*, ou [s] : ex. *métis* / *métisse*. À l'écrit, la présence du *e* est bien celle d'un morphogramme spécifique du genre féminin (ces chiffres ont été indiqués par H. Seguin dans "Le genre des adjectifs en français", *L'Orthographe, Langue française*, n° 20, 1973).

Parmi les adjectifs, **33% sont variables à l'écrit et à l'oral** : il s'agit essentiellement d'adjectifs terminés à l'oral par une voyelle au masculin et par une consonne au féminin, ex. *petit* / *petite*. Dans ce cas, la graphie de ces mots se conforme simplement au système général, c'est-à-dire que la lettre-consonne finale correspondant à un phonème s'écrit accompagnée d'un *e* comme tout phonogramme consonantique final, ex. *petite* mais aussi *porte*, *touriste*... Cette analyse est faite d'un point de vue fonctionnel linguistique. Si l'on considère la relation entre l'utilisateur, l'écriture et le sens, la fonction sémiotique qui permet d'accéder directement de la source d'information graphique à l'information elle-même pourra par analogie faire considérer comme cousins le *e* final de *aimée* et le *e* final de *petite* puisque ces deux mots sont féminins, et qu'ils se distinguent du masculin par un procédé apparemment identique.

Enfin, **42% des adjectifs sont invariables en genre à l'écrit comme à l'oral.**

Cependant, il faut se garder de généraliser cette fonction morphogrammique du *e* final, même par analogie visuelle, parce que si l'on inclut la catégorie des noms dans les mots observés les résultats deviennent pour le moins surprenants. En effet, sur un ensemble de près de 14000 mots terminés par un *e* à l'écrit et qui sont ou bien exclusivement masculins

ou bien exclusivement féminins, 47% sont du genre masculin, ex. *le père, le plastique, le Pape, le maire*, et 53% sont du genre féminin, ex. *la mère* (mais *la mer* existe également...). Cette répartition, même si elle est en faveur des mots féminins, n'est pas suffisamment majoritaire pour aborder la morphologie graphique du féminin par le seul moyen du morphogramme final e. D'autres phénomènes de la langue sont à prendre en compte, y compris l'alternance lexicale ou suffixale.

Enfin, notons quelques exceptions aux terminaisons habituelles de masculin / féminin, qui nous amènent à nuancer encore la relations entre l'écriture de suffixes et le genre : un violoncelle, un périnée, une acné, une psyché.

#### \* Le nombre

*Les oppositions de nombre concernent le groupe nominal et le verbe. A l'oral*, comme pour les oppositions de genre, elles sont clignotantes. En effet, certains noms, adjectifs et verbes subissent à l'oral une modification de nombre. Par exemple, le nom [bokal] / [boko] (*bocal / bocalaux*), l'adjectif [lwajal] / [lwajo] (*loyal / loyaux*), et les formes verbales [paR] / [paRt] (*part / partent*).

C'est cependant loin d'être une règle générale. Les noms et les adjectifs n'ont le plus souvent qu'une seule forme orale pour le singulier et le pluriel. Les verbes conjugués peuvent s'opposer par une alternance du radical comme à l'oral *fait / font* ou par un allongement du radical comme les formes orales de *dort / dorment* ; très souvent, et en particulier en ce qui concerne les verbes dits du premier groupe, ils sont homophones entre le singulier et le pluriel tels *donne / donnent*. En fait, les formes verbales sont homophones dans 80% des cas employés<sup>21</sup>, ce qui implique que toutes les flexions verbales qui ne concernent pas seulement les oppositions de nombre mais aussi les oppositions de mode, temps et personne sont incluses dans ces 80%.

Seuls la plupart des déterminants ont des formes différenciées à l'oral entre le singulier et le pluriel, leur charge informative est donc majeure et ce sont eux en fait qui sont les véritables marqueurs de nombre. Si l'on considère par exemple la phrase orale correspondant à la phrase "Les doigts des lézards s'accrochent même aux parois des murs grâce à leurs ongles bien pointus", on s'aperçoit qu'en effet seuls les déterminants *les / le, des / du, aux / à la, des / du* ponctuent la chaîne orale de signaux de nombre, soient 4 marques. Il faut ajouter le déterminant *leurs / leur* qui serait ici inefficace à l'oral s'il n'était positionné devant voyelle, ce qui permet d'avoir la marque orale de nombre par la "liaison" c'est-à-dire par un [z] prévocorique. A l'oral, la phrase au pluriel se distingue donc de la phrase singulier par 5 marques liées aux déterminants.

*A l'écrit*, c'est assez différent. Comme pour les marques de genre, les marques de nombre affectent d'une façon régulière et permanente les catégories de mots susceptibles de recevoir des variations, même si l'oral ne les marque pas. Le marquage « pour l'œil », qui a une signification discursive et syntaxique, modifie dans une réaction en chaîne l'ensemble des mots concernés par la variation.

Les morphogrammes de nombre sont distincts selon qu'ils sont utilisés pour les mots du groupe nominal ou pour la catégorie verbale :

- Le morphogramme de nombre commun aux mots du groupe nominal, déterminants, adjectifs, pronoms et noms, est le s. Il agit pour l'œil un peu comme un signe de ponctuation puisqu'il est toujours placé à la fin des mots, après le morphogramme lexical ou même le morphogramme de genre : il serait en quelque sorte la ponctuation du nombre. Cependant il n'est pas totalement indépendant des lois graphiques du système du français, en effet dans certaines distributions, c'est-à-dire après les graphèmes *ou, eu*, il est remplacé par son cousin historique, le x, exemple *bijoux, cheveux*...

<sup>21</sup> *Les ambiguïtés verbales : homophonie et hétérographie des finales verbales des verbes français les plus fréquents*, Thèse de Doctorat en Linguistique et Phonétique sur la Morphologie verbale, R. Honvault, Sorbonne Nouvelle, Paris III, 1984.

- Le morphogramme de nombre de la catégorie verbale est le *n*, par exemple dans *donnait / donnaient* : entre le singulier et le pluriel, c'est la seule différence spécifique, le *e* qui le précède permettant d'éviter l'association *ain* bien stable parmi les graphèmes et qui correspondrait à un autre phonème ; ce *e* est là pour dissocier le groupe *ain* comme le *h* de *cahier* dissocie le groupe *ai*. En outre, le *n* est présent dans toutes les formes conjuguées verbales de la troisième personne du pluriel et jamais au singulier. Qu'en est-il du *e* ? Il est là au singulier dans *chante* par exemple ; et qu'en est-il du *t* ? il est là dans *il chantait, il dort...* Le *n* coïncé entre *e* et *t* est bien le morphogramme du pluriel verbal, sa marque visuelle ; mais le fait qu'il soit toujours associé à *e* et à *t* a également donné à cet ensemble une cohésion visuelle. Linguistiquement, dans le rapport des unités de l'écrit aux unités de la langue, le *n* est le morphogramme de nombre verbal, visuellement pour le sujet c'est souvent l'association *nt* ou *ent* qui remplit ce rôle.

#### \* Les morphogrammes verbaux

La morphologie verbale est très riche en français. On peut estimer qu'il existe pour **un** verbe donné du premier groupe **338 formes fléchies** en fonction des personnes, des modes, des temps, des voies active, passive !... Cette richesse est cependant secondée par l'économie : pour ces 338 formes fléchies, l'oral ne "dépense" que 21 formes différenciées et l'écrit 38 formes. Il faut souligner la grande économie de la langue qui a recours à l'environnement syntaxique (pronoms et emploi des auxiliaires) pour lever les ambiguïtés. Ce rapport de 21 pour 338 formes à l'oral ou de 38 pour 338 formes à l'écrit entraîne évidemment de nombreuses ambiguïtés. La seule forme écrite "trouve" correspond à 5 flexions (indicatif présent 1ère et 3ème personnes du singulier, impératif présent, subjonctif présent 1ère et 3ème personnes du singulier), mais la forme orale correspond à 9 flexions (les mêmes que précédemment plus l'indicatif et le subjonctif présent, 2ème personne du singulier et 3ème personne du pluriel). Il y donc un écart entre l'oral et l'écrit, trois formes graphiques *trouve, trouves, trouvent* - dans ce cas - pour une seule forme orale.

#### Les principaux morphogrammes verbaux

##### Les oppositions personnelles

Elles représentent l'essentiel du fonctionnement des morphogrammes verbaux.

- s, (x)** : 2<sup>ème</sup> personne pour tous les verbes, et à certaines conditions, la 1<sup>ère</sup> personne, ex. *tu viens, je viens* ;  
4<sup>ème</sup> personne pour tous les verbes, l'emploi de cette personne est peu fréquent à l'écrit, ex. *nous donnons* ;
- t, (d)** : 3<sup>ème</sup> personne pour les formes verbales se terminant par une voyelle à l'oral, ex. *il finit, il fait, il prend* ;
- zéro** : 3<sup>ème</sup> personne pour les verbes se terminant par une consonne à l'oral, ex. *il chante* ;
- (e)z** : 5<sup>ème</sup> personne, ex. *vous donnez* ;
- **-(e)nt** : 6<sup>ème</sup> personne, ex. *ils partent*.

##### Les oppositions modales

- e** : subjonctif présent, ex. *j'aie, je voie* ;
- ^(t)** : subjonctif imparfait, 3<sup>ème</sup> personne, ex. *il donnât* ;
- zéro** : participes passés, ex. *parti* ;
- r** : infinitif des verbes du premier groupe, ex. *donner*.

Les morphogrammes qui aident à la désambiguïsation graphique partielle sont essentiellement des morphogrammes de personne et de nombre.

Mais si l'on considère, non plus le nombre de formes orales et graphiques pour un seul verbe, mais le nombre de formes **réellement** employées en discours, on s'aperçoit qu'à l'oral 80% des formes employées sont homophones, ex. [tRuvE], tandis qu'à l'écrit seules 20%

des formes employées sont homographes, ex. *trouvais*<sup>22</sup> ! L'écart est cette fois d'importance et signifie que pour 60% de formes verbales qui se prononcent de la même façon, l'écrit présente des formes qui sont visuellement distinguées par la présence d'un morphogramme. De plus, cela signifie aussi que plus les formes verbales sont fréquentes, plus elles sont homophones et plus l'écrit maintient son arsenal distinctif.

### \* *La logographie ou écriture de mots*

Le principe sémiographique qui consiste dans la mise en relation des unités de l'écrit avec les unités de sens de la langue peut s'appliquer aux mots eux-mêmes.

L'opposition par la majuscule et la minuscule entre le nom propre et le nom commun relève de l'application de ce principe, ex. *Pierre* / *pierre*.

Mais ce qui est fondamental dans la mise en application de ce principe, c'est la segmentation des mots. Visuellement, la séparation des mots par des blancs graphiques permet la reconnaissance directe de l'unité de sens qu'est le mot. L'unité de sens n'est pas sans poser de nombreux problèmes liés en partie à l'évolution de la langue et des significations. Si le mot *carotte* est une unité lexicale porteuse de sens, dira-t-on que *pomme de terre*, formé de trois mots graphiques désigne trois unités lexicales également porteuses de sens ? Chacune prise séparément l'est sans aucun doute, mais mises ensemble pour désigner comme ici **un** tubercule, elles deviennent une seule unité lexicale complexe. Ces unités lexicales graphiquement complexes ont pu subir des modifications orthographiques comme *portefeuille* ou *portemanteau* aujourd'hui écrits en un seul mot. Le problème des accords orthographiques auxquels ils doivent obéir a pu faire couler beaucoup d'encre comme on l'a vu lors des *Rectifications* de 1990<sup>23</sup> pour des mots tels que *un millepatte* / *des millepattes* ou même des composés avec trait d'union comme *un tire-fesse* / *des tire-fesses*.

Ce qui importe c'est de savoir que ce principe ne s'est imposé que progressivement avec les besoins de plus en plus importants de la lecture visuelle. La séparation en mots est avant tout un moyen de désambigüiser la chaîne graphique écrite en relation avec le continuum de la chaîne orale qui s'appuie pour ce faire sur l'intonation et l'accentuation.

La ponctuation a fait son apparition dans l'écriture parallèlement à la segmentation de mots, dans la relation au sens textuel et syntaxique. L'opposition majuscule / minuscules est également utilisée à ces fins.

Segmentation des mots, ponctuation, opposition de majuscules et de minuscules sont les supports premiers du fonctionnement logographique, visuellement distinctif, mais ce ne sont pas les seuls.

En effet, comme nous le voyons ci-dessous, le français, comme d'autres écritures alphabétiques, présente la particularité de distinguer totalement ou partiellement, par la composition graphique des homophones, les significations qui sont rattachées aux mots ou aux formes fléchies. Les mots qui à l'oral se prononcent indifféremment [vER] se distinguent à l'écrit par leur forme : *ver*, *vers*, *verre*, *vert*, *vair*. Et pourtant, *vers* est encore ambigu en-dehors de tout contexte, le déterminant lui donne un sens dans *le vers*, mais le pluriel *les vers* exige un complément linguistique d'information.

### Les logogrammes

**Logogrammes** : Terme générique qui désigne dans l'écriture les signes-mots, et qui s'applique à de nombreuses écritures anciennes et modernes. Bien qu'on puisse avoir, naturellement, des signes-mots de deux syllabes ou plus, il semble que la plupart des langues qui ont utilisé cette sorte de signes aient noté ainsi avant tout des mots d'une syllabe, des monosyllabes.

<sup>22</sup> Op. cité, R. Honvault, 1984.

<sup>23</sup> Rapport sur les rectifications de l'orthographe française, Journal officiel, Documents administratifs, 6-12-1990.

Dans nos écritures européennes, c'est l'anglais qui semble le plus proche d'une écriture logophonétique. On reconnaît en anglais certains éléments phonétiques d'un mot, mais au moins pour les plus courants, la façon de les écrire est indissociable à la fois de son sens et de sa prononciation, ce qui fait qu'on doit les apprendre pratiquement un par un (ex. *cut* / *put*, à prononciation différente, mais *see* / *sea*, *right* / *write*, etc., graphie différente mais même prononciation).

Une des raisons essentielles d'une écriture de mots est la lutte contre l'homophonie : en français dont l'orthographe est surtout phonétique et morphologique, les logogrammes sont en général limités à des graphies différentes d'homophones, comme *sain*, *saint*, *ceint*, *cin(q)*, *seing*, ou *tant*, *temps*, *taon*, *tend*, etc.

N. Catach, *Les Délires de l'orthographe*, Plon, 1989

Ainsi, ce fonctionnement n'est pas systématique, mais il vise à faciliter la relation entre le sujet, l'écriture et le sens, par une perception d'indices visuels d'ordre sémiographique. Il exige souvent en retour une mémorisation des formes graphiques concernées, mémorisation qui peut être largement facilitée par la connaissance des autres réseaux et fonctionnements linguistiques dans lesquels les formes graphiques s'insèrent.

### II.3. Système graphique et orthographe

Le système graphique du français, nous l'avons vu, comprend bien les différents principes rencontrés dans les systèmes d'écriture, il relève, comme tous les systèmes d'écriture existants, de la *mixité*. Cependant, en ce qui concerne l'orthographe elle-même, les choses se complexifient. En effet, les différents principes coexistent, ou même s'interpénètrent, dans des interférences qu'il n'est pas possible de prédire. La fixation d'un état de surface de l'écriture dans ce qu'il est convenu d'appeler l'orthographe du français s'est progressivement construite au cours de l'histoire. Les grammairiens et académiciens des siècles précédents ont souvent débattu pour savoir s'il valait mieux privilégier le principe de relation à l'oral, avec les avantages et les inconvénients que nous savons, ou le principe sémiographique morphologique avec les indices de reconnaissance linguistique et visuelle qu'il apporte mais aussi la surcharge graphique qu'il entraîne parfois. A cela, il faut ajouter que les lettres étymologiques -parfois erronées- que l'on maintenait ou que l'on introduisait dans l'orthographe des mots avaient la double réputation de renseigner le lecteur sur la filiation historique du mot et de renforcer l'identité de son image graphique.

Aujourd'hui, dans sa grande majorité et dans ses principes de base, l'orthographe du français relève de fonctionnements de type linguistique. C'est-à-dire que les unités de l'écrit renvoient aux différents secteurs de la langue :

- les **phonogrammes**, ex. *a, v, r, i, l* de *avril*,
- les **morphogrammes** (non prononcés), ex. le *d* de *grand*, le *s* final de *chants*, etc.
- les **logogrammes** ou « images de mots », ex. *thym*, *teint*...

mais les lettres **hors système** (étymologiques, comme le *h* de *théâtre* ou historiques, comme le *h* de *huile*) ne fonctionnent plus par rapport au système linguistique actuel.

C'est là le « plurisystème graphique du français » établi par N. Catach, et sur lequel repose l'orthographe.

Naturellement, l'écriture du français n'est pas la seule à fonctionner en « plurisystème ». Toutes les écritures le font d'une façon ou d'une autre, quels que soient leur origine, leur type de caractères, leur histoire, leur langue de référence, etc.

#### **Les graphies « hors-système »**

Rappelons que les graphies « hors système » (N. Catach) ne jouent plus aucun rôle dans les fonctionnements linguistiques actuels. Il peut s'agir de doublons (-x pour -s du



pluriel dans *genoux* ), de scories historiques ou étymologiques (le *h* ou le *y* de *rythme* ), de lettres doubles inopinées (*proportionnalité*), etc. Elles ne relèvent pas du système de la langue sur lequel repose l'orthographe, mais de la norme scolaire et académique qui les impose et les maintient.

J'ajoute qu'en dehors des lettres qui se rapportent spécifiquement à l'histoire de la langue française, existent des graphies hors système qui appartiennent à d'autres systèmes linguistiques, par exemple les *oo* de *foot* prononcés [u], les *ee* de *weekend* (*wikènde* ou *ouikènde* ?) prononcés [i]. Elles relèvent elles aussi du sémiovisuel.

De cet ensemble, il résulte que le fonctionnement sémiovisuel prend (plus ou moins) le relai dans la communication graphique par l'association de la forme du mot et du sens, avec le relatif succès que l'on sait pour les lettres doubles, etc.

### Plurisystème et fonctionnements graphiques

Le plurisystème les graphèmes <sup>24</sup> du français peuvent être en relation avec :					aucune relation
	l'oral	la morphologie seule	l'oral <b>et</b> la morphologie	le lexique <b>et</b> l'oral	lettres hors-système
Les fonctionnements	<b>phono-graphique</b>  phonogrammes  ex. <i>p, a, r</i> de <i>par</i>	<b>sémio-graphique</b>  morphogrammes  ex. <i>grand,</i> <i>tu chantes</i>	<b>phono-et sémio-graphique</b>  phono-morphogrammes ex. <i>pain</i>  phono-morphémo-grammes  ex. <i>africain</i> <i>lentement</i>	<b>phono-graphique et sémo-visuel</b>  <i>sémiogrammes</i>  ex. <i>thon, ah</i>  logogrammes  ex. <i>thym, thon,</i> <i>aire</i>	<b>sémio-visuel</b> (très instable)  ex. <i>allonger</i> <i>bijoux</i>  <i>weekend</i>
	<b>visuo - sémo graphique</b>				

L'écriture du mot et la fixation de cette écriture sont donc à la base de l'orthographe. Les solutions adoptées sont suffisamment diverses pour qu'il soit nécessaire d'en avoir mémorisé un stock déjà représentatif pour en saisir les mécanismes. Au départ, ils apparaissent un peu comme des idéogrammes, à support alphabétique certes, mais ne présentant pas véritablement d'organisation : comment repérer cette organisation à partir de mots tels que *oiseau*, *sot* ou *auto* qui ont pourtant des points communs à l'oral et des points communs à l'écrit sans qu'apparaissent les correspondances ? Les mots sont alors des entités globalement appréhendées, formées de l'assemblage de certaines lettres à placer dans un certain ordre. Ainsi l'orthographe du français est au premier abord et avant tout un lieu de *variation* dans la mise en place des principes fonctionnels de l'écriture. Elle se prête pour cela à une appréhension visuelle globale du sens des mots. Mais sa pratique, la mise en relation de termes qui fonctionnent de la même manière permettent de retrouver les réseaux de fonctionnements existant en profondeur, et du même coup les quelques principes universaux qui sont à sa base.

<sup>24</sup> Plusieurs définitions du graphème existent. Selon N. Catach, le graphème se définit par quatre critères : sa fréquence ; son degré de cohésion, de stabilité, d'autonomie ; son degré de rapport direct à l'oral ; son degré de créativité linguistique. C'est cette définition que je retiens.

Connaitre ces principes ne suffira jamais à trouver l'orthographe exacte d'un mot parmi les diverses solutions qui peuvent exister en conformité avec eux, il sera toujours nécessaire d'avoir *vu* le mot *écrit* selon la norme qui fixe sa graphie pour le mémoriser. Mais comprendre son organisation ne peut être qu'une aide et une économie irremplaçables pour cette mémorisation. Ensuite, et ensuite seulement, la reconnaissance du mot pourra à nouveau s'appuyer sur un fonctionnement "sémiovisuel", d'autant plus fin, plus rapide et plus efficace qu'il s'appuiera sur une connaissance organisée de l'écriture.

A cette connaissance graphique lexicale qui permet au scripteur ou au lecteur expert de saisir rapidement le sens de l'écrit, il faut ajouter la connaissance de la morphologie syntaxique qui oblige sans cesse à adapter l'écriture de certaines catégories de mots en fonction de l'environnement phrastique et textuel, la connaissance de ce que l'on appelle l'orthographe des "accords" verbaux et grammaticaux.

La variation dans l'application des principes d'écriture rencontrée dans l'orthographe du français peut être dégroupée en trois catégories :

- la coexistence ou juxtaposition dans l'écriture d'un mot des deux principes phonographique et sémiographique,
- l'interférence de ces deux principes dans les plus petites unités graphiques qui composent les mots,
- enfin les contraintes propres à la chaîne graphique elle-même, indépendamment des principes d'écriture.

### II.3.1. Coexistence du principe phonographique et du principe sémiographique

Un certain nombre de mots ont en français une orthographe phonogrammique : à chaque unité de l'écrit ou graphème correspond une unité de l'oral ou phonème, et inversement. Par exemple, les mots *par*, *ver*, *fer*, *bon*, *ton*, *il*, *santé*, *parti*, *cinéma*, etc. sont uniquement composés de phonogrammes.

Parmi ces mots, ceux qui appartiennent aux catégories nominale, adjectivale, pronominale, verbale, doivent, dans certaines conditions, à l'intérieur de la chaîne syntaxique, obéir aux règles d'accord graphique concernant le pluriel, le féminin parfois, les variations personnelles, et présenter alors, en plus de l'ensemble des phonogrammes, un morphogramme final, marque d'un fonctionnement linguistique que l'oral exprime de façon beaucoup accidentelle : *vers*, *bons*, *ils*, *partis*, *partie*, *parties*, *partit*, *partît*, *cinémas*...

D'autres mots ont, en dehors de toute règle d'accord, une orthographe qui allie les phonogrammes comme pour les mots précédents et un morphogramme lexical final. C'est le cas de *vent* (*venteux*), *vend* (*vendre*), *prend* (*prendre*), *bat* (*battre*), *chat* (*chatte*, *chaton*), etc. Nous avons vu que ces morphogrammes lexicaux sont parfois bien capricieux, ex. *roux* (*rousseur*), *doux* (*douceur*), *croix* (*croiser*), *tabac* (*tabagie*)... Les morphogrammes lexicaux forment un sous-système en orthographe, leur emploi n'est ni généralisé ni harmonisé. Il faut bien avoir vu la graphie du mot pour savoir si ce morphogramme doit être noté ou non, et lequel dans certains cas. Mais quand il existe, soit il est mémorisé globalement avec la graphie du mot, soit la connaissance du lien oral avec le dérivé facilite sa mise en mémoire.

Les mots ainsi orthographiés se soumettent ensuite aux règles d'accord graphique et peuvent selon les besoins s'écrire *vents*, *vends*, *prends*, *bats*, *chats*, *tabacs* - mais *roux*, *doux*, *croix*, en raison d'un autre fonctionnement qui prédomine, ne s'y soumettent pas -.

La coexistence des principes d'écriture dans l'orthographe du français s'appuie sur le principe phonographique qui est toujours présent, mais elle n'est pas systématique. Elle participe donc de manière accidentelle à la distinction graphique des homophones, au fonctionnement sémiovisuel qui permet la reconnaissance du sens de mots tels que *par* / *parts* / *pars* / *pare* / *pares*, isolés de tout contexte.

S'il existe une telle variation dans l'application des principes d'écriture dans l'orthographe, ce n'est pas comme on pourrait l'imaginer par caprice ou méconnaissance de la part des grammairiens qui nous ont précédés. Il y a eu, certes, bien souvent hésitation ou

parfois polémique dans le choix de l'application de tel ou tel principe. Mais ce qui fait l'essentiel du fonctionnement sémiographique actuel, c'est l'évolution de la langue orale : apparaissent aujourd'hui, bien souvent, comme morphogrammes à la fin des mots les unités graphiques correspondant à des sons qui étaient autrefois prononcés. Ces phonèmes placés à la fin des mots ont disparu, et l'écriture a maintenu à des fins sémiovisuelles ce qui était le signe graphique d'un fonctionnement en relation avec l'oral.

On peut donc affirmer que l'étymologie est le fondement du fonctionnement morphogrammique. Le mot *doigt* a deux morphogrammes lexicaux, l'un, le *t*, en relation avec les dérivés *doigté*, *doigtier*, l'autre, le *g*, avec le dérivé plus savant *digital*. Et la distinction graphique des homophones *doigt* / *doit* renforce la présence de ces deux morphogrammes. Parfois l'étymologie entraîne des aberrations dans ce fonctionnement (ex. *tabac*<*tabaco* et ses dérivés), parfois aussi les lettres étymologiques n'ont plus aucune fonction dans le système actuel, ni phonogrammique, ni morphogrammique, ni distinctive. Ce sont celles que l'on pourrait se permettre "d'oublier" sans porter vraiment atteinte au fonctionnement de notre écriture et dont la suppression permettrait de diminuer un peu la surcharge inutile de la mémoire.

La morphologie verbale à l'écrit apporte plus d'informations qu'à l'oral. Les fonctionnements phonogrammique, morphogrammique lexical et morphogrammique verbal y contribuent totalement. Là aussi, l'évolution de la langue orale, le souci des grammairiens de fixer d'une manière cohérente les informations morphologiques à l'écrit sont à l'origine des formes graphiques des verbes qu'on appelle "réguliers" et des verbes dits "irréguliers" et qui sont les plus fréquents. La relation oral-écrit en ancien et moyen français, le souci de distinguer à l'écrit les formes conjuguées de deuxième et troisième personne sont parfois à l'origine des divergences qui nous surprennent aujourd'hui dans le traitement graphique des oppositions formes fléchies à la 1ère personne, du type *donne* / *donnes* / *donne et prends* / *prends* / *prend*.

#### Images fixes du radical : des lettres qui ne se prononcent pas

C'est pendant la période du moyen français que s'est considérablement développé l'usage des lettres dites "muettes" parce qu'elles ne se prononçaient pas ou plus : ex. le *d* de *prends*, *prend*, le *t* de *bats* ; en apparence inutiles, ces lettres, en fait, sont là pour maintenir l'image fixe d'un radical, en masquant ainsi les transformations orales : la graphie *prends* prononcée [pRɑ̃] garde visuellement sa relation avec *prendre*, *bats* avec *battre*<sup>25</sup>.

Nelly Andrieux-Reix

#### II.3.2. Interférences entre les deux principes (phonographique et sémiographique)

L'orthographe du français, si elle ne s'appuie pas systématiquement sur le principe sémiographique et le fonctionnement distinctif, a - dans **toutes** les graphies des mots - un fonctionnement phonogrammique. Le matériau alphabétique implique d'ailleurs que la primauté soit accordée à la correspondance entre unités graphiques plus ou moins aménagées et les phonèmes. N. Catach a montré que plus de 80% des graphèmes de tout texte écrit étaient des phonogrammes : c'est énorme et on pourrait croire que l'orthographe fait réellement la part belle au principe phonographique. Or nous savons que pour assurer la correspondance avec les 31 phonèmes (environ) de la langue, l'écrit dispose de 130 graphèmes différents, 70 étant fréquemment utilisés. Si l'écriture était simplement phonogrammique, une bonne trentaine de graphèmes fréquents devraient suffire. En fait, le principe phonographique est "contaminé" par le principe sémiographique. En effet, la plupart de nos phonogrammes donnent des informations morphologiques au même titre que les

<sup>25</sup> Mais ces lettres "muettes" n'ont pas été systématiquement étendues partout : ex. *pars* par rapport à *partir*.

morphogrammes qui ne renvoient cependant, eux, jamais directement à l'oral. Que l'on compare les homophones écrits *fin*, *faim* et *feint*, les trois phonogrammes *in*, *aim* et *ein* correspondent au même phonème, mais le premier, *in*, qui a la forme la plus neutre, composée de deux lettres, a une graphie qui est en relation avec la forme du féminin *fine*, le second, *aim*, a une graphie complexe (trois lettres) en relation avec *affamé*, *famélique*, et *ein*, également complexe (trois lettres), permet de donner une permanence graphique à l'alternance du radical du verbe dans la conjugaison : *peint* / *peignez*. Ce phénomène, très présent dans la distinction graphique des homophones, est également largement représenté dans les cas d'homophonie partielle touchant par exemple les désinences de la conjugaison. Les finales en [E] des verbes du type [DONE] sont selon la syntaxe orthographiées **e** : *donner*, *donnez* ; **ai** : *donnai*, *donnais*, *donnait*, *donnaient* ou **é** : *donné*, *donnés*, *donnée*, *données*.

Les informations morphologiques, lexicales, grammaticales, verbales, ainsi fournies à l'écrit dans les graphèmes correspondant à un même phonème confèrent à ces graphèmes le statut particulier de "morphogrammes".

### \* Les morphogrammes

Les deux tiers des phonèmes *consonantiques* (12 sur 18) sont en relation biunivoque avec un graphème, c'est-à-dire qu'à un phonème correspond un seul graphème, par exemple la correspondance entre le phonème [b] et le graphème *b* est biunivoque, la seule variation consiste en un redoublement possible du graphème (comme dans *abbaye*). Il reste néanmoins 6 phonèmes consonantiques qui ont plusieurs correspondants graphiques : chacun peut remplir la fonction phonogrammique, par ex. pour le phonème [s], les graphèmes correspondants peuvent être *s* (*savon*), *c* (*cirage*), *ç* (*garçon*), *ss* (*coussin*), *t* (*partiel*), *x* (*six*). Des critères positionnels peuvent intervenir pour motiver l'utilisation des graphèmes *ç* ou *ss*, mais dans le cas de *s*, de *c*, de *x* et surtout de *t* les relations morphologiques interfèrent avec la correspondance phonogrammique : le *t* correspondant au [s] de *partiel* est en relation avec le *t* de *partie*, à ce titre, ce graphème *t* de *partiel* est un morphogramme. On peut en dire autant du graphème *ch*, phonogramme régulier dans sa relation avec le phonème [ʃ] dans *psychique*, *psyché*. Mais il remplit une fonction morphogrammique quand il est maintenu dans la graphie des mots de la famille comme *psychologie* et surtout *psychédélique* où il correspond au phonème [k]. Des phénomènes analogues se rencontrent dans la correspondance des graphèmes avec les phonèmes [g], [ʒ], [z].

Dans tous ces cas, à la correspondance phonie / graphie se superpose la relation à la graphie du radical familial qui prend le pas sur la régularité du fonctionnement phonogrammique.

Les morphogrammes sont particulièrement présents dans les relations avec les phonèmes *vocaliques*. Si environ un tiers des consonnes présentent ce phénomène, *toutes les voyelles de l'oral* ont plusieurs correspondants graphémiques, ex. pour le phonème [o], les graphèmes *o* (*lot*), *au* (*chevaux*), *eau* (*bateau*), *ô* (*hôtel*) et aussi *oo* (*alcool*), *aô* (*Saône*)... Les phonogrammes vocaliques ont donc de toute évidence la charge d'une information autre que la seule correspondance avec l'oral. La morphologie de la langue est d'ailleurs à cet égard très porteuse.

En effet, les alternances vocaliques sont fréquentes dans la dérivation lexicale et suffixale des familles de mots, dans la morphologie verbale également. C'est pourquoi, on rencontre des marques morphologiques lexicales ou grammaticales dans la composition des graphèmes vocaliques, pratiquement toujours composés de plusieurs lettres et qui présentent un écart graphique par rapport à la forme neutre.

Ces morphogrammes sont donc marqués visuellement, et ils remplissent toujours plusieurs fonctions simultanées : phonographique, morphographique et parfois distinctive. On peut citer les graphèmes **ai** pour *é* ou *e* dans les oppositions *donnai* / *donné* / *donner* ; **ain** pour *in* dans *sain* en relation avec *saine* (relation avec **ai**), *santé* (relation avec **an**),

*sanitaire* (relation avec **a**) ; et même **um** pour *in* dans *parfum* en relation avec *parfumer* ; **eau** pour *o* dans *bateau*, les constituants du graphème *eau* étant en relation avec le **e** et le **l** de *batelier* (l'alternance *u / l* est régulière dans la dérivation lexicale) ; **au** pour *o* dans *chevaux* en relation avec le **a** et **l** de *cheval* ; **œu** pour *eu* dans *œuf* en relation avec le **o** de *ovale*, etc.

### La désinence verbale [E] et la graphie<sup>26</sup>

Les formes verbales, dont les "terminaisons" ou désinences sont prononcées indifféremment [E], présentent à l'écrit des oppositions de mode et de temps, et pour une moindre part de personne, qui sont assurées par la graphie. Autrement dit, là où l'oral ne fait pas de distinction parce que les désinences sont homophones, l'écrit utilise un système différenciateur dans le choix des phonogrammes correspondant à [E]. Il s'agit des "morphonogrammes" <A/> et <E> (écrit *e* ou *é*).

Le morphonogramme <A/> est utilisé pour *les modes indicatif*, temps imparfait et *conditionnel*, temps présent. Une série de morphogrammes de personne viennent le compléter pour une information visuelle complémentaire (*s*, *t*, *e-nt*, et le morphogramme zéro).

Le morphonogramme <E> est utilisé pour les modes qui sont à la périphérie de la morphologie verbale, c'est-à-dire *les modes infinitif et participe* des verbes classés dans le "premier groupe". En ce qui concerne le mode infinitif, le morphogramme de mode *r* est ajouté, ex. *donner*. Pour le mode participe, c'est le seul *é* qui est utilisé, ex. *donné*, les morphogrammes qui le complètent éventuellement sont des morphogrammes grammaticaux de genre ou de nombre : *donnée*, *donnés*, *données*.

Le morphonogramme <E> est également utilisé pour tous les verbes à la 5ème personne de la conjugaison des modes "personnels" (présent, futur de l'indicatif, etc.). où *e* est associé au morphogramme *z*, ex. *donnez*, *donniez*, *donnerez*.

Ces morphonogrammes correspondent à des systèmes très élaborés morphologiquement et syntaxiquement, et leur emploi n'est souvent que tardivement bien maîtrisé.

Il faut ajouter que dans les textes écrits, **la fréquence** de leurs apparitions est si équilibrée que visuellement les repères de mémorisation ont peu de chance de prendre le relais. En effet, la distribution des fréquences d'emploi est la suivante :

#### **Pour toutes les formes verbales**

<A/> : indicatif imparfait + conditionnel      46 %

<E> :      54 %

dont    26 % : infinitif en -er  
           19 % : participe passé  
           9 % : 5ème personne

**Parmi les seuls verbes du "premier groupe"**, ou verbes en -er, la répartition est évidemment très différente :

<A/> : indicatif imparfait + conditionnel      17 %

<E> :      83 %

dont    52 % : infinitif en -er  
           43 % : participe passé  
           5% : 5ème personne

La combinaison des principes, les interférences, en relation avec la morphologie de la langue, son évolution phonique, entraînent donc une pluralité de phonogrammes, un choix possible correspondant aux principes d'écriture en vigueur. Or, l'orthographe a fixé une forme admise et une seule, facilitant ainsi la reconnaissance immédiate des mots, mais

<sup>26</sup>Op. cit., R. Honvault, 1984.



nécessitant en même temps un apprentissage fondé sur la mémorisation des formes requises.

Les morphonogrammes ont donc une double fonctionnalité, phonogrammique et sémiographique, et de ce fait portent des écarts graphiques sur lesquels peut s'appuyer la fonction distinctive sémiographique, facilitant la reconnaissance des mots, la désambiguïsation graphique totale ou partielle de termes homophones. A travers leur emploi, l'opposition phonographie / sémiographie se trouve donc dépassée.

Il aurait cependant été souhaitable que ces variations phonogrammiques aient toujours été introduites à bon escient. Parfois des phonogrammes marqués apparaissent dans des mots où ils n'apportent aucune information linguistique, où ils n'assurent aucune fonction distinctive. Ainsi le graphème *au* de *boyau*, *landau*, *daurade*... n'a aucune fonction particulière, et *daurade* s'écrit d'ailleurs également *dorade*. On a pu voir au cours de l'histoire de l'orthographe l'écriture de certains mots évoluer, d'une part parce que leur prononciation avait changé et d'autre part parce que les lettres qui ne servaient plus à la relation phonie - graphie ne fournissaient justement pas d'information morphologique ou lexicale dans la langue contemporaine. L'histoire orthographique du mot *connaître* est à ce titre intéressante : sa graphie a été au cours du XVI<sup>ème</sup> et du XVII<sup>ème</sup> siècles, chez certains grammairiens et lexicographes beaucoup plus moderne - car dépouillée d'"accessoires" inutiles - qu'elle ne l'est aujourd'hui.

### \* **La double variation graphémique**

Le point de vue qui a été adopté précédemment est celui qui part de l'oral pour aller vers la correspondance graphique, et nous avons vu qu'à une unité de l'oral correspondent en règle quasi générale plusieurs unités graphiques. La *composition* des graphèmes correspondant à un même phonème est donc variable, ex. *au* et *eau*.

Si on adopte maintenant le point de vue inverse, en partant des unités de l'écrit pour aller vers les autres fonctionnements de la langue, c'est-à-dire vers l'oral, la morphologie, le lexique, une autre variation apparaît, liée à la précédente et cependant différente, il s'agit de la *variation fonctionnelle*. Le nombre des graphèmes n'est pas extensible, ils sont déjà nombreux à remplir la fonction phonographique et / ou sémiographique, mais les plus fréquents sont employés à des fonctions ou des valeurs diverses dans un même mot. Ainsi, les différents *s* contenus dans le mot (*les*) *sosies* n'ont pas la même fonction : le *s* final, contrairement aux deux autres n'est pas un phonogramme, c'est un autre type de graphème, un morphogramme grammatical de nombre. Les deux autres *s* relèvent de la même fonction, il s'agit du phonogramme *s*, mais à ce phonogramme sont affectées des valeurs de correspondance différentes, [s] et [z], en vertu des lois de distribution dans la chaîne graphique.

Le graphème *t* est également très sollicité dans ce secteur de la variation fonctionnelle. Il peut avoir le statut de phonogramme ou de morphogramme lexical dans un même mot comme dans *petit* -et il est en effet nécessaire de distinguer les deux fonctionnements pour l'identification et la production du mot à l'écrit (opposition *petit* / *petite*)-, il peut être en début de mot phonogramme et morphogramme verbal en fin de mot comme dans (*il*) *tient*, ou même le phonogramme *t* peut avoir les valeurs différentes de correspondance [t] ou [s], ex. *tertio*. Les graphèmes *e*, *x*, *d*, *r*, *z*... ne sont pas de reste dans ce domaine de la variation fonctionnelle. Même le graphème *ch* (cf. ci-dessus) n'échappe pas au phénomène de la variation comme dans les mots graphiques *psyché* et *psychédélique* où le *ch* a le même environnement graphique mais correspond respectivement aux phonèmes [j] et [k].

L'analyse des fonctionnements des phonogrammes, morphogrammes... est une analyse de type graphémique. D'autres niveaux d'analyse peuvent s'appliquer à des unités de l'écrit, selon que l'on se place dans tel ou tel secteur de la langue, tels les secteurs morphémique et lexémique. On découvre alors qu'il existe bien, à l'écrit, une écriture de morphèmes et une écriture de lexèmes, pertinente par la fixation du choix des graphèmes dans des

microsecteurs déterminés. Les rapprochements en réseaux que l'on peut effectuer entre des graphies, par ex. *-eau* signifiant "le petit de" dans *lionceau*, *renardeau*, *éléphanteau*, etc., sont un moyen de mémorisation de ces graphies.

### II.3.3. Contraintes de position du phonème et de distribution graphémique

Très souvent, le choix d'un phonogramme est lié à la *position du phonème* dans le mot à l'oral ; les notions d'attaque et de rime ont des conséquences sur la composition des graphèmes. En outre, la variation fonctionnelle d'un graphème est liée à sa *distribution dans la chaîne graphique* : un graphème n'a pas la même fonction selon qu'il est situé au début ou à la fin du mot.

Ainsi **la syntaxe graphique** d'un mot est déterminante pour interpréter la fonction des graphèmes qui le composent ou même pour repérer la composition de ces graphèmes.

#### \* La position du phonème

La position du phonème dans le mot a des incidences sur le mot graphique, particulièrement lorsqu'il s'agit de phonèmes consonantiques. Les places stratégiques à repérer se situent à l'initiale, à la finale et à l'intérieur du mot.

A l'initiale, le phonogramme consonantique est simple, ex. *table*, *danser*.

A l'intérieur du mot, le phonogramme consonantique peut être simple ou double, ex. *bébé*, *abbé* ; *bête*, *betterave*.

A la fin du mot, le phonogramme consonantique est également parfois doublé, mais il est surtout, en règle générale, accompagné d'un *e* diacritique qui le marque en tant que phonogramme. En effet, en l'absence de ce *e*, il est très fréquent d'être en présence d'un morphogramme, ex. *porte* mais *port* : le *t* de *port* est un morphogramme en relation avec le phonogramme *t* de *portuaire*, le phonogramme final de *porte* est *te*.

Cette particularité est à repérer très tôt dans les apprentissages, cela permet de différencier les différents fonctionnements graphiques et surtout de ne pas confondre le *t* phonogramme avec le *t* morphogramme. Ce fonctionnement vaut pour *d* : *grand* / *grande*, pour *s* : *gros*, *bras* mais *rose*, *grosse*... Quelques mots isolés tels *but*, *bus*... ont une graphie particulière qui ne répond pas à ce fonctionnement. Les consonnes dites liquides ont une graphie moins systématique en finale, on rencontre aussi bien *fidèle* que *amical*, *mère* que *mer*.

#### \* La distribution graphémique

La distribution du graphème dans le mot fait bien sûr référence à la *position* initiale, interne et finale, en relation avec la position du phonème. La notion de position peut d'ailleurs être directement appliquée au graphème, particulièrement la position finale. Nous avons vu ci-dessus que les graphèmes *s*, *x*, *t*, *d*..., en position finale ne sont pas des phonogrammes mais des morphogrammes grammaticaux, lexicaux ou verbaux, ex. *donnais*, *donnait*, *veuxx*, *veutt*.

Cependant, la notion de *distribution graphémique* fait essentiellement référence à l'environnement graphique : la **lettre** (et non le graphème) placée à droite du graphème, ou à sa droite et à sa gauche. Par exemple, *c* ne correspond pas au même phonème dans *cahier* et dans *cerise*, il devient *ç* quand on passe de *commencer* à *commençait* et il doit être associé à *h* pour l'identification d'un autre graphème dans *cachou*. Les contraintes graphiques inhérentes à la distribution sont un phénomène de surface à traiter sur l'axe horizontal ; elles demandent au niveau du mot une gestion analogue à celle des morphogrammes d'accord au niveau des groupes de mots et de la phrase, avec cette différence toutefois que si elles sont contraintes par certaines règles d'écriture, elles sont fixées dans chaque mot par l'orthographe et ne sont pas soumises à variation. Dans ce cas, l'observation du fonctionnement de ces contraintes à l'intérieur des mots est un moyen de faciliter à la fois la gestion et la mémorisation de la forme graphique des mots concernés.

Il importe ici de faire la différence entre les fonctionnements linguistiques qui renvoient aux unités fonctionnelles que sont les graphèmes, et ces contraintes de la chaîne graphique qui ne renvoient pas à des fonctionnements linguistiques. Si bien que l'environnement graphique des graphèmes ne concerne que la nature du matériau, c'est-à-dire des *lettres* de l'alphabet, que l'on distinguera en lettres-consonnes et en lettres-voyelles, selon la désignation traditionnelle.

C'est ainsi que le graphème *c* et le graphème *g* devant les lettres-consonnes ou les lettres-voyelles *a*, *o* et *u* auront leur valeur de correspondance avec les phonèmes [k] et [g], alors que devant les lettres-voyelles *e* et *i* la valeur de la correspondance changera au profit des phonèmes [s] et [ʃ], que ces lettres aient valeur de graphèmes comme dans *cerise* ou *cirage*, ou qu'elles soient des constituants de graphèmes, ex. *cent*, *cinq*, *gain* ou *geint*. De la même manière, la valeur de correspondance du graphème *ch* change devant une lettre-consonne et passe au phonème [k], ex. *chlore*, *chrome*.

Le phonogramme *s* est tributaire, dans ses valeurs de correspondance, à la fois de la position et de la distribution. En position initiale, il a toujours la valeur de correspondance [s]. En position finale, il a la forme *se*, mais selon la distribution il aura la valeur [s] ou [z]. En position interne, la distribution est essentielle, le contexte droit et le contexte gauche sont déterminants : si des lettres-voyelles l'entourent *s* aura la valeur [z], ex. *rosace*, il suffit d'une lettre-consonne à droite ou à gauche pour qu'il retrouve sa valeur [s], même si cette lettre fait partie d'un graphème vocalique comme *an*, *en*, *in*, *on*, ex. *pensée*.

Ces lois de position phonémique et de distribution graphémique ainsi formulées sont bien abstraites. La visualisation de séries de mots correspondants à ces fonctionnements est plus opératoire, et il est nécessaire qu'elles apparaissent au cours des apprentissages pour aider à la compréhension des mécanismes et à leur fixation dans la mémoire.

Etant donné que les principes d'écriture sont mêlés dans les écritures existantes et particulièrement en orthographe, les lois de distribution graphémique sont parfois contrariées par les principes *morphologiques* quand ces principes interfèrent. Les exemples fournis par le *ch* de *psychique* que l'on retrouve contre toute attente avec une valeur phonique différente dans *psychologique* et surtout devant *e* et *i* dans *psychiatre* ou *psychédélique* en témoignent. La distribution graphémique, l'environnement passent ici au second plan, au profit du maintien visuel du radical familial.

Certains mots formés avec des préfixes ont une orthographe qui contrarie complètement les règles graphiques les plus stables et les plus fréquentes. C'est ainsi que le préfixe privatif *a* devant *social* produit le mot *asocial* où la distribution du *s* entre deux lettres-voyelles devrait lui conférer la valeur [z], et ce mot n'est pas isolé, une petite série renvoie à ce fonctionnement particulier. Certains mots sont d'ailleurs impossibles à écrire si on veut respecter les lois orthographiques, par exemple *dessus*, par la distribution du *e* devant deux lettres-consonnes, devrait correspondre à [dEsy], avec un seul *s*, il devrait correspondre à [dEUzy], et on ne peut sans endommager l'image graphique du radical changer l'emploi du graphème *s* pour le graphème *ç* qui réglerait pourtant ce problème de distribution et de relation phonographique ! Les principes graphiques, aussi complexes et ingénieux soient-ils, finissent donc dans certains cas particuliers à une impasse.

#### II.3.4. Conséquence : la différence graphique des homophones et le principe distinctif à fonctionnement sémiographique logographique

*Economie* de la correspondance des unités de l'écrit avec les unités en nombre limité de l'oral, *efficacité et richesse des informations* fournies par la relation entre les unités graphiques et la morphologie ou le sens lexical : ces principes d'écriture sont nécessaires, mais chacun pris séparément est insuffisant dans le langage pour l'œil ou trop coûteux dans la conception ou l'apprentissage.

Dans l'orthographe du français, tous ces principes coexistent, se mêlent, sont intimement intriqués, se combinent aux lois graphiques de position et de distribution. Y a-t-il prédominance de l'un par rapport aux autres ? Souvent nous sommes tentés de répondre

par l'affirmative en faveur du principe phonographique, à cause bien sûr du matériau alphabétique qui est le nôtre. Mais nous avons vu que les correspondances graphémiques avec l'oral devaient se soumettre aux lois graphiques, et surtout qu'elles étaient dans une très large mesure, massivement même, combinées aux informations de type sémiographique par la morphologie grammaticale, verbale et lexicale. Il n'y a donc pas prédominance d'un principe sur l'autre. Il faut simplement souhaiter que la relation morphologique de l'écrit ne finisse pas par devenir trop lourde par rapport à la relation phonie-graphie. Celle-ci présente elle-même suffisamment de complexité étant donné la complexité phonologique que nous avons vue dans les compositions syllabiques (groupes consonantiques pour l'attaque dont il faut faire l'analyse phonémique, rime vocalique ou rime consonantique à un, deux, voire trois éléments à l'analyse desquels il faut également savoir procéder) pour que nous ayons la sagesse de veiller à ne pas tomber dans le piège de l'inflation des unités graphémiques, et surtout celui des éléments non graphémiques ou non fonctionnels.

Le secteur qui bénéficie tout particulièrement de cette grande complexité des combinaisons entre phonographie et sémiographie, est le secteur des homophones. Que l'homophonie soit totale dans le cas des nombreux monosyllabes du français, ou partielle dans le cas des flexions verbales de la morphologie verbale très riche en français, la composition des morphonogrammes et la présence de morphogrammes assurent aux mots totalement ou partiellement homophones une identité qui leur est propre et qui est spécifiquement graphique. Le principe distinctif, à partir duquel certains mots sont appelés des logogrammes ou "figures de mots", s'appuie donc essentiellement sur les deux autres principes. Il arrive parfois que certains mots comme *thym*, *arrhes*, aient une graphie qui ne fait pas appel au principe morphologique, seule la correspondance avec l'oral se trouve réalisée malgré la surcharge ou la présence systématique de graphèmes marqués. C'est de toute façon l'identité du mot qui se trouve ainsi assurée graphiquement, et le principe distinctif qui permet l'identification visuelle d'unités lexémiques fait partie du fonctionnement sémiographique.

Les mots ainsi personnalisés par leur image graphique génèrent donc une sorte d'empreinte visuelle liée à leur signification. C'est à ce niveau que le fonctionnement sémiovisuel fait son apparition : il est aisé quand on a mémorisé la composition graphique d'un mot d'associer directement sa configuration (longueur, forme, nombre, présence de certaines lettres) à son sens sans obligatoirement retrouver au préalable ni sa forme orale, ni ses motivations morphologiques. Toutes ces données peuvent être retrouvées si nécessaire, mais elles ne sont plus alors un cheminement indispensable. Cependant, comme ce fonctionnement sémiovisuel s'appuie sur des fonctionnements linguistiques identifiables, il est économique de passer par la connaissance organisée et relationnelle de ces fonctionnements pour y parvenir.

## II.4. Orthographe et norme

Il est certain que lorsque tous les principes d'une écriture sont mis en place dans les mots, ceux-ci ont besoin d'une stabilité graphique pour pouvoir être utilisés et reconnus par le plus grand nombre possible d'utilisateurs. La loi de la permanence graphique relève de la norme sociale et l'orthographe en est le produit. Le principe sémiographique lui-même implique la nécessité de cette norme. Cela ne signifie pas qu'il ne doit jamais y avoir d'évolution dans la graphie. L'évolution naturelle de la langue exige que des ajustements, pondérés et adaptés soient régulièrement mis en place. C'est un facteur évolutif, dynamique, progressiste, qui montre sa réalité dans les nombreuses variantes orthographiques enregistrées dans les dictionnaires actuels. En 1981, on pouvait enregistrer dans trois dictionnaires, le Littré, le Robert et le Larousse, environ 8000 variantes orthographiques (*Orthographe et Lexicographie*, N. Catach, 1981), soit près de 10% du corpus de mots concernés. Ces variantes témoignent d'un usage abandonnant des graphies plus anciennes au profit de graphies plus modernes, en accord avec la charge informative fournie par les

fonctionnements du système. Le passage en douceur des graphies anciennes aux graphies modernes, souvent plus dépouillées, déshabillées des anciens "vêtements" pour ne pas dire des "oripeaux" étymologiques sans fonction dans la langue actuelle, semble être la solution la plus sage pour préserver l'efficacité d'une écriture très performante. Le système morphologique du français est suffisamment lourd, beaucoup plus que celui de l'anglais par exemple, pour qu'il suffise à lui seul à remplir la fonction sémiographique.



## Chapitre 3 : les *Rectifications* orthographiques de 1990

### Réformer l'orthographe ?

L'exposé qui suit, vous l'aurez compris, est écrit par une fervente partisane de la réforme de l'orthographe, Renée Honvault. Je reconnais avec elle par ailleurs la nécessité qu'il y a de tenir compte de l'avis des locuteurs en la matière. C'est pourquoi j'ai participé à l'enquête du groupe RO sur « la demande sociale en matière de réforme de l'orthographe », dont les résultats ont été publiés en janvier 2012 dans la revue Glottopol ([http://www.univ-rouen.fr/dyalang/glottopol/numero\\_19.html](http://www.univ-rouen.fr/dyalang/glottopol/numero_19.html)).

Je ne présenterai pas dans le détail les nombreux débats soulevés par cette question. Je me contenterai ici de renvoyer à quelques ouvrages récents, écrits en particulier à propos et depuis la réforme de 1990 : Arrivé 1993, Chervel 2008, Honvault 1999. Et puis, pour rappeler combien Saussure peut être moderne, je vous renvoie en annexe vers un passage de son *Cours de linguistique générale*. Ce passage me semble d'autant plus utile qu'il permet de faire le lien avec les deux points de vue antagonistes sur l'orthographe, celui des phonocentristes et celui des autonomistes (voir *supra* et le texte d'Arrivé 1993), courants qui traversent en grande partie les débats autour de la réforme de l'orthographe française.

---

Les résultats des travaux des chercheurs du CNRS-HESO et de l'Université, des lexicographes et des linguistes commencent à se répandre, particulièrement parmi les enseignants. Aux arguments linguistiques en faveur d'une réforme, s'ajoutent des arguments sociaux qui prennent davantage en compte les usagers, et des arguments... pécuniaires face à la montée des progrès de l'outil informatique et du traitement industriel de la langue, le français étant de loin une langue des plus couteuses et des plus difficiles pour les étrangers et les traductions assistées pas ordinateur<sup>27</sup>.

1981 voit la création d'une Commission de lexicographes et de linguistes par le Conseil international de la langue française. J. Hanse, président du C.I.L.F. écrit :

« *La commission de lexicographes et de linguistes constituée par le Conseil international de la langue française en 1981 n'a pas entrepris une réforme de l'orthographe, mais une harmonisation des graphies adoptées par les divers dictionnaires français (Académie, Robert, Larousse, Quillet, Bordas, Flammarion, Hachette, Nathan). Elle a décidé de supprimer les divergences qui apparaissent d'un dictionnaire à l'autre à propos de l'orthographe de centaines de mots. Elle n'a pas créé de nouvelles graphies, mais elle en a privilégié certaines ou écarté d'autres d'un commun accord.* »

**Parallèlement, en 1983, Nina Catach crée l'AIROE, Association pour l'Information et la Recherche sur les Orthographe et les systèmes d'Écriture.** Cette association regroupe les membres de l'équipe de recherche HESO du CNRS dirigée par N. Catach, des chercheurs associés, des enseignants et des membres d'horizons divers. Dès 1986, l'AIROE, après de longues analyses et discussions, retient **cinq points** devant faire l'objet de discussions

---

<sup>27</sup> Dans une lettre adressée à l'éditeur et à R. Honvault pour le numéro de *Panoramiques*, *L'ortographe ? C'est pas ma faute !* lettre du 26 octobre 1999, M. Rocard écrivait que les trois raisons qui l'ont poussé à engager les travaux pour les *Rectifications* de l'orthographe sont les suivantes :

- « 1. Faciliter l'apprentissage du français par les étrangers, que ce soit à l'étranger ou en France.
2. Appuyer nos exportations puisque l'on exporte de plus en plus de services, c'est-à-dire souvent des activités commentées dans une langue que nous voudrions être le français et pour lesquelles, même en ce qui concerne les produits, la rédaction des modes d'emploi est de plus en plus importante.
3. Rendre plus aisé le traitement industriel de la langue, la traduction informatique, le stockage de nos savoirs francophones de toutes natures dans les grandes institutions internationales...

Or, la traduction du français coûte une fois et demie plus cher que celle des langues à orthographe plus proches du phonétique... »

officielles. Elle opte ainsi pour une réforme modérée, permettant de concilier l'efficacité par une meilleure régularisation, la modération pour ne pas trop heurter les usagers, et la simplicité pour être facilement appliquée. Des membres de l'équipe HESO contribuent dès lors activement à l'élaboration de listes exhaustives des mots concernés par les différents points de réforme qui seront examinés par le Conseil des experts en 1989.

En 1985-1986, une Commission est créée à la Direction des Écoles. Cette Commission, composée de linguistes et présidée par Bernard Cerquiglini, nommé Directeur des Écoles au Ministère de l'Éducation nationale, étudie une mise au point de l'arrêté de tolérances de 1977. Nina Catach rédige le rapport qui présente quelques nouvelles propositions.

Et pourtant, en 1987, l'Académie française annule les modifications de 1975. Ainsi, l'Académie retient deux formes pour *déciller* et *dessiller* ou encore *appâts* et *appas* quand ils désignent « les attraits et les charmes du corps féminin ». Elle s'est justifiée « en constatant que la nouvelle orthographe n'était pas entrée dans l'usage ».

Entre 1986 et 1990, des prises de position en faveur des cinq points de réforme proposés par l'AIROE se manifestent. Un sondage dans *l'École Libératrice* indique que 90% des personnes interrogées y sont favorables. Le SNI, syndicat national des instituteurs se positionne en faveur de cette réforme. Des champions de la dictée de B. Pivot également, et B. Pivot lui-même d'affirmer : « Dépoussiérer, mettre un peu d'ordre et de logique dans les traits d'union, les redoublements de consonnes ou les pluriels ne serait probablement pas inutile ».

**En 1987, Michel Rocard**, nommé Premier ministre, fait appel à un linguiste, Pierre Encrevé, à qui il confie la tutelle des organismes chargés de la langue française et du Secrétariat d'État à la francophonie. C'est la première fois qu'un Premier ministre lui-même fait appel à un linguiste.

En outre, l'académicien Alain Decaux devient ministre du tout nouveau Ministère de la francophonie, il défend auprès de l'Académie une politique novatrice en matière d'orthographe et de langue française.

L'appel des dix linguistes « Pour la modernisation de la langue française » est publié le 7 février 1989 dans *Le Monde*, il se termine par cette déclaration :

*« Les exigences nous pressent, aucune période n'est plus propice que l'année des droits de l'homme, aucune politique ne peut lier plus fortement la culture, la science et l'amour de la langue française ».*

En juin 1989, est créé le Conseil Supérieur de la Langue Française, le C.S.L.F., et la Délégation Générale à la Langue Française, la D.G.L.F., dépendant elle aussi du Premier ministre<sup>28</sup>, avec Bernard Cerquiglini à sa tête.

#### Composition du Conseil supérieur de la langue française en 1989

##### Président

Le Premier ministre (Michel Rocard), ou le ministre de l'Éducation nationale (Lionel Jospin), ou le ministre de la Culture (Jack Lang), ou le ministre de la Francophonie (Alain Decaux) ;

##### Vice-Président

Bernard Quemada, linguiste ;

##### Membres de droit

Le Secrétaire perpétuel de l'Académie française (Maurice Druon) et le Secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences ;

##### Membres:

Pierre Aigrain, scientifique ; Tahar Ben Jelloun, écrivain marocain ; Jean Bersani, inspecteur général de l'Éducation nationale ; Daniel Jean, journaliste ; Encrevé Pierre, linguiste ; Jean-Luc Godart, cinéaste ; Claude Hagège, linguiste ; Anne Hébert, écrivaine québécoise ; Luc Montaignier, scientifique ; Bernard Pivot, critique littéraire.

<sup>28</sup> Rattachée en 1993 au Ministère de la culture, elle est devenue depuis la D.G.L.F.L.F., Délégation Générale à la Langue Française et aux Langues de France.

Un Groupe de travail, présidé par le Secrétaire perpétuel de l'Académie française, Maurice Druon, et « sous sa puissante impulsion »<sup>29</sup>, est spécialement chargé par le Premier ministre de réfléchir, non pas à une réforme, mais à cinq points de rectifications utiles, depuis longtemps proposés par N. Catach et l'AIROE. Un Comité d'experts, présidé par le Délégué à langue française, Bernard Cerquiglini, est chargé, quant à lui, de préparer les dossiers concernés. Pour Michel Rocard, il s'agit de proposer des variantes régulières, qui devront avoir l'aval de l'Académie, traditionnellement chargée de rédiger le *Dictionnaire* de la langue française, graphies pour lesquelles il n'y aura pas de « faute » : les anciennes graphies et les nouvelles étant également admises et correctes (et non tolérées).

Composition du Comité des experts en 1989	
	<i>Président</i>
Bernard Cerquiglini (linguiste)	
	<i>Experts linguistes</i>
Nina Catach (CNRS), André Goosse (président du CILF et Secrétaire perpétuel de l'Académie royale de langue et littérature françaises de Belgique), André Martinet (professeur d'Université), Charles Muller (professeur d'Université)	
	<i>Experts lexicographes</i>
Claude Kannas ( <i>Larousse</i> ), Josette Rey-Debove ( <i>Robert</i> )	
	<i>Correcteur d'imprimerie</i>
Jean-Pierre Colignon ( <i>Le Monde</i> )	

En 1989, Christian Nique, linguiste, est chargé de suivre les dossiers de l'Éducation nationale au cabinet du Président de la République.

Jamais une telle concentration de spécialistes ne s'était présentée : quatre linguistes à des postes clés, et des linguistes, des lexicographes pour travailler sur les dossiers.

Le 25 octobre 1989, le Groupe de travail commence à étudier un projet d'aménagement orthographique. Tous travailleront et discuteront beaucoup, et le 3 mai 1990, un projet de rapport est remis à l'Académie. **Les différents points y sont examinés et approuvés à l'unanimité.** Le 19 juin 1990, Maurice Druon, Secrétaire perpétuel de l'Académie française, présente ce *Rapport* au C.S.L.F.

C'est ainsi que le 19 juin 1990, au C.S.L.F., le Premier ministre accepte officiellement le *Rapport*, mais demande, avant sa rédaction définitive, qu'on tienne compte de réactions et remarques diverses. La presse – y compris *Le Figaro* –, en juin, est plutôt bienveillante. Mais Delfeil De Ton, dans *Le Nouvel Observateur*, commence à s'attaquer haineusement à la notion de réforme orthographique, ne cessant de ridiculiser l'entreprise par des contrevérités. La presse est partagée : *Le Figaro* (comme déjà un siècle plus tôt) et *Le Nouvel Observateur* attaquent violemment la réforme, tandis que *Libération* et *Le Monde* (avec plus de retenue) la défendent. Au sein même du *Nouvel Observateur*, Jacques Juillard la défend...

Le 6 décembre 1990, après les quelques retouches demandées, le *Rapport* est publié au *Journal officiel*, sous le titre *Les Rectifications de l'orthographe*.

Les *Rectifications* et *Recommandations* portent essentiellement sur cinq points :

- la suppression du trait d'union au profit de la soudure dans un certain nombre de mots dont les séries complètes des composés avec *contre-* et *entre-* commencées dans les éditions précédentes (1878, 1935), ex. *contretemps*, *entredoux* ;
- le singulier et le pluriel des noms composés qui est régularisé, ex. *un compte-goutte* / *des compte-gouttes* ;
- la régularisation des accents, ex. *avènement*, *vadémécum*... ;
- la suppression de diverses anomalies orthographiques, ex. *bonhomme* avec deux *m* comme *homme* ;

<sup>29</sup> L'expression est de M. Rocard dans la lettre du 26 octobre 1999.

- l'accord du participe passé du verbe *laisser* (le seul à avoir été modifié, l'entreprise se révélant trop importante).

Modestes dans leur ampleur (à peine un mot par page en moyenne, environ 2000 mots touchés et régularisés alors que nous avons déjà plus de 5 000 variantes entre les dictionnaires d'usage qui devraient être harmonisés<sup>30</sup>) et dans leur contenu, ces *Rectifications*, qui ont été acceptées à l'unanimité par l'Académie après avoir fait l'objet de quelques aménagements, qui étaient souhaitées par une majorité de Français, ont déchainé comme aux meilleurs temps du début du siècle une campagne houleuse de dénigrement et de désinformation dans la presse et les médias. Rien ne justifiait un tel déferlement, sinon peut-être une opposition au Premier ministre qui se cristallisait à cet endroit. Puis la guerre du Golfe de 1990 fit retomber la polémique, la presse étant tout entière tournée vers le Proche-Orient.

Les *Rectifications* n'ont pourtant rien de révolutionnaire. Elles suppriment des anomalies, des oublis ou des erreurs, vont dans le sens d'une meilleure régularisation des graphies concernées. Elles ne modifient pas la physionomie de l'orthographe française : les textes écrits en nouvelle orthographe ne sont même pas remarqués des lecteurs, ce qui prouve que les *Rectifications* vont dans le sens de leurs attentes. Elles respectent tous les usagers puisque rien n'est imposé. Elles permettent simplement de supprimer certaines des exceptions arbitraires à mémoriser dans les apprentissages.

## Contenu des Rectifications

Aucune des deux graphies  
[ni l'ancienne ni la nouvelle]  
**ne peut être tenue pour fautive**<sup>31</sup>

### A Le trait d'union et la soudure

- A1-5 **Le trait d'union est remplacé par la soudure dans :**
- A1 **tous les composés formés avec *contr(e)-* et *entr(e)-***, pour lesquels on poursuit l'action commencée par l'Académie en 1835, 1878 et 1935 (ex. : *contrappel*, *entretemps* sur le modèle de *contrepoint*, *entrevue*) ;
- A2 **tous les composés formés avec *extra-*, *infra-*, *intra-*, *ultra-*** (ex. : *extrafort* sur le modèle de *extraordinaire*), comme les composés de *en-*, *sur-*, *supra-*, déjà soudés ;
- N.B. Le trait d'union est maintenu dans les mots où la soudure engendrerait une prononciation défectueuse (ex. : *extra-utérin*).
- A3 **les composés d'éléments « savants », en particulier en *-o*** (ex. : *autoécole* sur le modèle de *radioactif*) ;
- N.B. Le trait d'union est maintenu dans les noms propres ou géographiques où il sert à marquer une relation de coordination entre les deux termes (ex. : *gréco-romain*).
- A4 **les composés de formation onomatopéique ou des mots d'origine étrangère** (ex. : *bouiboui*, *weekend*, *un a priori* sur le modèle de *coucou*, *sunlight*, etc.) ;
- A5 **certains composés formés à l'origine d'un verbe et d'un nom, ou d'un verbe et de *-tout*, les composés avec *bas(se)-*, *mille-*, *haut(e)-*, et quelques autres composés** (ex. : *portemonnaie*, *mangetout*, *millepatte*, *rondpoint* sur le modèle de *portefeuille*, *faitout*, *hautbois*, *plafond*).

<sup>30</sup> Voir Catach N., 2001b.

<sup>31</sup> Déclaration précédant les listes du *Dictionnaire de l'Académie française* (9<sup>e</sup> édition) dans les fascicules du Journal officiel de la République française, depuis le 22.05.93

**N.B. Ces mots étant devenus des mots simples, ils suivent la règle générale du singulier et du pluriel** (ex. : *un millepatte, des millepattes* sur le modèle de *un millefeuille, des millefeuilles*).

- A6 Les numéraux composés sont systématiquement reliés par des traits d'union (ex. : *vingt-et-un-mille-trois-cent-deux, quatre-centième*).  
On distingue ainsi *quarante-et-un tiers* (41/3) de *quarante et un tiers* (40 + 1/3), et aussi *mille-cent-vingt septièmes* (1120/7) de *mille-cent vingt-septièmes* (1100/27), de *mille cent-vingt-septièmes* (1000/127) ou encore de *mille-cent-vingt-septième* (1127e).

## B Le pluriel

- B1 **Les noms composés, avec trait d'union, formés à l'origine soit d'une forme verbale et d'un nom, soit d'une préposition et d'un nom**, parce que perçus comme des mots simples, **prennent la marque du pluriel au second élément, seulement et toujours lorsqu'ils sont au pluriel** (ex. : *un essuie-main, des essuie-mains, un cure-ongle, des cure-ongles, un garde-côte, des garde-côtes* – qu'il s'agisse de personnes ou de choses –, *un après-midi, des après-midis*).
- N.B. La règle ne concerne pas les quelques composés dont le second élément contient un article (ex. : *trompe-l'œil*) ou commence par une majuscule (ex. : *prie-Dieu*).
- B2 **Les mots empruntés à d'autres langues, dont le latin, suivent la règle générale du singulier et du pluriel des mots français** (ex. : *les boss, les gentlemen, les matchs, les minimas, les minimums*).
- Exceptions : les noms ayant conservé leur valeur de citation (ex. : *des requiem*).

## C Les accents et le tréma

- C1 **Devant une syllabe graphique contenant un e instable (dit « e muet »), on écrit è et non é.** Ainsi :
- on écrit *évènement* sur le modèle de *avènement, règlementaire* sur le modèle de *règlement*, etc. ;
  - les formes conjuguées des verbes du type *céder*, au futur et au conditionnel, s'écrivent avec un accent grave (ex. : *elle cèderait* sur le modèle de *elle lèverait*) ;
  - dans les inversions interrogatives, la première personne du singulier en e suivie du pronom personnel *je* porte un accent grave (ex. : *aimè-je*).
  - Exceptions, en raison de leur prononciation normée en syllabe initiale :
    - les préfixes *dé-* et *pré-* (ex. : *dégeler, prévenir*) ;
    - les *é-* initiaux (ex. : *échelon, édredon, élever*) ;
 ainsi que *médecin* et *médecine*.
- C2 **L'accent circonflexe disparaît sur les lettres i et u** (ex. : *nous entraînons, il paraît, flute, traitre*).
- Exceptions : le circonflexe est maintenu, pour sa fonction analogique ou distinctive,
    - dans les terminaisons verbales du passé simple (ex. : *nous vîmes, vous lûtes*) et du subjonctif (ex. : *qu'il partît, qu'il eût voulu*) ;
    - dans *jeûne(s)*, dans les masculins singuliers *dû, mûr* et *sûr*, et dans les formes de *croître* qui, sinon, se confondraient avec celles de *croire*.



C3 **Le tréma est déplacé sur la lettre *u* qui correspond à un son dans les suites -*güe-* et -*güi-* (ex. : *aigüe*, *ambigüe*, *ambigüité*).**

- N.B. De plus, afin de corriger des prononciations jugées défectueuses, le tréma est ajouté dans quelques mots (*argüer*, *j'argüe*, etc., *gageüre*, *mangeüre*, *rongeüre*, *vergeüre*).

C4 **Pour l'accentuation (comme pour le pluriel et la soudure), les mots empruntés suivent la règle des mots français (ex. : *révolver*, *vadémécum*).**

## □ **D Simplification des consonnes doubles**

D1 **Les formes conjuguées des verbes en -*eler* ou -*eter* s'écrivent avec un accent grave et une consonne simple devant une syllabe contenant un *e* instable (dit « *e* muet »). Les dérivés en -*ment* de ces verbes suivent la même règle (ex. : *il détèle* sur le modèle de *il pèle*, *il étiquètera* sur le modèle de *il achètera* ; *nivèlement*, *renouveau*).**

- Exceptions : *appeler*, *jeter* et leurs composés, bien implantés dans l'usage.

D2 **Une consonne qui suit un *e* instable (dit « *e* muet ») est simple : on écrit *lunette/lunetier*, *dentelle/dentelier*, *dentelière*, *prunelle/prunelier*, sur le modèle des séries *noisette/noisetier*, *chamelle/chamelier*. De même : *interpeler*, *nous interpelons*, etc.**

D3 **Les mots anciennement en -*olle* et les verbes anciennement en -*otter* s'écrivent avec une consonne simple, de même que leurs dérivés (ex. : *girole*, *frisoter*, *frisotis*).**

- Exceptions :
  - les monosyllabes *colle*, *folle*, *molle*, bien implantés dans l'usage ;
  - les mots de la même famille qu'un nom en -*otte* (ex. : *botte/botter*, *flotte/flotter*, *flottement*).

## □ **E L'accord d'un participe passé**

**Le participe passé de *laisser* suivi d'un infinitif est invariable (ex. : *les enfants que nous avons laissé partir* sur le modèle de *les enfants que nous avons fait partir*, *elle s'est laissé mourir* sur le modèle de *elle s'est fait mourir*).**

## □ **F Anomalies**

F1 **Quelques familles sont réaccordées (ex. : *bonhomme* comme *bonhomme*, *charriot* comme *charrue*, *chaussetrappe* comme *trappe*, *combattivité* comme *battre*, *déciller* comme *cil*, *imbécilité* comme *imbécile*, *innommé* comme *nommé*, *persiffler* comme *siffler*, *prudhomme* comme *homme*, *ventail* comme *vent*).**

F2 **Quelques anomalies sont supprimées (ex. : les participes passés *absout* et *dissout*, *assoir*, *douçâtre*, *exéma* comme *examen*, *levreau* comme *agneau*, *nénufar*, *ognon* comme *pognon*, *relai* comme *balai*, *saccarine*, *tocade*).**

F3 **Un accent est ajouté dans quelques mots où il avait été omis ou dont la prononciation a changé (ex. : *bésicles*).**

F4 **La finale -*illier* est remplacée par la finale -*iller* lorsque le *i* qui suit les deux *l* ne s'entend pas (ex. : *quincailler*, *serpillère*).**

- *N.B.* On conserve toutefois le suffixe *-ier* dans les noms d'arbres et de végétaux (ex. : *groseillier*).

## □ **G Recommandations générales**

D'une manière générale, il est recommandé aux auteurs de dictionnaires et aux créateurs de mots

- G1 de privilégier la graphie la plus simple lorsque plusieurs formes sont en usage : la graphie sans accent circonflexe (ex. : *allo*), la forme en *n* simple, le pluriel régulier, etc. ;
- G2 de franciser, dans la mesure du possible, les mots empruntés, en les adaptant au système graphique du français (ex. : *débatteur*, *musli*), et de donner la préférence, lorsque plusieurs formes existent, à celle qui est la plus proche du français (ex. : *paélia*, *taliatelle*) ;
- G3 de préférer, pour l'écriture de mots nouveaux dérivés de noms en *-an*, le *n* simple, et, pour les dérivés de noms en *-on*, le *n* simple devant *i*, *o*, *a* (ex. : *-onologie*, *-onaire*, *-onalisme*, *-onite* [ex. : *réunionite*]).

### Tableau récapitulatif des *Rectifications* de 1990

#### I. Le trait d'union et le nombre

Points réformés	existent déjà	nouvelles graphies	non concernés
<b>Soudure et pluriel régulier pour les noms et adjectifs</b>			
<b><i>croque- passe- porte- tire- -tout</i></b>	passport portefeuille faitout	un (des) croquemonsieur(s), passepartout(s), etc. portemonnaie(s), tirebouchon(s), etc. mangetout(s), etc.	
<b><i>contre- entre-</i></b>	contrepoint s'entraîner	contretemps, etc. s'entraider, etc.	s'entre-haïr
<b><i>extra- infra- intra-</i></b>	extraordinaire	extrafort(s), infrarouge(s), intraveineux, etc.	extra-utérin
<b><i>ultra- supra-</i></b>		ultrachic(s), supranational, etc. radioactif(s), autoécole(s), etc.	
<b><i>préf. lat. ou grecs</i></b>			gréco-romain (n. pr. ou géo.)
<b><i>bas(se)- mille- haut(e)-</i></b>	millefeuille	bassecour(s), etc. millepatte(s), etc. hautparleur(s), etc.	
<b><i>onomatopées</i></b>	froufrou	bouiboui(s), etc.	
<b><i>mots étrangers</i></b>		weekend(s), etc. un apriori, etc.	
<b>Trait d'union introduit dans les nombres</b>	quatre-vingt-dix	trente-et-un mille-cent vingt-septièmes (1100/27) mille-cent-vingt septièmes (120/7)	

## II. Pluriel des noms composés et des noms d'emprunt

Points réformés	existent déjà	nouvelles graphies	non concernés
<i>sing. / plur. réguliers</i>		un sans-abri, des sans-abris, un compte-goutte, des compte-gouttes, un cure-dent, des cure-dents, un cure-ongle, des cure-ongles, un chausse-pied, des chausse-pieds, etc.	trompe-la-mort prie-Dieu
<i>plur. rég. + accents</i>		des box, des pénaltys, des imprésarios, des médias, etc.	

## III. Les accents et le tréma

<b>Accent circonflexe supprimé sur <i>i, u</i></b>		île, paraître, etc. flute, aout, etc.	mûr/mur qu'il fît/il fit Nîmes, Nîmois
<b>Accents régularisés grave</b>	je pèle, pèlerai j'achète / j'achèterai	je ruissèle, ruissèlerai(s), etc. j'étiquète, étiquèterai(s), etc. je cède, je cèderai(s), etc. à priori, etc. évènement, etc.	appeler jeter
<b>aigu francisation d'emprunts</b>	+ avènement	vadémécum	dégeler (préf.)
<b>Tréma sur la lettre prononcée</b>	maïs	ambigüe, aigüe, etc.	

## IV. Participe passé

<b>Invariabilité</b>	elle s'est fait partir	les oiseaux que tu as laissé s'envoler	
----------------------	------------------------	---	--

## V. Anomalies

<b>Consonnes doubles simplifiées</b> <i>prononciation</i> <i>verbes en -oter</i> <i>mots en -ole</i>	noisetier tousoter mariole	dentelière frisoter, etc. girole, guibole, corole, etc.	botter, flotter colle, folle, molle
<b>Familles de mots</b>	homme, charrette imbécile	bonhomme, charriot, etc. imbécilité, etc.	groseillier
<b>Anomalies diverses</b>		nénufar, assoir, ognon, joailler, marguiller, quincailleur, etc.	

### Exemples de points récurrents dans les projets depuis 1900, retenus dans les *Rectifications* de 1990

A la lecture de tous les projets et études, il est aisé de se rendre compte qu'un nombre constant de points problématiques de l'orthographe du français n'ont pas manqué d'être régulièrement soulignés, et que des propositions pour améliorer cette situation ont été tout aussi régulièrement exposées. Elles reprennent ou prolongent en outre les propositions des siècles précédents, ce qui souligne leur cohérence et leur intérêt.

En particulier, depuis l'arrêté ministériel de 1901 qui introduit la notion de « tolérance », un certain nombre de propositions se répètent, confortées par des analyses approfondies du fonctionnement de l'orthographe française, et elles sont retenues dans les *Rectifications* de 1990.

Il s'agit :

- du pluriel régulier à la fin des noms composés soudés (*des porteplumes*) : 1901, 1940, 1965, et 1990,
- du pluriel régulier des mots d'origine étrangère (*des déficits*) : 1901, 1990,
- de l'accord du participe passé : 1901, 1990. Les *Rectifications* de 1990 n'ont adopté que l'invariabilité du participe passé de *laisser* suivi d'un infinitif. En 1901, l'arrête prévoyait l'invariabilité de tout participe passé suivi d'un infinitif : *la femme que j'ai entendu ou entendue chanter*,  
ou encore :
  - de la suppression de l'accent circonflexe sur *i* et sur *u* (*crouste, ile*) : 1906, 1940, 1965, 1990,
  - de la régularisation des accents aigus et graves (*référendum, évènement*) : 1940, 1965, 1975, 1977, 1990,
  - de la régularisation du tréma (*aigüille*) : 1940, 1965, 1975, 1990,
  - de la régularisation des familles de mots (*charriot*) : 1965, 1975, 1977, 1990 (en 1965, le *Rapport* proposait la simplification : *charette* et *chariot*),
  - de la soudure des mots composés : 1935 (18 avec *entre* et 12 avec *contre*), 1965, 1990,
  - de la suppression de lettres muettes (ex. *ognon, assoir, gaiment*) : 1965, 1975, 1977, 1990.

### Exemples de points récurrents qui n'ont pas fait l'objet de *Rectifications* en 1990

En revanche, d'autres points tout aussi problématiques et récurrents n'ont pas été retenus dans les *Rectifications* de 1990. Certains d'entre eux relèvent pourtant d'anomalies patentes, comme les consonnes doubles (ex. *alléger* et *alourdir*, *agrandir* et *aggraver*, ...). Il s'agit des points suivants :

- la suppression des consonnes doubles (*échèle, paysane*) : 1940, 1950, 1952, 1965,
- le remplacement de *x* par *s* (*bijous, caillous, manteaus, yeus*) : 1906, 1940, 1950, 1952, 1965,
- la simplification des accords du participe passé : 1901, 1989,
- le remplacement de *y* par *i* (*analyse*) : 1940, 1965,
- le remplacement de *m* par *n* pour *en, in* devant *m, b, p* : 1940, 1950,
- le remplacement de *x* par *z* ou *s* (*deuzième, sis, soissante*) : 1940, 1965,
- le remplacement de *rh* par *r*, de *th* par *t*, de *ph* par *f* (*rume, téâtre, pharmacie*) : 1940, 1965,
- le remplacement des finales en *tiel* par *ciel* (*confidenciel*) : 1905, 1940, 1965.

Renée Honvault

L'orthographe du français, vous en conviendrez à l'issue de ce cours, n'a jamais été et n'est pas un monument rigide, surgi tout droit et tel quel du passé. Les textes d'auteurs tels Montaigne, Racine, etc., que nous lisons aujourd'hui ne sont pas écrits dans la même orthographe que celle que ces auteurs pratiquaient, et nous aurions de la peine à les lire dans les éditions originales. Pourtant, beaucoup veulent croire que rien n'a été touché depuis, rien n'a été abandonné, comme si l'histoire de l'orthographe était une juxtaposition, une addition d'éléments historiques et étymologiques ou pseudoétymologiques. Il n'en est rien. Sans cesse, il y a eu réflexion, ajustements, inventions, retours en arrière, dans une oscillation constante entre souci étymologique, souci du rapport à l'oral et souci de lisibilité.

Et l'usager dans cela ? Parmi les usagers, nous avons vu que ce sont les « lettrés » qui ont été favorisés dès le départ. Mais aujourd'hui, l'usager est le citoyen. C'est pour lui avant tout, en tant que lecteur et que scripteur, que l'orthographe existe. Elle doit être à son service et non l'inverse. Aussi, quand les anomalies deviennent insurmontables, quand règne l'arbitraire, il faut bien en tenir compte et veiller à ce que la norme évolue en douceur, intelligemment et en conformité avec le système de notre écriture et ses conséquences sur le fonctionnement sémiographique. C'est un devoir vis-à-vis des nouvelles générations et des générations à venir. Mais on ne peut réformer l'orthographe non plus contre l'avis des citoyens, et si de nombreux linguistes restent convaincus qu'il y a encore de nombreux points à réformer dans notre orthographe, ils ne décident pas seuls. Aussi, nous avons entrepris tout récemment (décembre 2008) une recherche à grande échelle portant sur « la demande sociale en matière d'orthographe ». Vous trouverez en annexe un exemple du questionnaire que nous avons fait passer auprès d'enseignants de français, de futurs enseignants de français, mais aussi de locuteurs « ordinaires », pour évaluer la faisabilité d'une telle réforme. Les résultats ont été publiés en 2012 dans un numéro de la revue Glottopol dirigé par Anne Dister et Marie-Louise Moreau : [http://www.univ-rouen.fr/dyalang/glottopol/numero\\_19.html](http://www.univ-rouen.fr/dyalang/glottopol/numero_19.html)

L'Académie a été créée dans le but de faire évoluer la langue intelligemment et raisonnablement. Mais qui sont aujourd'hui les académiciens ? Y trouve-t-on encore les grammairiens, les lexicographes ou les linguistes éclairés capables d'agir dans ce sens ? En fait, on fait appel à des « experts », qui font des propositions. La lenteur des décisions, de leur application et de la réalisation du dictionnaire (70 ans depuis la dernière édition, et le dictionnaire n'en est qu'à un peu plus de la moitié, à la lettre P !) est telle qu'il faut recourir aux dictionnaires commerciaux pour voir les évolutions, qui bien que réelles sont également très lentes. Ce sont eux qui font, en pratique, la « loi » orthographique. Le *Dictionnaire de l'Académie* est réservé à un milieu restreint de spécialistes. Si bien que la « bible » est ailleurs, relayée par les médias et quelques personnages publics. Pourtant, c'est toujours officiellement l'Académie qui est la référence et qui fait autorité en la matière, et c'est elle qu'il faut suivre.

Heureusement, les dictionnaires « d'usage » s'y conforment peu à peu, à l'occasion d'une refonte (pas dans les simples rééditions, cela reviendrait trop cher). Et le *Dictionnaire Hachette* en est un exemple, lui qui a adopté et appliqué toutes les *Rectifications*. Aujourd'hui, les dictionnaires Larousse et Le Robert ont intégré ces modifications. Vous trouverez en annexe une liste des ouvrages ayant intégré ces rectifications. Vous pouvez aussi consulter le site <http://www.orthographe-recommandee.info/> qui actualise cette liste.

Les correcteurs orthographiques peuvent être plus rapides que les maisons d'édition des dictionnaires commerciaux. Ainsi des correcteurs bien connus des professionnels pour leur qualité et leur efficacité les ont adoptées : *ProLexis*, *Antidote Prisme* de, et même maintenant *Microsoft Office*... L'essentiel est de respecter le désir de chacun puisque les deux graphies, la nouvelle et l'ancienne, sont également correctes. Mais pour cela, il est indispensable d'en informer les usagers. Alors seulement, ils pourront choisir. C'est dans cette voie que doit travailler le ministère de l'Éducation en veillant à l'information complète des enseignants et des élèves en matière d'orthographe. Si les graphies rectifiées font partie des programmes de l'enseignement primaire depuis juin 2008, les résultats de l'enquête du groupe RO (2012) montrent que la France est encore très à la traîne des pays francophones dans la diffusion et l'enseignement des formes recommandées.



## Chapitre 4 : variations, fautes, écarts

Pour faciliter l'entrée dans l'écrit, il est souhaitable que la relation avec l'oral de la langue, qui reste une référence incontournable, soit présentée. Mais l'univers de l'écrit doit être abordé dans toute sa diversité. Pour comprendre le fonctionnement de l'écrit, il est nécessaire de proposer des situations d'analyse des correspondances entre les unités de l'oral et celles de l'écrit, entre les unités de l'écrit et celles du lexique et de la morphologie. Le chapitre précédent ne peut que vous aider dans cette tâche.

Mais l'enseignement de l'orthographe, c'est aussi le traitement des « erreurs », que ce soient des variations liées à des variations orales (bien qu'ils *\*soient* malades, ...), ou des erreurs, que certains appellent aussi *écarts*, pour ne pas systématiquement suggérer qu'il y aurait manque de compétence (certaines formes en effet peuvent être interprétées non comme l'absence de compétence, mais comme l'application du mauvais principe, ex : *les \*chevaus*).

N. Catach a elle-même présenté une typologie des écarts rencontrés, en fonction des types de graphèmes affectés :

- La variation phonogrammique correspond selon Nina Catach (1988, p. 113) à « une mauvaise connaissance des graphèmes de base et des lois simples qui les régissent [...]. Ces écarts peuvent entraîner une modification phonique ou constituer de simples variantes graphiques ». C'est le cas par exemple de *il a véçu, il exelle*.

- L'auteur oppose les variations sur les morphogrammes grammaticaux et les variations sur les morphogrammes lexicaux. Les premiers rendent compte de relations syntaxiques dans l'énoncé comme l'omission d'un singulier ou pluriel (*les lecture, des amoureux du rêves*, d'un masculin ou féminin (*un être sûr de lui, une femme voilé*), ou encore la confusion de la nature ou de la catégorie des termes employés (*les oiseaus*) et les seconds sont dus à la non connaissance de liens lexicaux comme les marques de radical, de suffixes ou de préfixes (*le soutient, le déficit*)

- La variation logogrammique provient de la difficulté d'écrire de deux façons différentes deux homophones, alors que la différence de sens est bien comprise : *Ci tu veux, tu peux venir*.

- L'écart peut enfin porter sur les lettres « hors système » : *le tème, dityrambyque* pour *dithyrambique*. Parmi ces variations logogrammiques, on trouve également les adjonctions et omissions de doubles consonnes (*j'apprécie, la sollitude*).

- Enfin, on peut relever des écarts portant sur ce que N. Catach appelle parfois les idéogrammes, c'est-à-dire les graphèmes tels que l'apostrophe, le trait d'union, la majuscule, et tous les signes de ponctuation.

Notons ici qu'en tant que lecteurs, nous n'accordons pas la même importance, ou la même gravité aux écarts rencontrés. Il faudrait bien entendu mener une étude à large échelle sur la correction de nombreuses copies pour regarder dans le détail la hiérarchie des valeurs entre les écarts, mais sans prendre trop de risque de se tromper, on peut dire que confondre entre un accent aigu ou un accent grave (voire écrire une sorte de trait horizontal, ni aigu ni grave), passe plus inaperçu qu'oublier un -s de pluriel dans un groupe nominal ou de mettre un accent grave à l'auxiliaire avoir à la troisième personne du présent (*\*il à mangé*).

Il reste que le grand intérêt de la typologie de N. Catach et de son équipe est qu'elle nous permet de ne pas « peser les fautes arbitrairement, au trébuchet de l'adulte {ou du francophone idéal} (fautes "graves" ou "peu graves", fautes d'inattention ou "d'incompréhension", fautes de "sens", etc.), mais répondre aux seuls critères objectifs

décelables en une telle matière : *un classement linguistique conforme aux lignes du système* ».

Enfin, à la description des zones affectées par l'écart, qui permettent de cibler la source de l'écart, et donc la remédiation, nous pouvons ajouter un autre mode de description. A l'instar de Lucci et Millet (1994), qui ont travaillé sur des écrits « ordinaires », nous pouvons classer les écarts selon qu'il s'agit d'ajouts graphiques, d'omissions ou de substitutions. Cela peut aussi aider à repérer le « type » de scripteur auquel on a affaire : quelqu'un qui a tendance à en rajouter (forme d'hypercorrection), ou au contraire à aller au plus efficace, ou au plus neutre.

C. Gruaz (2011), dans la continuité l'ensemble de ces travaux (de Nina Catach et de ses successeurs), propose une grille d'analyse des erreurs assez complète, que vous pourrez adapter à vos situations d'enseignement et à la particularité de vos apprenants pour établir des diagnostics, des évaluations précises de leurs compétences et incompétences en matières d'orthographe. Pour ceux qui n'ont pas accès à une bibliothèque francophone, vous trouverez également cette grille et la démarche suivie dans un rapport de recherche action publié en 2009 sur le site du Crefor Haute-Normandie (voir en biblio Crefor 2009).

Dans le même ouvrage, ma collègue Jeanne Gonac'h et moi-même avons publié une étude comparant les écarts orthographiques de étudiants afghans avec ceux des hispano-américains, pour montrer les convergences et les divergences de leurs difficultés dans ce domaine (Gonac'h J., Mortamet C., 2011).

Pour vous exercer dans ce type d'analyse, je vous propose de faire passer une dictée à des apprenants non natifs du français. Vous trouverez le texte de la dictée, ainsi que tout ce qu'il me sera utile de connaître de vos apprenants, en annexes. Vous pouvez ensuite m'envoyer les dictées par courrier postal à :

Clara Mortamet  
Université de Rouen  
UFR Lettres et sciences humaines  
DESCILAC  
76821 Mont Saint Aignan cedex

Vous pouvez aussi me dresser une liste des écarts rencontrés que vous m'envoyez par email ([clara.mortamet@univ-rouen.fr](mailto:clara.mortamet@univ-rouen.fr)), mais il faudra veiller à être le plus précis possible, et m'indiquer par exemple, d'une façon ou d'une autre, si un accent n'est pas franchement aigu, grave ou circonflexe (ce peut être un trait horizontal ou un point). Tout détail de ce type m'intéresse.

## Chapitre 5 : exercices d'application

### Exercice 1

Dans les mots suivants, repérez les phonogrammes, les morphogrammes lexicaux et/ou grammaticaux, les logogrammes et les lettres hors système. Désignez-les et commentez-les. Si vous avez des remarques ou des doutes, exposez-les.

canari  
chat  
escroc  
pattes  
descends  
tapis  
poil  
coq  
anneaux

### Exercice 2

Commentez les écarts orthographiques suivants :

*J'ai embouti l'aile de ma voiture / un pouler / un phantôme /a t'il compris ? /il a prid*

### Correction de l'exercice 1

#### 1. Canari

A/ Si l'on regarde la forme orale seulement, nous avons :

6 phonèmes [kanari], trois syllabes ouvertes [ka/na/ri]

La règle de réalisation des phonèmes vocaliques dans les syllabes ne s'applique pas ici vu que nous n'avons pas en français de /a/ ni de /i/ ouverts ou fermés.

B/ si l'on regarde les unités orthographiques qui le composent, nous avons :

6 phonogrammes : c, a, n, a, r, i

0 morphogramme lexical 0 morphogramme grammatical

On peut simplement noter que l'absence de marque finale indique le singulier. Le genre n'est pas dépendant de la finale du mot : ici nous avons un masculin terminé en -i, à l'instar de ouistiti, tipi, colibri, raccourci, alibi, merci, bigoudi. Cela semble être le cas de la majorité des mots en -i, mais on remarque fourmi qui est féminin.

On remarque aussi que ce mot est emprunté, ce qui explique sa finale en -i relativement rare en français, plus fréquente dans les participes passés, ou substantifs dérivés de participes passés (raccourci), ou comme c'est le cas ici dans des mots empruntés (ouistiti, tipi, kiwi).

0 logogramme. Sans surprise vu que l'orthographe du français utilise très peu le fonctionnement logographique.

La particularité de ce mot est d'avoir une écriture purement phonogrammique, et la plus simple possible : chaque graphème est composé d'une lettre seulement, et renvoie à un son seulement. Chaque fois, les phonogrammes sont les archigraphèmes des sons qu'ils transcrivent.

#### 2. chat

A/ Si l'on regarde la forme orale seulement, nous avons :

2 phonèmes, 1 syllabe ouverte

La règle de réalisation des phonèmes vocaliques dans les syllabes ne s'applique pas ici vu que nous n'avons pas en français d'opposition /a/ ouvert/fermé.

B/ si l'on regarde les unités orthographiques qui le composent, nous avons :

2 phonogrammes : ch, a (ce sont les archigraphèmes)

1 morphogramme lexical : t, qui permet la dérivation en chatte, chatière, chaton, ...

0 morphogramme grammatical

On peut simplement noter que l'absence de marque finale indique le singulier.

Logogramme : le chas, le shah.

### 3. escroc

A/ Si l'on regarde la forme orale seulement, nous avons :

5 phonèmes [eskRo], deux syllabes, une fermée, une ouverte [es/kRo]

La règle de réalisation des phonèmes s'applique ici : nous avons un phonème vocalique ouvert dans la première syllabe, qui est fermée, et un phonème vocalique fermé dans la seconde syllabe, qui est ouverte. Toutefois, ce raisonnement ne vaut que dans le système vocalique étendu, et non dans le système vocalique restreint, qui tient compte de la variation dans les réalisations ouvertes et fermées de /E/ et /O/, et du fait de la neutralisation fréquente de ces oppositions.

B/ si l'on regarde les unités orthographiques qui le composent, nous avons :

5 phonogrammes : e, s, c, r, o

1 morphogramme lexical : c (le dernier) qui annonce la dérivation en escroquer, à l'instar de estomac (estomaquer) ou de croc (croquer). Les règles graphiques du français expliquent cette variation c/que. Très peu de mots finissent par -q en français (coq, cinq), et il est presque toujours prononcé dans ce cas (ce n'est donc pas un morphogramme lexical) ; on note comme cas particulier cinq cent, cinq mille, vingt-cinq lapins. On note par contre une grande variation dans les dérivations des mots en -c morphogramme grammatical : tabac (tabagie), caoutchouc (caoutchouter), franc (français), accroc (accrocher).

On note aussi des -c finaux phonogrammes : hamac, troc, froc, toc, foc, roc. Cette variation fait qu'il est impossible de deviner a priori si le c final est phonogramme ou morphogramme lexical. Seule notre connaissance de la langue orale et le contexte de la phrase nous aident à savoir.

0 morphogramme grammatical

On peut simplement noter que l'absence de marque finale indique le singulier.

Le genre n'est pas dépendant de la finale du mot, mais nous pouvons remarquer que la plupart sinon tous les mots terminés par -c morphogramme lexical sont masculins.

0 logogramme

### 4. pattes

A/ Si l'on regarde la forme orale seulement, nous avons :

3 phonèmes [pat], une syllabe fermée

B/ si l'on regarde les unités orthographiques qui le composent, nous avons :

3 phonogrammes : p, a, tte

1 morphogramme grammatical : s, qui indique le pluriel

On note que le féminin n'est pas marqué, puisque le e final n'est pas un indicateur très fiable du féminin (il y a beaucoup de mots terminés par -e qui sont masculins). Par contre, on peut se demander si la finale en -tte n'est pas caractéristique du féminin.

1 logogramme

On peut considérer que le graphème -tte permet de distinguer visuellement patte de pâte.

Toutefois, à l'origine, ces deux graphies renvoyaient à des réalisations orales différentes. Elles ne résultent donc pas **à l'origine** d'un fonctionnement logographique. Aujourd'hui, elles conservent une utilité visuo-graphique.

## 5. Descends

A/ Si l'on regarde la forme orale seulement, nous avons :

4 phonèmes [desã], deux syllabes ouvertes [de/sã]

La règle de réalisation des phonèmes s'applique ici : nous avons un phonème vocalique fermé dans la première syllabe, qui est ouverte. Voir la remarque concernant le système vocalique restreint/étendu et la variation (escroc).

B/ si l'on regarde les unités orthographiques qui le composent, nous avons :

4 phonogrammes : d, e, sc, en

On note que le phonème /s/ est transcrit ici par le graphème sc, variante de l'archigraphème /S/. Le c peut être considéré ici comme une lettre hors système, dans la mesure où il ne renvoie à rien d'un point de vue linguistique. Cette graphie a seulement un fonctionnement visuo-graphique.

2 morphogrammes :

- d est un morphogramme lexical, qui renvoie au radical descendre. L'intérêt est d'indiquer la dérivation, mais aussi de conserver l'image du radical verbal (fonctionnement sémiographique).

- s est le morphogramme grammatical indiquant la deuxième personne du singulier.

Logogramme : descend

## 6. tapis

A/ Si l'on regarde la forme orale seulement, nous avons :

4 phonèmes [tapi], deux syllabes ouvertes [ta/pi]

B/ si l'on regarde les unités orthographiques qui le composent, nous avons :

4 phonogrammes : t, a, p, i

1 morphogramme lexical s, qui permet la dérivation en tapisserie, tapisser.

On note que le genre n'est pas marqué. Dans le cas des terminaisons en -is, il n'est d'ailleurs pas possible de prédire, même statistiquement, le genre (souris est par exemple féminin). Il faut donc l'apprendre au cas par cas.

On note aussi qu'au pluriel, ce mot prend la même forme : les mots terminés en -s au singulier sont identiques au pluriel.

1 homographe : l'adjectif *tapi* au masculin pluriel. On voit bien que dans ce cas le -s final est un morphogramme de nombre

des logogrammes : *tapi*, *tapie*, *tapiés* qui servent surtout à marquer la relation avec le nom auquel l'adjectif se rapporte. Ils sont donc surtout logogrammes de tapis adjectif.

## 7. poil

A/ Si l'on regarde la forme orale seulement, nous avons :

4 phonèmes [pwal], une syllabe fermée

B/ si l'on regarde les unités orthographiques qui le composent, nous avons :

3 phonogrammes : p, oi, l

On note simplement l'écriture du son wa, par le graphème Ol.

0 morphogramme grammatical



On peut simplement noter que l'absence de marque finale indique le singulier.

Logogramme :

On peut considérer que poil s'oppose à poêle (qui au passage existe au masculin (un poêle à bois, et au féminin, une poêle à crêpes). Le graphème Ol est donc phonographique mais aussi logographique.

## 8. coq

A/ Si l'on regarde la forme orale seulement, nous avons :

3 phonèmes [kok], une syllabe fermée

La règle de réalisation des phonèmes s'applique ici : nous avons un phonème vocalique ouvert dans une syllabe fermée.

B/ si l'on regarde les unités orthographiques qui le composent, nous avons :

3 phonogrammes : c, o, q

On remarque que le q final est rare en français (cinq), mais qu'il est presque toujours prononcé (phonogramme ; voir escroc pour les cas particuliers). Ce n'est pas le cas de sa variante -c (escroc ci-dessus/ laïc, choc, etc.).

0 morphogramme grammatical

On peut simplement noter que l'absence de marque finale indique le singulier.

Le genre n'est pas dépendant de la finale du mot, mais nous pouvons remarquer que les quelques mots terminés par -q sont tous masculins.

On peut enfin considérer le -q final comme ayant une fonction logographique, qui l'oppose à coque. Toutefois, ce dernier étant féminin, l'homophonie n'est que partielle : la présence du déterminant lève toujours l'ambiguïté.

## 9. anneaux

A/ Si l'on regarde la forme orale seulement, nous avons :

3 phonèmes [ano], deux syllabes ouvertes [a/no]

La règle de réalisation des phonèmes s'applique ici dans la seconde syllabe : nous avons un phonème vocalique fermé dans la première syllabe, qui est ouverte.

B/ si l'on regarde les unités orthographiques qui le composent, nous avons :

3 phonogrammes : a, nn, eau

On note que le second est une variante graphique de l'archigraphème /N/, et que le dernier est une variante graphique de /O/

1 morphogramme grammatical x, variante du s pour marquer le pluriel. On peut considérer cette variante comme hors système, puisque plus rien ne justifie aujourd'hui que l'on conserve le x pour marquer le pluriel à la place du s.

On peut considérer le E de EAU comme morphophonogrammique étant donné l'existence, très peu attestée, du verbe anneler (disposer en anneaux). Toutefois cela ne semble plus très pertinent en français contemporain, et dans ce cas le EAU devient presque hors système. On peut seulement justifier la présence du U par le dérivé annulaire.

0 Logogramme

lettres hors système : on peut considérer la gémation du n comme hors système. Rien ne permet de la prévoir a priori. Elle n'a qu'un intérêt visuo-graphique : celui de montrer la parenté de certains mots en ann- par opposition à ceux en ân-.

## Correction de l'exercice 2

### *J'ai embouti l'aille de ma voiture*

Il y a ici adjonction d'une gémiation. Il y a aussi une méconnaissance des règles de combinaisons graphiques : l'archigraphème // peut prendre la forme l ou ll sauf pour la combinaison Voyelle-i-LL. On trouve donc cet archigraphème dans *ville* mais pas dans *vieille*.

Il y a donc à revoir les règles de combinaisons des lettres, et le niveau phonogrammique.

### *un pouler*

Il y a ici substitution de graphèmes, sans altération de la forme orale. La différence entre cette forme et la forme attendue n'implique pas un phonogramme mais un morphogramme. En l'occurrence, le -t final de la forme attendue est un morphogramme lexical qui permet par exemple de rappeler le féminin *poulette*.

### *un phantôme*

Nous avons ici substitution de deux graphèmes appartenant au même archigraphème /F/. Le choix du f ou du ph dans cet archigraphème est toujours arbitraire, hors système en synchronie. Il n'est justifié que par l'étymologie. On peut toutefois suggérer que l'auteur d'une telle forme tend à une certaine surenchère : des deux formes il choisit la plus complexe, la plus chargée historiquement. On y soupçonne une certaine insécurité linguistique, la même sans doute qui a conduit certains académiciens à écrire par erreur, et du coup à imposer la forme *nénuphar* au lieu de *nénufar* (1935, huitième édition de l'académie française).

### *a t'il compris ?*

Nous avons ici une méconnaissance des règles d'utilisation des auxiliaires d'écriture. La confusion est parfois faite entre le tiret et l'apostrophe. Il faut rappeler que seul le second renvoie à une élision : dans *je t'aime*, l'apostrophe indique que l'on a supprimé le e : *je t[e] aime*. La confusion vient du fait qu'en cas d'inversion du sujet dans certaines formes interrogatives, on introduit justement un -t- seul, dit *euphonique*, mais qui contrairement aux autres formes verbales non inversées, ne renvoie pas ici au pronom personnel. Il s'agit seulement d'une lettre, et d'un son épenthétique, qui évite le hiatus \**a il compris*.

Dans les deux cas, élision ou épenthèse, il s'agit d'un phénomène oral, que l'on doit bien transcrire à l'écrit. Et l'on a choisi de les distinguer à l'écrit par l'emploi de l'apostrophe et du tiret.

### *il a prid*

Comme pour *un pouler*, nous avons substitution d'un morphogramme lexical par un autre. En l'occurrence, la présence du -s final permet de rappeler que le féminin est *prise*. Il faut toutefois remarquer que dans ce cas le -d final aurait pu aussi se justifier pour rappeler le radical *prendre* comme dans *il prend*. La substitution trouve donc une justification, et l'on constate que l'erreur, et en l'occurrence l'erreur orthographique, est souvent une compétence mal à propos, plutôt qu'une absence totale de compétence.

## Chapitre 5 : exemple de sujet d'examen

Je l'ai dit, je demanderai pour l'examen terminal les mêmes exercices que ceux présentés ci-dessus. Je vous en donne ici un non corrigé, pour vous permettre de vous y préparer. Vous pourrez si vous le souhaitez m'envoyer vos réponses par email à [clara.mortamet@univ-rouen.fr](mailto:clara.mortamet@univ-rouen.fr)

---

**Descilac (Département des sciences du langage et de  
la communication)  
Université de Rouen  
MASTER 1 Diffusion du français**

**LST821P1 : Aspects variationnels de l'orthographe**

**C. Mortamet**

**Examen de juin 2009, étudiants inscrits en télé-enseignement  
Epreuve de 2 heures**

**Aucun document autorisé**

*Sujet 1*

1. Commentez les mots suivants du point de vue des unités orthographiques qui les composent (phonogrammes, morphogrammes, etc.). (14 points)

*chocolat*  
*choisis*  
*marteau*  
*idylle*

2. Commentez les formes graphiques suivantes. (6 points)

*raquetter*  
*les pneus*  
*le dédin*

## Annexes

### Phonocentristes et « autonomistes »

Extraits de Arrivé M., 1993, *Réformer l'orthographe ?*, PUF, Paris. (Ici pris dans les pages 32 à 41). (Livre épuisé).

« A l'égard de l'écriture, il y a fondamentalement deux types d'approche. Pour les uns l'écriture est seconde par rapport à la manifestation orale. Les signes de l'écriture ne font que transcrire ce qui se prononce. L'écriture, en somme, est le « vêtement » de la langue – car dans cette approche la langue se confond avec l'oral. Ce point de vue est sans doute, aujourd'hui encore, celui qu'adoptent le plus souvent les linguistes. Ils se recommandent de garants illustres, à commencer –incontestablement– par certains passages du *Cours de linguistique générale* de Saussure (...). On leur donne souvent le nom de « phonocentristes » ou parfois de « phonographistes », avec de subtiles distinctions qu'il ne me semble pas utile de retenir. Pour ma part, je désigne indifféremment par « phonocentrisme » et « phonographisme » l'attitude qui consiste à poser comme première et fondamentale la référence à la manifestation orale dans la description des systèmes orthographiques. Il va sans dire qu'une telle attitude peut mener – et mène souvent– à la reconnaissance d'une certaine spécificité de l'écrit : quand la référence à l'oral est manifestement absente (pensez à *joli-e-s*), il faut bien penser que l'écrit fonctionne tout seul ! Mais cette spécificité de l'écrit n'est jamais, chez les phonocentristes, que secondaire. Naturellement fort ancienne dans l'histoire de la réflexion sur l'écriture, cette tradition trouve ses racines – quand elle s'applique à la description de l'orthographe française– dans l'ouvrage que, dès 1956, le linguistique alors soviétique V. G. Gak consacra à *L'orthographe du français*. (...)

C'est chez Gak que Nina Catach a trouvé à tout le moins l'origine de sa propre réflexion. (...)

Ce serait naturellement injuste à l'égard de l'immense travail de Nina Catach, de ses collaborateurs, de ce qu'on peut même appeler son école, que d'occulter un fait patent : a conception de l'orthographe comme un « plurisystème », qui donne évidemment leur place à ceux des phénomènes orthographiques qui ne relèvent pas de la stricte notation de l'oral. Il reste que la primauté de la référence à l'oral est affirmée avec force.

(...)

Face aux phonocentristes –continuons dans la combattivité– se dressent les « autonomistes ». Entendez qu'ils prétendent étudier l'écriture comme un système autonome, sans tenir compte de ses relations avec la manifestation orale. Certains extrémistes parmi eux en viennent à effacer ce que, nécessairement, ils savent de la façon dont on prononce la langue. Leurs garants ? Non moins prestigieux. Au premier rang d'enter eux, Saussure. Oui, vous avez bien lu. Car dans ce grand texte qu'est le *Cours de linguistique générale* la pensée de l'auteur oscille pendulairement entre les deux points de vue (...).

Oscillation, ai-je dit. Point contradiction. Oscillation déterminée par la duplicité – au sens étymologique du mot– fondamentale des faits linguistiques.

(...)

C'est ce Saussure-là – je l'appellerai, au risque de faire hurler les phonocentristes, le Saussure autonomiste – qui est à l'origine, directement ou indirectement selon les cas, de la réflexion sur l'écriture de l'Ecole danoise (Hjelmslev et Uldall, les deux « jumeaux » de la glossématique), de l'école pragoise (Vachek), de plusieurs américains (Stetson, Pulgram), enfin, en France, de la réflexion de Jacques Anis, dans *l'écriture, théories et descriptions*. (...). Il faut cependant reconnaître que les travaux autonomistes sur l'orthographe française ont encore un aspect pour une part programmatique. »

## « L'écriture phonologique »

Saussure F. de, 1995 [1916], « l'écriture phonologique », Chapitre VII, §2, Payot, Paris, p.56-57.

« Le linguiste demande avant tout qu'on lui fournisse un moyen de représenter les sons articulés qui supprime tout équivoque. De fait, d'innombrables systèmes graphiques ont été proposés.

Quels sont les principes d'une véritable écriture phonologique ? Elle doit viser à représenter par un signe chaque élément de la chaîne parlée. On ne tient pas toujours compte de cette exigence : ainsi les phonologistes anglais, préoccupés de classification plutôt que d'analyse, ont pour certains sons des signes de deux et même de trois lettres. En outre la distinction entre sons explosifs et sons implosifs devrait, comme nous le dirons, être faite rigoureusement.

Y a-t-il lieu de substituer un alphabet phonologique à l'orthographe usuelle ? Cette question intéressante ne peut être qu'effleurée ici ; selon nous l'écriture phonologique doit rester au service des seuls linguistes. D'abord, comment faire adopter un système uniforme aux Anglais, aux Allemands, aux Français, etc. ! En outre l'alphabet applicable à toutes les langues risquerait d'être encombré de signes diacritiques ; et sans parler de l'aspect désolant que présenterait une page d'un texte pareil, il est évident qu'à force de préciser, cette écriture obscurcirait ce qu'elle veut éclaircir, et embrouillerait le lecteur. Ces inconvénients ne seraient pas compensés par des avantages suffisants. En dehors de la science, l'exactitude phonologique n'est pas très désirable.

Il y a aussi la question de la lecture. Nous lisons de deux manières : le mot nouveau ou inconnu est épilé lettre après lettre ; mais le mot usuel et familier s'embrace d'un seul coup d'œil, indépendamment des lettres qui le composent ; l'image de ce mot acquiert pour nous une valeur idéographique. Ici l'orthographe traditionnelle peut revendiquer ses droits : il est utile de distinguer *temps* et *tant*, – *et*, *est* et *ait*, – *du* et *dû*, – *il devait* et *ils devaient*, etc. Souhaitons seulement de voir l'écriture usuelle débarrassée de ses plus grosses absurdités ; si dans l'enseignement des langues un alphabet phonologique peut rendre des services, on ne saurait en généraliser l'emploi. »



## Glossaire

**alphabet** : inventaire restreint de signes graphiques destinés à assurer en principe la correspondance avec les consonnes et les voyelles de l'oral d'une langue. L'alphabet français est constitué de lettres.

**signe diacritique** : signe qui permet de modifier la valeur de correspondance d'un autre signe graphique, par ex. un accent comme dans (*de /*) *dé*, ou une cédille comme dans *garçon*.

**syllabaire** : inventaire de signes graphiques destinés à assurer la correspondance avec les syllabes orales d'une langue, par ex. les syllabaires hiragana et katakana du japonais.

**phonème** : plus petite unité distinctive et pertinente de la chaîne orale ; il y a 3 phonèmes dans *par* : [paR] et 2 phonèmes dans *homme* : [ɔ̃m]

**graphème** : unité distinctive et fonctionnelle minimale de l'écriture, qu'elle soit en relation avec une unité de l'oral ou avec une unité de sens ; il y a 4 graphèmes dans *château* : *ch*, *a*, *m*, *eau* ; dans *prends* il y en a 5 : *p*, *r*, *en*, *d*, *s*.

**phonographie** : relation des unités de l'écrit avec des unités de l'oral.

**phonogramme** : graphème correspondant à un phonème ; dans *prends* il y a 3 phonogrammes : *p*, *r*, *en*.

**syllabogramme** : graphème correspondant à une syllabe orale, par ex. les kanas du japonais.

**morphogramme** : graphème grammatical (marques de genre, de nombre, de verbe) ou lexical (marques de dérivation, clés sémantiques, déterminatifs), il n'est pas en relation directe avec l'oral ; il y a 2 morphogrammes dans *prends* : *d* et *s*.

**morphonogramme** : graphème en relation à la fois avec une unité de l'oral et avec une autre unité de sens de la langue ; le *au* de *chevaux* est un morphonogramme, en relation avec [o] et graphiquement avec le [a] entendu dans *cheval*.

**logogramme** : signe correspondant à un mot, soit d'une manière globale comme les idéogrammes chinois, soit en utilisant les principes d'écriture comme en français ; *teint* / *thym* / *tain*, / *tint* / ... sont des logogrammes.

**sémiographie linguistique** : relation des unités de l'écrit avec des unités de sens de la langue, les morphèmes et les mots. Le terme utilisé sera simplement « sémiographie ».

**sémiovisuel** : qualifie le fonctionnement visuel de la lecture qui permet un accès direct au sens linguistique.

**déterminatif** : mot qui renseigne sur le sens des autres éléments.

**idéogramme** : signe qui correspond globalement à un mot.

## Articles de presse

### Article suisse

Je vous ai dit en préambule de ce cours que l'orthographe était un véritable emblème social. C'est ce qui justifie l'intensité des débats qu'il soulève, dans des lieux a priori éloignés de ce champ, comme en témoigne cet article récent, paru dans la presse suisse.

---

ARTICLE PARU DANS LE JOURNAL SUISSE *LE MATIN* ? LE 3 FÉVRIER 2009

---

## Trop de candidats flics se font flinguer par l'orthographe

La dictée pour devenir policier est-elle trop complexe ?

La police vaudoise recrute. L'une des épreuves: la dictée. Vraiment nécessaire ?

Muriel Jarp - le 03 février 2009, 19h57 Le Matin Bleu

«Cois, ils se recroquevillent, chacun muré dans son silence.» C'est un extrait de l'épreuve pour les aspirants vaudois. Sur une page A4 de dictée, dix fautes sont permises. A l'heure où l'orthographe est remise en question et que le recrutement n'est pas évident, les policiers doivent-ils maîtriser la langue à la perfection?

«En Suisse romande, on écrit en français ! répond Jean-Christophe Sauterel, porte-parole de la police vaudoise. L'écrit fait partie de notre quotidien. Imaginez la crédibilité d'un rapport truffé de fautes auprès d'un juge ?»

Même rigueur dans les autres cantons: «C'est une question d'image et de compréhension», explique Jean-Pascal Tercier, de la police fribourgeoise. Là, le niveau d'orthographe requis est celui de la fin de l'école secondaire. Environ 15% des candidats y sont recalés à cause du français.

Pour Marinette Matthey, de la délégation à la langue française, «ces dictées, c'est n'importe quoi!» Nombreux participes passés, syntaxe compliquée : l'épreuve est complexe. Selon elle, la place donnée à l'orthographe dans ce recrutement est trop importante. D'autant qu'«il est extrêmement rare qu'un texte soit mal compris à cause de fautes d'orthographe.»

## L'orthographe m'a tué

Dans ce second article, on voit jusqu'où peut mener l'orthographe : s'il n'est bien entendu pas la cause de ce drame, il peut justifier pour des esprits étroits des actes insensés.

Courrier international - n° 914 - 7 mai 2008

■ Il l'a tuée, il s'est suicidé – tout ça pour une histoire d'alphabet. En froid avec son mari, Emine s'était réfugiée chez son père à Ankara. Le couple se querellait par SMS. *"Tu changes de sujet chaque fois que tu es à court d'arguments"*, lui écrivait Ramazan le jour fatal. Le portable d'Emine n'acceptait pas les caractères turcs. Les "ı" sans point se sont transformés en "i" avec point, changeant radicalement le sens de son texto. *"A court d'arguments"* – *sıkısınca* – est devenu *sikisınca* – *"en train de baiser"*. Pas question de se laisser ainsi insulter : Ramazan a été accueilli dans la maison de son beau-père à coups de couteau. Blessé, il a poignardé sa femme à son tour, avant de se pendre en prison, rapporte *Hürriyet*. Comme quoi, il n'est pas toujours bon de mettre les points sur les i.

## Liste des ouvrages ayant adopté l'orthographe rectifiée de 1990

Si vous accédez à ce cours sur la plate-forme du télé-enseignement, téléchargez le fichier intitulé : ouvrages orthographe modifiée 08 09.pdf

Vous pouvez également consulter le site : <http://www.orthographe-recommandee.info/>

## Questionnaire « demande sociale »

Si vous accédez à ce cours via la plate-forme internet, téléchargez le fichier questionnaire.pdf

Ce questionnaire a été élaboré par une équipe d'une vingtaine de chercheurs, coordonnée par Marie-Louise Moreau : Marinette Matthey, Martine Dreyfus, Gudrun Ledegen, Gonac'h Jeanne, Mortamet Clara, Blanchet Philippe, Eloy Jean-Michel, Laura Abou Haidar, Trimaille Cyril, Dominique Lafontaine, Anne Dister, Marielle Rispail, Sylvie Wharton, Claude Gruaz, Monique Lebrun-Brossard, Jean-Pascal Simon, etc.

## Dictée à faire passer à des apprenants non natifs du français

Le texte de la dictée est le suivant. Il suppose bien sur un certain niveau de français écrit chez vos apprenants.

### **Les habits neufs de l'empereur (début du conte d'Andersen)**

Il y a plusieurs années, vivait un empereur qui aimait tellement les costumes neufs, qu'il dépensait tout son argent pour être bien habillé. Il ne se souciait pas de ses soldats, ni du théâtre, et n'aimait pas aller se promener dans la forêt ; tout ce qui lui importait, c'était de se montrer dans ses habits neufs. Il avait un costume pour chaque jour de la semaine et tandis qu'on dit habituellement d'un roi qu'il est au conseil, on disait toujours de lui : « L'empereur est dans sa garde-robe ».

(Extrait du blog de Fabrice Michaud : <http://gerbert.unblog.fr>)

---

### **Consignes pour la passation**

Lire d'abord le texte pour vous à haute voix jusqu'à ce qu'il vous soit familier

Dictier ce texte lentement, en répétant par groupes intonatifs, sans insister lourdement sur les liaisons (plusieurs\_années, vivait\_un, avait\_un costume),

### **Noter pour chaque locuteur :**

Sexe : M / F

Année de naissance :

Durée de votre formation après les études secondaires/ niveau d'études : ..... dont formation en français (c'est-à-dire cours dispensés en français) :

Nombre d'années d'apprentissage du français :

Niveau estimé en français :

Langue(s) et dialecte(s) parlé(s) dans la famille, avec les amis, avec les voisins :

Ces langues sont-elles parlées / lues / écrites ?

Profession :

Temps passé en France :

Avez-vous eu des hésitations dans cette dictée ? lesquelles ?

## Bibliographie

### Ouvrage de base

Catach Nina, 2003 (1<sup>ière</sup> édition : 1978), *L'orthographe*, coll. Que sais-je ?, PUF.

### Ouvrages complémentaires

Arrivé M., 1993, *Réformer l'orthographe ?*, PUF, Paris. (épuisé)

Brissaud C. Gogis D., 2011, *Enseigner à l'école primaire - Comment enseigner l'orthographe aujourd'hui ?*, Hatier.

Catach Nina, 2005 (1<sup>ière</sup> édition 1995), *L'orthographe française*, Nathan (16,50 €) mais « actuellement indisponible » en octobre 2010.

Catach Nina, 2005 (3<sup>ème</sup> édition), *L'orthographe française : traité théorique et pratique avec des travaux d'application et leurs corrigés*, Armand Colin (26,60 €) mais « actuellement indisponible » en octobre 2010.

Catach N., *Histoire de l'orthographe française*, éd. posthume réalisée par R. Honvault, avec la coll. de I. Rosier-Catach, Champion, 2001, 432 p. (épuisé ?)

Chervel A., 2008, *L'orthographe en crise à l'école : Et si l'histoire montrait le chemin ?*, Retz.

Crefor Haute-Normandie (coordination : Jean-Philippe Mercier ; direction : Claude Gruaz), 2009, Recherche action orthographe et illettrisme : [http://www.crefor-hn.fr/sites/default/files/Recherche\\_action\\_orthographe.pdf](http://www.crefor-hn.fr/sites/default/files/Recherche_action_orthographe.pdf)

Honvault R. (dir.), 2006, *L'orthographe en questions*, PUR, collection Dyalang, Rouen.

Honvault R. (dir.), 1999, *L'ortographe ? c'est pas ma faute !* numéro spécial de la revue *Panoramiques*, éd. Corlet, septembre 1999, 184 p. (épuisé ?)

Gonac'h J., Mortamet C., 2011, « Pratiques orthographiques en français d'étudiants étrangers : le cas d'étudiants hispano-américains et afghans », Dubois M., Kamber A., Skupien Dekens K. (eds.), *L'enseignement de l'orthographe en FLE*, Tranel (*Travaux neuchâtelois de linguistique*) n° 54, Université de Neuchâtel, Neuchâtel.

Gruaz C., 2011, « Pour une méthode active de remédiation orthographique pour des apprenants allophones » dans Dubois M., Kamber A., Skupien Dekens K. (eds.), *L'enseignement de l'orthographe en FLE*, Tranel (*Travaux neuchâtelois de linguistique*) n° 54, Université de Neuchâtel, Neuchâtel.

Lucci V., Millet A., 1994, *L'orthographe de tous les jours*, Champion, Paris.

Wynants B., 1997, *L'orthographe, une norme sociale*, Mardaga, Bruxelles.

### Sites internet d'associations pour la nouvelle orthographe

<http://www.orthographe-recommandee.info/>

Association RENOUVO : <http://www.renouvo.org/index.php>

ANO (Association pour la nouvelle orthographe) en Suisse (<http://membres.lycos.fr/northogr/>)

l'APARO (Association pour l'application des recommandations orthographiques) en Belgique (<http://sweet.ua.pt/~fmart/aparo.htm>)

le GQMNF (Groupe québécois pour la modernisation de la norme du français) au Québec (<http://www.nouvelleorthographe.info/>)

## Table des matières

<b>Objectifs du cours .....</b>	<b>2</b>
<b>Chapitre 1 : Eléments d'histoire de l'orthographe.....</b>	<b>5</b>
<i>I.1. Avant l'Académie.....</i>	<i>5</i>
<i>I.2 - L'orthographe, une histoire de réformes académiques dans une valse à quatre temps</i>	<i>7</i>
I.2.1. Premier temps : le fonds « à l'ancienne » du <i>Dictionnaire</i> de l'Académie et de l'orthographe du français.....	7
I.2.2. Deuxième temps : une réelle modernisation au XVIIIe siècle .....	8
I.2.3. ... et troisième temps : au XIXe siècle, on repart vers les anciennes graphies étymologisantes ou pseudoétymologisantes.....	9
I.2.4. Quatrième temps : un nouveau départ pour la neuvième édition en cours : un, deux, trois pas en avant ? .....	15
<b>Chapitre 2 : Description du système orthographique actuel du français.....</b>	<b>19</b>
<i>II.1. Les apports de la linguistique.....</i>	<i>19</i>
<i>II.2. Le plurisystème graphique du français.....</i>	<i>20</i>
II.2.1. Orthographe et système d'écriture .....	21
II.2.2. Principes et système d'écriture du français .....	22
<i>II.3. Système graphique et orthographe.....</i>	<i>36</i>
II.3.1. Coexistence du principe phonographique et du principe sémiographique .....	38
II.3.2. Interférences entre les deux principes.....	39
II.3.3. Contraintes de position du phonème et de distribution graphémique.....	43
II.3.4. Conséquence : la différence graphique des homophones et le principe distinctif à fonctionnement sémiographique logographique .....	44
<i>II.4. Orthographe et norme .....</i>	<i>45</i>
<b>Chapitre 3 : les Rectifications orthographiques de 1990.....</b>	<b>47</b>
Réformer l'orthographe ? .....	47
<b>Chapitre 4 : variations, fautes, écarts .....</b>	<b>57</b>
<b>Chapitre 5 : exercices d'application .....</b>	<b>59</b>
<i>Exercice 1.....</i>	<i>59</i>
<i>Exercice 2.....</i>	<i>59</i>
<i>Correction de l'exercice 1 .....</i>	<i>59</i>
<i>Correction de l'exercice 2 .....</i>	<i>63</i>
<b>Chapitre 5 : exemple de sujet d'examen .....</b>	<b>64</b>
<b>Annexes .....</b>	<b>65</b>
<i>Phonocentristes et « autonomistes » .....</i>	<i>65</i>
<i>« L'écriture phonologique » .....</i>	<i>66</i>
<i>Glossaire.....</i>	<i>67</i>
<i>Articles de presse .....</i>	<i>68</i>
<i>Liste des ouvrages ayant adopté l'orthographe rectifiée de 1990.....</i>	<i>69</i>
<i>Questionnaire « demande sociale » .....</i>	<i>69</i>
<i>Dictée à faire passer à des apprenants non natifs du français.....</i>	<i>69</i>
<b>Bibliographie.....</b>	<b>70</b>
<i>Ouvrage de base .....</i>	<i>70</i>
<i>Ouvrages complémentaires .....</i>	<i>70</i>
<i>Sites internet d'associations pour la nouvelle orthographe .....</i>	<i>70</i>